

ÉDITORIAL /EDITORIALE

Éditorial

Editoriale



Maria Elena Capitanio

Directeur de Le Cahier

Direttore Le Cahier

Lancer un journal en pleine pandémie, opter pour le papier et croire en une idée de beauté «à longue durée de vie», une chose à laquelle il faut se consacrer avec un certain calme et une certaine réflexion.

Tout cela, cependant, dans un monde qui ne veut jamais s'arrêter, perdu dans la poursuite de désirs évanescents (de manière exponentielle), avec à l'horizon un concept de bonheur qui peine à rester debout. Certaines personnes m'ont prise pour une folle à vouloir lancer ce projet, d'autres pour une hédoniste, d'autres encore pour une naïve. Mais faisons quelques pas en arrière pour expliquer, chers lecteurs, dans quel état d'esprit j'étais lorsque l'idée m'a traversé la tête. Avant l'arrivée de notre «leader suprême» Covid, nous étions tous plongés, du moins en Europe, dans une paix construite par nos pères qui nous avait permis de dormir sur nos deux oreilles, afin de nous ravitailler, nous et nos enfants, dans la bulle un peu hypocrite d'un capitalisme désormais chenu. Nous ne réalisons pas que d'autres, même dans notre beau premier monde, vivaient déjà avec une «liberté limitée». Je me réfère, par exemple, à ceux qui se sont vu refuser l'accès à une éducation décente - une question dont la valeur est aujourd'hui, par antithèse, violemment sous nos nez - ou au droit à la santé et au bien-être, au fait de ne pas être exposé à des risques pour l'intégrité physique et mentale. Je réfléchis à qui, avant la pandémie, avait ou n'avait pas la possibilité de sortir et d'aller au restaurant, en vacances ou de faire la fête. Je parle aussi, en pensant aux «derniers» et aux «avant-derniers», accablés par le poids de l'emprisonnement, du fait d'être en prison pendant de nombreuses années, peut-être pour un délit mineur, si le peu d'argent que vous avez en poche

ne vous permet pas d'avoir un bon avocat. Et - je ne sais vraiment pas comment l'exprimer - grâce à ce virus à la surface irrégulière, nous avons réalisé d'être tous interconnectés. Cet *effet papillon* qui semblait seulement théorique existe vraiment. Certains l'appellent karma, mais plus prosaïquement, en raison de ma déformation professionnelle et du scepticisme typique du chroniqueur qui a gravi les échelons, je trouve que ce n'est qu'un mécanisme d'action-réaction vieux comme le monde.

Bref, revenons-en au sujet.

Nous disions... J'ai décidé de lancer ce projet éditorial et je le fais dans un endroit aussi beau que la Principauté de Monaco, comme le raconte parfois de manière incorrecte et avec peu de précision la presse étrangère, oscillant de manière plus ou moins coupable entre cliché et folklore. J'ai trouvé ici l'espace pour faire du vrai journalisme, sans veto ni censure, dans le but d'informer et d'approfondir des sujets géopolitiques, économiques et d'actualité, utiles à un lecteur qui aime être informé et avoir les bons sujets de conversation. Aujourd'hui, plus que jamais, entre un appel à distance et un autre, il faut apprendre à entretenir des relations dans son propre cercle de personnes, avec la seule force de l'éloquence, sans avoir, pour le moment, ce que l'on appelle la «*relation humaine*», le contact humain-physique. Une dernière chose: avez-vous vu la couverture conçue par la graphiste Daniela Agrimi? Cela en dit long et vous amène au milieu des choses. C'est un manège infernal, planté dans le désert parmi les éclairs et les foudres. Quel est notre seul espoir? Ne pas le laisser s'arrêter et monter tous à bord. En attendant que quelqu'un (peut-être Elon Musk?) nous donne accès à la dimension interstellaire. L'allégorie est vite faite: il y a ceux qui descendent et ceux qui montent, et dans ce premier numéro de *Le Cahier de Galileo*, nous parlerons plus en détail de certains de ces sujets.

Lanciare un giornale in piena pandemia, sceglierlo di carta e credere in un'idea di bellezza 'dai tempi lunghi', qualcosa a cui dedicarsi con una certa calma e riflessività. Il tutto, però, in un mondo che non ha mai voglia di fermarsi, perso alla rincorsa di desideri evanescenti (in modo esponenziale), con all'orizzonte un concetto di felicità che stenta a stare in piedi. Alcuni mi hanno preso per scellerata a voler dare avvio a questo progetto, altri per edonista, altri ancora per illusa. Ma facciamo qualche passo indietro per spiegarvi, cari lettori, in quale humus muovevo il mio cammino quando l'idea è balenata. Prima dell'arrivo del nostro 'gerarca maximo' Covid, eravamo tutti immersi, almeno in Europa, in una pace costruita dai nostri padri che ci aveva permesso di dormire sonni tranquilli, così da stipare scorte di fortuna per noi e i nostri figli, nella bolla un po' ipocrita di un capitalismo ormai canuto. Non ci accorgevamo che altri, anche nel nostro bel Primo Mondo, vivevano già a 'libertà limitata'. Mi riferisco ad esempio a quanti vedevano precluso l'accesso a un'istruzione degna – questione il cui valore è adesso, per antitesi, violentemente sotto i nostri occhi – o al diritto alla salute e al benessere, a non essere esposti a rischi per l'incolumità sia fisica che mentale. Rifletto su chi prima della pandemia aveva o meno la possibilità di uscire e andare al ristorante, in vacanza o a far festa. Parlo anche, pensando a quegli 'ultimi' e 'penultimi', del peso della detenzione, di essere in carcere per molti anni, magari per un reato lieve, se i pochi soldi in tasca non permettono di avere l'avvocato giusto. E – non so davvero come dirlo – arrivato quel virus dalla superficie bitorzoluta ci siamo resi conto che siamo tutti interconnessi. Che, sì, quel *butterfly effect* che sembrava solo teoria, esiste. C'è chi lo chiama

karma, io più prosaicamente, per deformazione professionale e per quello scetticismo tipico del cronista che ha fatto gavetta, lo trovo solo un meccanismo di azione-reazione vecchio come il mondo.

Ad ogni modo, torniamo al punto.

Dicevamo... ho deciso di dare avvio a questo progetto editoriale e lo faccio in un luogo tanto bello come il Principato di Monaco, quanto a volte impropriamente e con scarsa precisione raccontato dalla stampa straniera, oscillando più o meno colpevolmente tra cliché e folklore. Qui ho trovato lo spazio per fare vero giornalismo, senza veti e censure, con il fine di informare e approfondire temi geopolitici, economici e di attualità, utili a un lettore che ami essere aggiornato e avere i giusti argomenti di conversazione. Oggi più che mai, tra una *call* da remoto e l'altra, va imparato come mantenere i rapporti con la propria cerchia di persone con la sola forza dell'eloquio, non avendo per il momento a disposizione il cosiddetto 'bodybuilding', il contatto umano-fisico. Una cosa ancora: l'avete vista la copertina firmata dalla graphic designer Daniela Agrimi? Quella dice già tutto e vi porta *in medias res*. È una giostra infernale, piantata nel deserto tra fulmini e saette. La nostra unica speranza? Non farla fermare e farci stare tutti dentro. In attesa che qualcuno (forse Elon Musk?) ci dia accesso alla dimensione interstellare. L'allegoria è presto fatta: c'è chi scende e c'è chi sale e in questo primo numero di *Le Cahier de Galileo*, di alcuni di questi temi, parleremo più approfonditamente. ■

Sommaire/Sommario

1 EDITORIALE /ÉDITORIAL

6



XXX/XXX

La géopolitique de la Covid, entre soft power et effets imprévus

La geopolitica del Covid, tra soft power ed effetti imprevisi

10



XXX/XXX

Mario Draghi, l'homme «de son temps» qui aime les défis impossibles

Mario Draghi, l'uomo 'del suo tempo' che ama le sfide impossibili

18



XXX/XXX

Après la Covid la mode sera phygital et verte

La moda dopo il Covid sarà phygital e green

22



INTERVISTA/INTERVIEW

Giovanni Castellaneta

30



XXX/XXX

Sur la voie du paiement sans espèces (mais ces-dernières ne se démodent pas)

Sulla via del cashless (ma il contante non passa di moda)

36



CATEGORIA /CATEGORIA

Le bitcoin est une assurance contre l'esclavage

Il Bitcoin è un'assicurazione contro la schiavitù

40



INTERVISTA/INTERVIEW

Lorenzo Zurino

46



XXX/XXX

Face à face avec le virus

A tu per tu con il virus

54



XXX/XXX

La représentation politique, la France également dans le tourbillon

Rappresentanza politica, anche la Francia nel vortice

59 CATEGORIA /CATEGORIA

Naissance de l'association Galileo
Nasce l'associazione Galileo

60 CATEGORIA /CATEGORIA

Pop sans populaire
Pop senza popolo

68 CATEGORIA /CATEGORIA

L'autre côté de la toile
L'altra faccia del web

72 CATEGORIA /CATEGORIA

L'art de savoir tirer profit des signes de vies (sociaux) pour ne pas être malheureux
L'arte di cogliere i segni di vita (sociale) per non essere infelici

78



CATEGORIA /CATEGORIA

Une promenade en Principauté de Monaco

A spasso per il Principato di Monaco

86 SPORT

Le confinement éloigne les gens des installations sportives

Il lockdown allontana la gente dagli impianti sportivi

90 STYLE

Nous sommes tous devenus des bustes
Siamo tutti mezzibusti

93 ART

Banksy, le super-héros de l'art
Banksy il supereroe dell'arte

96 BEAUTÉ

Bon pour la peau et l'âme
Far bene alla pelle e all'anima

100 SANTÉ

La clé cachée du bien-être
La chiave nascosta del benessere

103 BIEN-ÊTRE

Régime cétogène
Dieta chetogenica

106 CUISINE-MÉDECINE

La nourriture de la longévité
Il cibo della longevità

109 FAITES DIVERS

Le Cahier
de GALILEO

Le Cahier de Galileo n. 1
PRINTEMPS 2021



Édité par Domino

Directeur de la publication:
Maria Elena Capitanio

Rédacteur en chef:
Maria Bologna

Rédaction:
Donatella Perrone

Ont participé à ce numéro:

Dario Apuzzo, Roberto Arditti, Marcello Bussi, Ettore Maria Colombo, Vittorio Contarina, Andrea Lisi, Marco Marchetti, Andrea Pancani, Luca Pani, Guido Salerno Aletta, Elio Sena, Clara Tosi Pamphili, Giulia Penazzi, Roberta Rossi Brunori.

Desinateurs:

Daniela Agrimi, Piergiorgio Mulas

Traductions:

Cats Monaco

Photos:

Palais Princier de Monaco, Shutterstock, AMP Monaco

Impression:

Press Grafica s.r.l., Gravellona Toce (VB), Italia

Distribution:

S.E.C. Monaco

Contacts:

mail@mail.com

PRÉSENTATION

Nos bureaux en Principauté de Monaco sont idéalement placés pour permettre à notre équipe d'experts internationaux en conseil d'affaires de vous fournir leur soutien et leur assistance dans un très vaste éventail de juridictions. Nos principaux domaines de compétences sont le conseil, la stratégie et la conformité d'entreprise, l'ingénierie et la planification patrimoniale, l'immobilier et le droit des affaires.

NOTRE APPROCHE ET NOS VALEURS

«Key Strategy a vu le jour, en 2005 en Principauté de Monaco, avec pour objectif la prestation -à ses clients et à ses partenaires d'affaires- de services de qualité optimale et de solutions d'engagement durable. Nous visons à garantir le succès des clients dans leurs projets au moyen de solutions efficaces, tout en leur permettant de pouvoir toujours compter sur nous, sur notre expertise et sur notre discrétion. La Principauté de Monaco est un État unique au monde, dont le dynamisme est aussi exceptionnel que l'est sa nature cosmopolite, véritable creuset de cultures d'où prend naissance une modernité sans pareils. Sous la direction éclairée de son souverain, Son Altesse Sérénissime le Prince Albert II, la place vise sans cesse l'excellence et l'innovation de pointe. Son centre financier est parmi les plus prisés, il est strictement réglementé et doté d'un cadre légal exemplaire en matière de lutte contre le blanchiment des capitaux, le financement du terrorisme et la corruption.

Key Strategy s'est rapidement affirmée comme l'une des études les plus solides, sérieuses et pionnières de la Principauté; elle fournit une ample palette de services de conseil, de support multi-juridictionnel dans des domaines variés, allant du réglementaire à l'opérationnel, en passant par le financier, le fiscal, le successoral, le légal et le contractuel. Nos clients disposent de patrimoines très importants qu'ils souhaitent

préserver pour les générations futures; ils ont confiance en notre approche, consolidée, traditionnellement orientée vers la prudence et vers le long terme. Les principaux secteurs de compétence de notre équipe de professionnels sont les affaires, la conformité, la stratégie de gestion, la protection internationale du patrimoine et des avoirs, la fiscalité internationale (dont celle française), l'ingénierie patrimoniale, le droit sociétaire, le droit afférent aux trusts et aux fondations, les stratégies et le droit pertinents à l'immobilier.

Quel que soit l'objectif que vous souhaitez atteindre, notre équipe de professionnels saura vous guider à chaque étape, concentrant son attention sur vos demandes et vos besoins, vous accompagnant dans les défis qui sont les vôtres dans l'actuel environnement économique et entrepreneurial mondial, en constante mutation et dont la complexité est toujours croissante. Notre secteur connaît une accélération réelle de son évolution réglementaire, de même que l'économie mondiale est en pleine transformation, mais nous avons cumulé l'expérience, les connaissances et la vision pour répondre à vos nécessités et pour réaliser vos objectifs.

ALESSANDRO ET FEDERICO GARRONE
Associés et fondateurs

NOTRE ÉQUIPE

Nos professionnels seront à mêmes de vous conseiller et de vous guider dans toutes les étapes de vos projets afin d'atteindre tous vos objectifs. Vos priorités seront les nôtres, car nous comprenons parfaitement les défis auxquels vous faites face et partageons vos valeurs. Notre équipe internationale parle plus de 10 langues.

CATEGORIA /CATEGORIA

La géopolitique de la Covid, entre soft power et effets imprévus

La geopolitica del Covid, tra soft power ed effetti imprevisti



Roberto Arditti

Directeur éditorial *Formiche*

Direttore editoriale *Formiche*

Alors que le monde lutte contre la pandémie, les observateurs les plus aiguisés des événements internationaux s'intéressent depuis quelques mois à ce qui se passera ensuite, car, comme toujours, le présent sert avant tout à tenter de prédire l'avenir.

Et voici donc quelques faits bien établis sur lesquels le débat s'accorde désormais.

Premier point: la pandémie a considérablement modifié le cours des événements politiques, entraînant certains effets qui auraient été impossibles sans elle. Parmi ceux-ci, il y en a un qui a des dimensions énormes, à savoir le résultat des élections américaines. Fin 2019, en effet, la confirmation de Trump à la Maison Blanche était considérée acquise et les démocrates eux-mêmes penchaient pour se disputer le scrutin de 2024, en renonçant à celui, imminent, de 2020.

Fort de succès tangibles dans le domaine économique et rassuré par une série d'opérations réussies sur la scène internationale (en particulier sur le front du Moyen-Orient avec la paix déclarée entre Israël et une grande partie du front sunnite, Arabie Saoudite en tête), le président le plus à droite de ces dernières décennies se dirigeait vers une campagne électorale triomphante, qui l'aurait vu prêt à appuyer sur l'accélérateur sur les questions qui lui sont les plus chères, immigration en tête. Le virus, cependant, a rompu l'enchantement avec une violence brutale, prenant au dépourvu le fanfaron Trump qui est apparu hésitant, le forçant à des mois de positions

instables qui ont fini par bouleverser les sentiments électoraux américains: sur la vague d'anxiété et de mécontentement, une logique de changement et de discontinuité l'a emporté, même si elle a été incarnée par le très modéré et peu pétillant Biden.

Deuxième point: la défaite de Trump a rendu la vie beaucoup plus difficile à de nombreux dirigeants de droite dans le monde et a modifié la condition de viabilité politique de diverses personnalités de premier plan sur la scène internationale.

Sur le premier front, pensez au président brésilien Bolsonaro, pour ne citer qu'un exemple, contraint de faire face au mécontentement de son pays pour le nombre élevé de décès dus à la Covid-19 et aujourd'hui «menacé» par le retour sur la scène politique du vieux lion Lula, désormais réhabilité.

Ou (et nous sommes sur le second front) à des figures telles que le prince Mohammad bin Salman Al Sa'ud, homme fort du régime saoudien qui entretenait une relation idyllique avec la Maison Blanche de Trump, alors qu'il doit maintenant subir la honte de la publication d'un rapport des services de renseignement américains qui indique clairement son rôle d'inspirateur du meurtre du journaliste Jamal Khashoggi, massacré dans le consulat d'Istanbul de l'Arabie saoudite.

Troisième point: la pandémie a rendu encore plus évidents les efforts de nombreux acteurs mondiaux (étatiques et non étatiques) dans l'utilisation du «soft power» de dernière génération, à commencer par le vaccin contre le virus. Ici, l'histoire devient complexe et pour y comprendre quelque chose, il faut regarder de près les forces en présence. Il faut tout d'abord comprendre qui produit les vaccins, soit essentiellement deux sujets: les grandes sociétés pharmaceutiques (à capitaux majoritairement américains) et certains États souverains au poids énorme sur la scène mondiale, tels que la Chine (Sinovax), l'Inde (Covaxin) et la Russie (Sputnik). Les producteurs privés (qui ne

sont plus de simples entreprises, mais de véritables acteurs mondiaux non moins importants que les nations) ont immédiatement déployé un effort productif pour approvisionner le monde anglo-saxon et les alliés les plus fidèles (Israël en tête), tandis que les «vaccins d'État» sont de puissants outils aux mains de Vladimir Poutine, Narendra Modi et Xi Jinping, tous trois déterminés à utiliser le seul véritable remède contre la pandémie comme instrument de politique étrangère, notamment en Afrique, dans l'ensemble du monde islamique et sur le continent asiatique.

Au milieu de tout cela se trouve l'Europe, qui a du mal à suivre le rythme du reste du monde. La question devient ici très sérieuse et ne peut être banalisée. L'Europe est ce qu'elle est, avec son histoire et ses divisions, qui ont été capables à elles seules de générer deux guerres mondiales au siècle dernier.

Cependant, il reste le continent le plus riche du monde et aussi le plus libre en termes de droits politiques et de viabilité économique. Mais en même temps, ses institutions agissent de manière très lourde et inefficace, il suffit de penser que personne n'a encore pris de mesures pour mettre en place une production indépendante de vaccins, finissant ainsi (comme pour les masques et tout le reste dans la première phase de l'urgence) par être totalement à la merci de fournisseurs pas toujours fiables malgré des contrats très avantageux (même s'ils sont en partie secrets).

Eh bien, dans cette Europe qui ne peut plus se résumer politiquement à la dialectique entre socialistes et populaires, l'étoile polaire d'Angela Merkel, chancelière fédérale depuis 17 ans et désormais en passe de partir, est en train de pâlir. Il y a donc un vide objectif de leadership, que le



Foto: ©360b/Shutterstock.com

jeune et brillant président français Emmanuel Macron tentera de combler, même s'il faut rappeler que la France se rendra bientôt aux urnes, c'est-à-dire l'année prochaine (alors que cette année, c'est l'Allemagne qui vote).

Bref, l'Europe semble en difficulté, car s'il y a un pays du Vieux Continent qui s'en sort très bien dans

la campagne de vaccination, c'est bien la Grande-Bretagne de Boris Johnson qui vient de tourner le dos à Bruxelles en choisissant le Brexit.

Voici donc un scénario tout à fait nouveau pour notre continent: le personnage le plus fort d'Europe est à Rome, c'est-à-dire l'homme qui se trouve depuis peu à Palazzo Chigi. Son nom est Mario Draghi.

Mentre il mondo lotta contro la pandemia gli osservatori più acuti delle vicende internazionali già da alcuni mesi dedicano le loro attenzioni a cosa succederà dopo, perché, come sempre, il presente serve innanzitutto per cercare di prevedere il futuro.

Ed ecco allora venire avanti alcune evidenze ormai consolidate, sulle quali il dibattito è ormai concorde.

Punto primo: la pandemia ha cambiato significativamente il corso dei fatti politici, portando ad alcuni effetti impossibili in sua assenza. Tra questi ce n'è uno di dimensioni enormi, cioè il risultato delle elezioni americane. Alla fine del 2019, infatti, la conferma di Trump alla Casa Bianca era data per certa e gli stessi democratici si stavano orientando a giocare la partita del 2024 dando per persa quella imminente del 2020.

Forte di successi tangibili in campo economico e rassicurato da una serie di azzeccate operazioni in campo internazionale (in particolare sul fronte del Medio Oriente con la pace dichiarata tra Israele e larga parte del fronte sunnita, Arabia Saudita in testa) il Presidente più a destra degli ultimi decenni

si avviava ad una trionfale campagna elettorale, che lo avrebbe visto pronto a schiacciare l'acceleratore sui temi ai lui più cari, immigrazione in testa. Il virus però ha rotto l'incantesimo con brutale violenza, cogliendo impreparato e titubante proprio lo spavaldo Trump, costringendolo a mesi di ondivaghe prese di posizione che hanno finito per ribaltare i sentimenti elettorali americani: sull'onda dell'ansia e del malcontento ha vinto una logica di cambiamento e discontinuità, pur impersonata dal mite e poco spumeggiante Biden.

Punto secondo: la sconfitta di Trump ha reso assai più difficile la vita a molti leader di destra in giro per il mondo ed ha mutato la condizione di agibilità politica di varie figure di primo piano della scena internazionale. Si pensi sul primo fronte al Presidente del Brasile Bolsonaro, tanto per fare un esempio, costretto a fronteggiare il malcontento nel suo paese per l'alto numero di morti da Covid-19 e oggi "minacciato" dal ritorno sulla scena politica del vecchio leone Lula ormai riabilitato. Oppure (e siamo al secondo fronte) a figure come quella del principe Mohammad bin Salman Al Sa'ud, uomo forte del regime saudita che aveva con la Casa Bianca di Trump



Foto: ©plavevski/Shutterstock.com



Foto: ©Antonio Scorza/Shutterstock.com

un rapporto idilliaco, mentre ora deve subire l'onta della pubblicazione di un rapporto dell'intelligence USA che ne indica chiaramente il ruolo di ispiratore dell'omicidio del giornalista Jamal Khashoggi, trucidato nel consolato di Istanbul dell'Arabia Saudita. Punto terzo: la pandemia ha reso ancora più evidenti gli sforzi di molti attori globali (statuali e non) nell'uso di "soft power" di ultima generazione, a cominciare dal vaccino per il virus. Qui la vicenda si fa complessa e per capirci qualcosa occorre guardare bene le forze in campo. Innanzitutto occorre capire chi li produce i vaccini, cioè essenzialmente due soggetti: le grandi aziende farmaceutiche (a prevalente capitale americano) e alcuni Stati sovrani di enorme peso sullo scacchiere mondiale, come Cina (Sinovax), India (Covaxin) e Russia (Sputnik). I produttori privati (che non sono più semplici imprese, ma veri e propri attori globali non di minore rilevanza delle nazioni) hanno subito messo in campo uno sforzo produttivo per rifornire il mondo anglosassone e gli alleati più fedeli (Israele in testa), mentre i "vaccini di Stato" sono poderosi strumenti nella mani di Vladimir Putin, Narendra Modi e Xi Jinping, tutti e tre impegnati allo spasimo per usare l'unico vero rimedio contro la pandemia come strumento di politica estera, in particolare in Africa, nell'intero mondo islamico e nel continente asiatico.

In mezzo a tutto questo c'è l'Europa, che fatica a tenere il passo con il resto del mondo. Ora qui il discorso si fa maledettamente serio e non può essere banalizzato. L'Europa è quella che è, con la sua storia e le sue divisioni, capaci da sole di generare

due guerre mondiali nell'ultimo secolo. Comunque resta a tutt'oggi il continente più ricco del mondo ed anche il più libero sotto il profilo dei diritti politici e dell'agibilità economica. Al tempo stesso però le sue istituzioni agiscono in modo farraginoso ed assai poco efficace, basti pensare che ancora nessuno ha provveduto a mettere in campo una produzione autonoma del vaccino, finendo così (come già per le mascherine e tutto il resto nella prima fase dell'emergenza) per essere totalmente alle mercé di fornitori non sempre affidabili nonostante contratti assai vantaggiosi (ancorché in parte secretati). Ebbene in questa Europa non più riassumibile politicamente nella dialettica tra socialisti e popolari, va spegnendosi la stella polare di Angela Merkel, Cancelliere federale da ben 17 anni ed ormai in fase di uscita. C'è quindi un vuoto oggettivo di leadership, che il giovane e brillante Presidente francese Emmanuel Macron proverà a riempire, anche se occorre ricordare che anche in Francia si andrà presto al voto, cioè l'anno prossimo (mentre quest'anno si vota in Germania).

L'Europa insomma sembra in difficoltà, anche perché se c'è un Paese del Vecchio Continente che sta andando molto bene nella campagna di vaccinazione è quella Gran Bretagna di Boris Johnson che proprio recentemente ha voltato le spalle a Bruxelles scegliendo la Brexit.

Ecco allora delinearsi uno scenario del tutto inedito per il nostro continente: è a Roma la figura più forte d'Europa, cioè quel signore che da poco tempo è a Palazzo Chigi. Si chiama Mario Draghi. ■



XXX

XX

Mario Draghi, l'homme «de son temps» qui aime les défis impossibles

Mario Draghi, l'uomo
'del suo tempo' che ama
le sfide impossibili

XXX



Plus le jeu devient difficile, plus il aime ça. La phrase est de Mario Draghi, le chef de l'Etat italien en fonction depuis février dernier, qui avant ce rôle, comme beaucoup le savent, était président de la BCE et auparavant gouverneur de la Banque d'Italie et, à la fin des années quatre-vingt-dix, directeur général du Trésor Public. L'anecdote est racontée par Alessandro Speciale, chef du bureau de Bloomberg à Rome, et Jana Randow dans *Mario Draghi. L'architecte. La véritable histoire de l'homme qui a sauvé l'euro*, un

livre publié par BUR en 2019. Fin février, j'ai rencontré Speciale à Rome et avec lui, nous avons parlé du nouveau Président du Conseil et de son arrivée possible à la tête de Palazzo Chigi, nous livrant également quelques détails inédits. «Il est arrivé à la tête de l'Italie à un moment où les structures du parti étaient en grave crise depuis un certain temps - c'est l'incipit de l'auteur - pour relever un défi risqué: celui de faire redémarrer le pays». Depuis des années, en Italie, nous voyons des personnages considérés comme des «sauveurs» pour le destin du pays se succéder sur le plus haut siège de l'exécutif. Il est toutefois dommage qu'ils ne bénéficient de la faveur du peuple et de l'électorat que pendant un court laps de temps, pour devenir ensuite la cible de frustrations, voire d'une véritable haine», explique Speciale.

La saison du fonds de relance dans le pays du rejet constant

«Les problèmes de l'Italie sont nombreux, très connus et très complexes et il est probablement difficile qu'il y ait une meilleure opportunité que celle-ci à l'avenir et pas seulement à cause de Draghi qui est une excellence italienne internationalement connue, mais aussi parce que les conditions extérieures sont assez favorables». La référence, comme vous l'avez peut-être compris, concerne l'arrivée de l'argent du fonds de relance, dans une phase où, s'il est vrai que le système politique est en train d'imploser, il est également vrai que, de l'autre côté, il se recompose en quelque sorte. «On pense à la situation du Mouvement 5 étoiles et à sa transformation, poursuit le journaliste de Bloomberg, ainsi qu'au virage pro-européen de la Ligue Nord, même s'il est superficiel pour le moment». L'Italie, en particulier Rome, a la caractéristique d'avoir «des attentes messianiques envers une personne qui se transforment ensuite, au contraire, en un rejet continu et irrationnel». De ce point de vue, Draghi a peut-être «plus de chance que Monti car les attentes sont plus faibles, mais il reste ce risque de forte déception».

La France et l'Italie bras dessus bras dessous au nom de l'européanisme

«Draghi pourrait être un grand allié d'Emmanuel Macron car ils ont tous deux une perspective fortement pro-européenne et aussi une attitude analytique pour aborder les problèmes». Super Mario est une personne «pragmatique», donc ceux qui s'attendent à de grandes transformations radicales dès le départ, «pourraient probablement voir leurs attentes déçues», parce que de toute façon c'est une personne qui «prend le temps nécessaire pour faire face à un problème, écouter, regarder autour d'elle et ensuite décider» et surtout il est «fortement pro-européen et profondément convaincu

que la seule façon d'être fort maintenant pour les pays de taille moyenne et d'économie ouverte, comme l'Italie et la France, est d'être plus fort ensemble en Europe». Speciale rappelle que Macron a toujours accordé beaucoup d'importance à ce sujet, même dans une perspective nationale, en disant par exemple: «Si l'Europe est forte, nous sommes forts». Donc, s'il y a une volonté de travailler ensemble pour renforcer l'Union, le Président de la République française peut trouver un grand allié en Draghi.

Ce qu'il faut savoir: du «Whatever it takes» aux bonnes pratiques en matière de réputation

Speciale n'a aucun doute sur ce qu'il faut mentionner lorsqu'on lui demande ce qu'il est important de savoir sur la biographie de l'homme le plus influent d'Italie dans le monde. «Bien que sans ordre chronologique, il y a le «Whatever it takes», qui a été le moment où il a mis le début du mot fin à la crise de la dette souveraine dans la zone euro, aux spéculations que l'euro pourrait éclater». À cette occasion, il a montré, grâce à un soutien politique, que «l'euro était là pour rester». Aujourd'hui, en effet, «plus personne n'a le sentiment de pouvoir le remettre en question». Une autre action à retenir est d'avoir «transformé la Banque Centrale Européenne d'une institution marécageuse et peu moderne, toujours coincée dans les compromis qui lui ont donné naissance, en une Banque centrale mondiale essayant de travailler au même niveau que la Réserve Fédérale Américaine». Elle a repris la supervision des plus grandes banques européennes, «elle a complètement changé la façon de faire de la politique monétaire, elle est devenue beaucoup plus expansive, beaucoup plus activiste et cela s'est passé sous la direction de Draghi». Selon Speciale, son expérience à la Banque d'Italie «est également intéressante, car c'est le moment où il a essayé - je ne sais pas avec quel degré de succès car il est difficile de le dire maintenant - de relever la réputation et la crédibilité de la Banque d'Italie de la crise qui s'était produite avec la démission de Fazio, la mise en accusation...». Ce fut, rappelons-le, un moment de grande perte de crédibilité et, en même temps, un moment où, structurellement, la Banque d'Italie est devenue moins pertinente parce que l'Italie avait rejoint la zone euro et faisait donc de la politique monétaire au milieu de tous les autres pays, c'est-à-dire qu'elle n'était plus autonome. En substance, Draghi «n'a pas pris de décisions seul, mais l'a fait avec tous les autres gouverneurs de la zone euro», explique Speciale. Puis il y a eu la phase du Trésor, encore plus précoce, celle des privatisations, «mais aussi celle d'une augmentation de la crédibilité et de la capacité d'analyse où le ministère du Trésor a réussi à devenir un point de référence où les problèmes étaient pensés et traités dans une perspective de moyen et long terme pour l'Italie». Et Draghi a réussi

cela, tout comme il a réussi les privatisations, «qui ont fortement diminué, pour cette phase, le rôle de l'État dans l'économie». Maintenant, il y a bien sûr le plus grand défi qui est de «sortir de la pandémie, la question des vaccins et comment relancer l'économie».

Le courage de surmonter la perte de ses parents à un très jeune âge

«Il aime les défis, ses amis l'accusent de préférer les défis impossibles». Un sourire se dessine lorsqu'il dit cela à, Alessandro Speciale. Il s'amuse presque à raconter cette caractéristique qui fait de Draghi un véritable agoniste, un pilote de course, un amoureux du risque, mais qui a bien en tête l'importance de ne pas défier le destin en allant au-delà des lois de la physique. «Il a toujours eu du succès dans tous les rôles». Un éternel numéro un, qui a pourtant construit sa force mentale sur une profonde douleur subie à l'adolescence. À l'âge de quinze ans, il perd son père Carlo, et non loin derrière, sa mère. Il lui a fallu beaucoup de courage pour devenir le Mario Draghi que nous connaissons aujourd'hui, forgé par les études, auxquelles il a consacré sa vie, et toujours prêt à surmonter les préjugés. Maintenant, face au plus grand défi, gouverner l'Italie, il devra mettre en pratique toute son expérience. «C'est une personne qui réfléchit aux problèmes de l'Italie depuis de nombreuses années: l'inefficacité de l'administration publique, la lenteur du système judiciaire, ce sont des éléments dont on sait depuis des années qu'ils ne permettent pas au potentiel économique de l'Italie de s'exprimer et il en est conscient». «Disons que l'analyse du problème n'est pas nouvelle», commente-t-il. Où est la difficulté alors? «Elle réside à la fois dans la réalisation des réformes, donc dans le fait d'avoir le soutien politique pour les faire adopter, et dans le fait de s'assurer qu'elles sont mises en œuvre et ne passent pas aux oubliettes comme tant de mesures qui ont été prises jusque-là». Il faut dire cependant qu'avec l'expérience de directeur général du Trésor, «il sait très bien comment fonctionne la machine, il sait comment créer des réformes et des processus qui ont un impact réel, qui ne restent pas seulement une belle loi écrite qui ne sera pas appliquée».

Un homme de son temps, sans idéologies rigides

Sur le plan de la politique économique, «il a toujours été un homme de son temps, de sorte que ses points de vue ont changé au fur et à mesure que le courant dominant évoluait et que la compréhension des problèmes changeait». En 2011, pendant la crise de la dette souveraine, il y avait une conviction répandue que la réduction des dépenses publiques, la remise en ordre des finances publiques, était la priorité avant même de se concentrer sur la croissance, mais «ils

n'ont pas réalisé que cela créerait des problèmes à long terme, ceux auxquels nous sommes toujours confrontés dans un pays comme l'Italie, mais il n'était certainement pas celui qui a prédit la crise», dit Speciale. Il affronte maintenant son rôle de Président du Conseil «avec une position très claire», a-t-il déclaré depuis le début de la pandémie: ce n'est pas le moment de s'inquiéter de faire des dettes et de s'inquiéter des finances publiques. C'est le moment de dépenser d'abord pour maintenir l'économie en vie et ensuite pour la restructurer afin que les jeunes du futur aient une économie qui fonctionne. Et c'est une excellente occasion de se transformer. «Plus de dette sera créée, cette dette devra être remboursée, mais il faut laisser, certainement pas à la génération de Draghi, mais à celles qui viendront après, une économie capable de croître, sinon nous n'aurons pas été à la hauteur».

Un homme élégant et curieux qui, le moment venu, sait aussi plaisanter

Du travail de recherche effectué pour le livre de Speciale, écrit au cours des années où il l'a suivi de près, en parlant à de nombreuses personnes qui ont travaillé en contact étroit avec lui, il ressort que «c'est une personne qui, quand elle le veut, peut être extrêmement *charmante*». En bref, dit le journaliste, «toute personne qui a atteint ces niveaux sait comment activer et désactiver l'attention et a la capacité de charmer, d'écouter, d'être présent». Mais contrairement à d'autres, en lui «il n'y a pas beaucoup de différences entre les aspects publics et privés». Même en privé, il reste une personne particulièrement posée et correcte. «Dans le livre, disons que c'est comme s'il était toujours en veste et cravate, en fait il a une attitude assez minimaliste et rigoureuse même loin des projecteurs». En outre, il a une grande curiosité pour les livres, la musique et la littérature. «C'est une curiosité très éclectique, il y a des anecdotes bien connues où il recommande des livres et des séries télévisées à ses collègues de la BCE». Il a également un sens de l'humour «très dry, très sec, et il est sympathique au sens étymologique du terme». L'une des choses qu'ils ont dites au patron de Bloomberg sur la capacité de Draghi à faire fonctionner les choses, à trouver des compromis, c'est qu'il est «très bon, en raison de sa sensibilité, à lire l'atmosphère dans une pièce». Dans la pratique, au cours de sa longue carrière, lorsqu'il y avait une réunion, «il savait très bien la gérer, faire en sorte que tout le monde se sente impliqué et, en même temps, à boucler rapidement les travaux et parvenir à une conclusion sans que les discussions dégénèrent ou s'auto-entretiennent et sans construction». Il est très doué pour entendre et être capable d'intérioriser le point de vue et les limites de chacun «pour ensuite être capable de les traduire en une proposition

acceptable pour tous». De temps en temps, il raconte aussi des blagues, «mais disons que ce n'est pas sa principale caractéristique».

L'affrontement avec les autres comme mode de vie

«Draghi, même quand il était à la BCE, a toujours cherché la comparaison et les points de vue de personnes qui ne sont pas dans son domaine spécifique». Il a appelé des philosophes, il a appelé des historiens, s'il y avait un article qui l'intéressait, il appelait ceux qui l'avaient écrit pour approfondir. «En fait, il n'est pas étonnant qu'au Parlement, il ait lu l'encyclique du pape François sur le climat et y ait trouvé des éléments intéressants». Ensuite, il reste en lui l'éducation Jésuite, un héritage qui a laissé une forte empreinte sur lui. «Nous parlons de curiosité intellectuelle, de capacité à débattre et de capacité à faire des compromis». Dans le livre, il est raconté que

lors d'un des nombreux sommets de crise pendant la crise de la dette grecque ou souveraine, à un moment donné, lui, le président du Conseil européen belge, Herman Van Rompuy, Mario Monti et Mariano Rajoy se sont retrouvés à une table pendant une pause. Tous les quatre avaient étudié chez les Jésuites, et Draghi l'a fait remarquer en plaisantant. «La mentalité jésuite», poursuit Speciale, «est celle qui consiste à examiner un problème de tous les points de vue, sans exclure ses origines». Et puis, l'une des rares choses que Draghi a faites pendant les mois de pause entre la BCE et son retour sur la scène italienne, «a été d'accepter de devenir membre de l'Académie Pontificale des Sciences Sociales», qui est l'un de ces organismes dont le Vatican s'est doté pour agir en tant que conseiller du Pape sur les questions de sciences politiques et économiques. «Il y a certainement là un échange important».

Più il gioco si fa difficile, più gli piace. La frase è di Mario Draghi, il premier italiano in carica da febbraio scorso, che prima di questo ruolo, come molti sanno, è stato presidente della Bce e precedentemente governatore di Bankitalia nonché, alla fine degli anni Novanta, direttore generale del Tesoro. L'aneddoto lo raccontano Alessandro

Speciale, capo dell'ufficio di Roma di Bloomberg, e Jana Randow in Mario Draghi. *L'artefice. La vera storia dell'uomo che ha salvato l'euro*, libro pubblicato da BUR nel 2019. A fino febbraio ho incontrato a Roma Speciale e con lui abbiamo parlato del nuovo Presidente del Consiglio e del suo possibile excursus al timone di Palazzo Chigi, concedendoci anche



Foto: ©miqu77/Shutterstock.com



Foto: ©Marco Iacobucci Epp/Shutterstock.com

qualche dettaglio inedito. “È arrivato alla guida dell’Italia nell’epoca in cui i contenitori partitici erano da tempo in grave crisi – questo l’incipit dell’autore – per raccogliere una sfida rischiosa: far ripartire il Paese”. Da anni in Italia vediamo avvicinarsi sullo scranno più alto dell’esecutivo figure considerate “salvifiche” per le sorti dello Stivale. Peccato che però “godano del favore del popolo, dell’elettorato solo per poco tempo, per poi diventare bersaglio di frustrazione se non addirittura odio”, spiega Speciale.

La stagione del Recovery fund nel Paese del rifiuto costante

“I problemi dell’Italia sono molti, molto noti e molto complessi e probabilmente è difficile che in futuro ci sia un’occasione migliore di questa e non solo per Draghi che è un’eccellenza italiana nota a livello internazionale, ma anche perché le condizioni esterne sono piuttosto favorevoli”. Il riferimento, come avrete capito, è ai soldi del Recovery fund in arrivo, in una fase in cui se è vero che c’è un sistema politico che sta implodendo, è anche vero che dall’altra parte esso si sta in qualche modo ricomponendo. “Mi viene in mente la situazione dei 5 stelle e la sua trasformazione – prosegue il giornalista di Bloomberg –, così come la svolta europeista della Lega, anche se per il momento superficiale”. L’Italia, soprattutto Roma, ha la caratteristica di avere “attese messianiche nei confronti di una persona che poi si trasforma, invece, in un rifiuto continuo e irrazionale”. Anche da questo punto di vista Draghi forse è “più fortunato di Monti perché le aspettative sono più basse, però resta questo rischio di forte delusione”.

Francia e Italia a braccetto nel segno dell’europeismo

“Draghi potrebbe essere un grande alleato di Emmanuel Macron perché hanno entrambi una prospettiva fortemente europeista e anche un atteggiamento analitico nell’affrontare i problemi”. Super Mario è una persona “pragmatica”, quindi chi si aspetta grandi trasformazioni radicali fin dal principio, probabilmente “potrebbe vedere le sue aspettative deluse”, perché comunque è una persona che “si prende il tempo necessario per affrontare un problema, per ascoltare, per guardarsi attorno e poi per decidere” e soprattutto è “convintamente europeista e profondamente persuaso che l’unico modo per essere forti adesso per Paesi di dimensioni medie e di economia aperta, come l’Italia e come la Francia, sia essere più forti assieme in Europa”. Speciale ricorda che Macron ha sempre fatto suo questo tema, addirittura in una prospettiva nazionale, dicendo ad esempio: ‘Se l’Europa è forte, noi siamo forti’. Se dunque c’è una volontà

di collaborare per rafforzare l'Unione, il presidente della Repubblica francese può trovare in Draghi un grande alleato.

Le cose da sapere: dal 'Whatever it takes' alle buone pratiche di reputation

Speciale non ha dubbi su cosa citare se gli si chiede cosa è importante conoscere della biografia dell'uomo più autorevole d'Italia nel mondo.

“Seppur in ordine non cronologico, c'è il 'Whatever it takes', che è stato il momento in cui ha messo l'inizio della parola fine alla crisi del debito sovrano nell'area Euro, alle speculazioni che l'Euro potesse rompersi”. In quell'occasione ha fatto vedere, grazie al *backing* politico, che “l'Euro era qui per restare”.

Adesso, difatti, “nessuno si sente di poterlo più mettere in dubbio”. Un'altra azione da ricordare è l'aver “trasformato la Banca centrale europea da un'istituzione paludata, poco moderna, ancora incastrata nei compromessi che ne avevano dato l'origine, in una Banca centrale mondiale che prova a lavorare allo stesso livello della Fed”.

Essa ha assunto la supervisione delle più grandi banche europee, “ha completamente cambiato il modo di fare politica monetaria, è diventata molto più espansiva, molto più attivista e questo è accaduto sotto Draghi”. Secondo Speciale anche la sua esperienza alla Banca d'Italia “è interessante, perché è stata il momento in cui lui ha provato – non saprei con quanto successo perché è difficile dirlo adesso – a far risalire la fama e la credibilità della Banca d'Italia dalla crisi che c'era stata con le dimissioni di Fazio, l'incriminazione...”.

Quello, lo ricordiamo, era stato un momento di grande perdita di credibilità e allo stesso tempo era stato un momento in cui strutturalmente la Banca d'Italia diventava meno rilevante perché l'Italia era entrata nell'area Euro e quindi faceva politica monetaria in mezzo a tutti gli altri Paesi, cioè non era più autonoma. In sostanza, Draghi “non prendeva decisioni da solo, ma lo faceva insieme a tutti gli altri governatori dell'area Euro”, racconta Speciale.

Poi c'è stata la fase del Tesoro, ancora prima, quella delle privatizzazioni, “ma anche quella di un aumento di credibilità e di capacità analitica dove il Ministero del Tesoro è riuscito a diventare un punto di riferimento in cui si pensava e si affrontavano i problemi in una prospettiva per l'Italia di medio-lungo termine”. E questo lo ha fatto Draghi, così come egli è riuscito nelle privatizzazioni, “che hanno fortemente diminuito, per quella fase, il ruolo dello Stato nell'economia”. Adesso poi, naturalmente, c'è la sfida più grande che è quella di “uscire dalla pandemia, la questione dei vaccini e di come far ripartire l'Economia”.

Il coraggio di superare la perdita dei genitori da giovanissimo

“Lui ama le sfide, gli amici lo tacciano di preferire quelle impossibili”. Mentre lo dice ad Alessandro Speciale spunta un sorriso. È quasi divertito nel raccontare questa caratteristica che fa di Draghi un vero agonista, un pilota di auto da corsa, amante del rischio, ma che ha bene in mente l'importanza di non sfidare la sorte andando oltre le leggi della fisica. “Lui in ogni ruolo ha sempre avuto successo”. Un eterno numero uno, che però ha costruito la sua forza mentale su un profondo dolore subito in adolescenza. A quindici anni perde il padre Carlo, a poca distanza anche la madre. Tanto coraggio c'è voluto per diventare il Mario Draghi che conosciamo oggi, forgiato dallo studio, a cui ha dedicato la vita, e sempre pronto a vincere i pregiudizi. Ora di fronte alla sfida più grande, governare l'Italia, dovrà mettere in pratica tutta la sua esperienza. “Lui è una persona che da molti anni riflette sui problemi dell'Italia: l'inefficienza dell'amministrazione pubblica, le lungaggini della giustizia, sono elementi che si sa che da anni non permettono alle potenzialità economiche dell'Italia di esprimersi e di questo lui è cosciente”. “Diciamo che l'analisi del problema non è una novità”, commenta. La difficoltà allora dov'è?

“Sta sia nel fare le riforme, quindi avere appoggio politico per farle passare, sia nel farle in modo che siano implementate e non rimangano lettera morta come tanti provvedimenti che sono stati presi”. C'è da dire, però, che con l'esperienza di direttore generale del Tesoro, “sa molto bene come funziona la macchina, sa creare riforme e processi che abbiano un impatto reale, che non rimangano soltanto una bella legge scritta che non viene applicata”.

Un uomo del suo tempo, niente rigide ideologie

A livello di politica economica, “è sempre stato un uomo del suo tempo, quindi le sue opinioni sono mutate man mano che cambiava il mainstream e cambiava anche la comprensione dei problemi”. Nel 2011, durante la crisi del debito sovrano, c'era la convinzione diffusa di tutti quanti che ridurre la spesa pubblica, rimettere in ordine le finanze pubbliche, fosse la priorità ancor prima che puntare sulla crescita, ma “non ci si rendeva conto che questo avrebbe creato dei problemi a lungo termine, quelli che affrontiamo ancora in un Paese come l'Italia, però non era certo lui che aveva predetto la crisi”, ragiona Speciale. Adesso lui affronta questo suo ruolo di presidente del Consiglio “con una posizione molto chiara”, lo ha detto fin da inizio pandemia: questo non è il momento di preoccuparsi di fare debito e preoccuparsi delle finanze pubbliche. Questo è il momento in cui bisogna prima spendere per tenere in vita l'economia e poi per ristrutturarla in modo tale che i giovani in futuro abbiano un'economia che

funzioni. Ed è una grande occasione di trasformare. “Si creerà più debito, questo debito andrà ripagato, ma bisogna lasciare, non certo alla generazione di Draghi, ma a chi verrà dopo, un’economia che sia in grado di crescere, sennò non saremo stati all’altezza”.

Un uomo elegante e curioso che quando è il momento sa anche scherzare

Dal lavoro di ricerca fatto per il libro di Speciale, scritto negli anni in cui lo ha seguito da vicino, parlando con tante persone che hanno lavorato a stretto contatto con lui, è venuto fuori che “è una persona che quando vuole sa essere estremamente *charming*”. Insomma, dice il giornalista, “ogni persona che è arrivata a quei livelli sa accendere e spegnere l’attenzione ed ha la capacità di ammaliare, di ascoltare, di essere presente”. Diversamente da altri, però, in lui “non c’è molta differenza tra l’aspetto pubblico e quello privato”. Anche in privato rimane una persona particolarmente composta, corretta. “Nel libro diciamo è come se fosse sempre in giacca e cravatta, infatti ha un atteggiamento abbastanza minimalista e rigoroso anche lontano dai riflettori”. Oltre a ciò, ha una grande curiosità per i libri, la musica, la letteratura. “Si tratta di una curiosità molto eclettica, sono noti gli aneddoti che lo vedono consigliare ai colleghi alla Bce libri e serie tv”. Ha poi un senso dell’umorismo “molto dry, molto secco, ed è simpatico nel senso etimologico”. Una delle cose che hanno raccontato al capo di Bloomberg sulla abilità di Draghi di far funzionare le cose, di trovare compromessi, è che è “bravissimo, grazie alla sua sensibilità, a leggere gli equilibri di una stanza”. In pratica, nella sua lunga carriera quando c’era una riunione “era bravissimo a gestirla, a far sentire tutti coinvolti e allo stesso tempo a stringere rapidamente i lavori e arrivare a una conclusione senza che discussioni

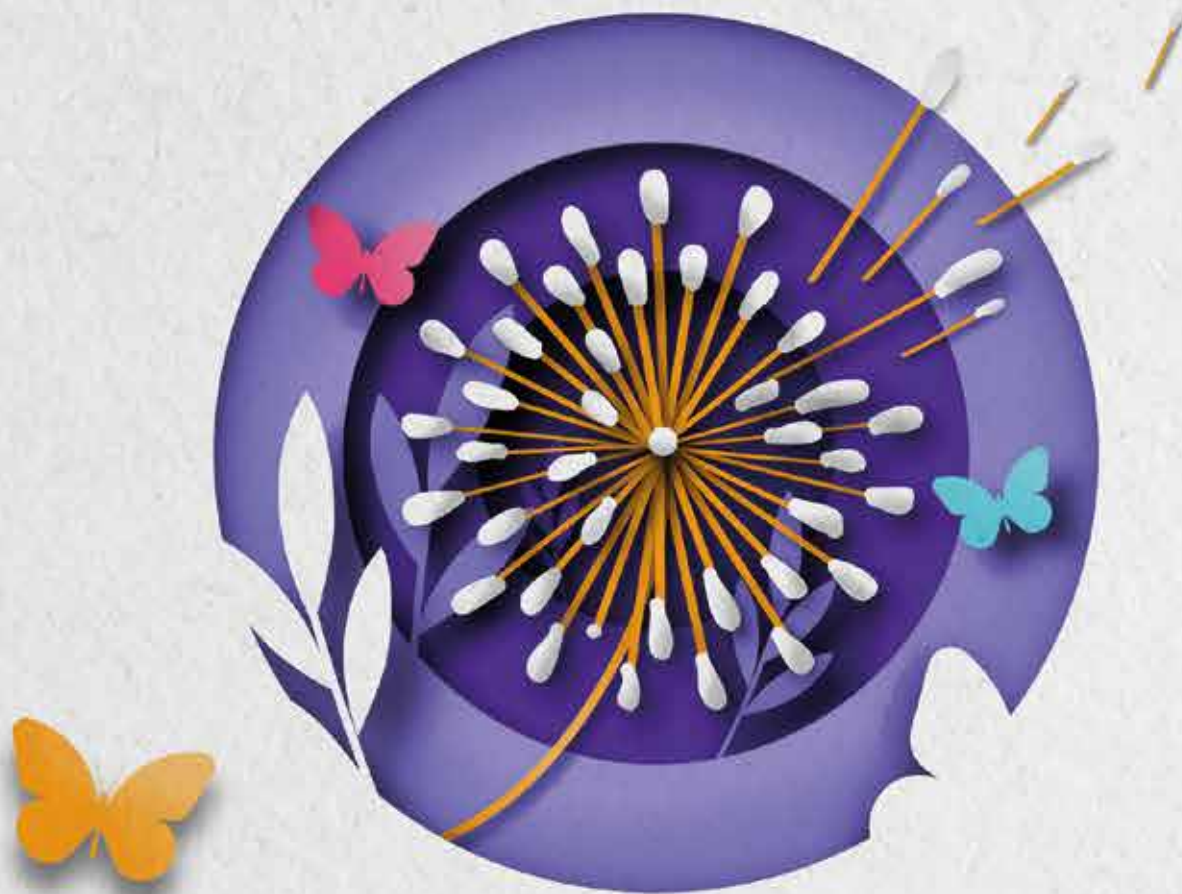
degenerassero o diventassero auto-perpetuanti e senza costrutto”. È molto bravo a sentire e saper interiorizzare il punto di vista e i limiti di ciascuno “per poi poterli tradurre in una proposta che sia accettabile da tutti quanti”. Ogni tanto racconta anche barzellette, “però diciamo che non è la sua caratteristica principale”.

Il confronto con gli altri come stile di vita

“Draghi, sempre, anche quando era in Bce, ha sempre cercato il confronto e i punti di vista di persone che sono al di fuori del suo ambito specifico”. Chiamava filosofi, chiamava storici, se c’era un articolo che gli interessava poi chiamava chi lo aveva scritto per approfondire. “Non mi meraviglia infatti che in Parlamento abbia letto l’enciclica sul clima di Papa Francesco e abbia trovato degli spunti interessanti”. Poi in lui rimane l’educazione gesuitica, retaggio che gli ha lasciato un imprinting forte. “Parliamo di curiosità intellettuale, di capacità di dibattito e del compromesso”. Nel libro è raccontato che in uno dei tantissimi summit di crisi durante la crisi greca o del debito sovrano, a un certo punto si trovarono a un tavolino durante una pausa lui, il presidente del consiglio europeo belga, Herman Van Rompuy, Mario Monti e Mariano Rajoy. Tutti e quattro avevano studiato dai gesuiti e Draghi in quel caso lo sottolineò con una battuta. “La mentalità del gesuita – prosegue Speciale – è quella di guardare a un problema da tutti i punti di vista, senza preclusioni di principio”. E poi una delle poche cose che ha fatto Draghi nei mesi di pausa tra la Bce e il ritorno sulla scena in Italia, “è stato accettare di diventare membro della Pontificia Accademia delle Scienze sociali”, che è uno di quegli organi di cui si è dotato il Vaticano per fare da advisor del Papa nell’affrontare temi economici e di scienza politica. “Lì c’è di certo uno scambio importante”. ■


Now, more than ever, it's up to you

APPTOYOU.COM



You can get overwhelmed by the crisis. Or **turn it into an opportunity.**
You can suffer the market. Or **decide to conquer it.**
You can regret the past. Or **invest in the future.**
It's only up to you.

ADVERTISING, BRAND REPUTATION, DIGITAL INNOVATION

 **App to you**[®]
www.apptoyou.it



Après la Covid, la mode sera phygitale et verte

La moda dopo il Covid sarà phigital e green



«L'avenir de la mode sera composé d'un mélange de canaux de vente physiques et numériques». C'est ce qu'a déclaré Nadia Portioli, analyste du département recherche de Mediobanca, en commentant avec *Le Cahier* l'enquête annuelle sur la mode, qui regroupe les données financières de 80 multinationales de la mode et des 177 plus grandes entreprises italiennes du secteur. Le rapport, comme vous pouvez l'imaginer, ne commence pas par un constat positif: la mode en 2020 a subi un coup

d'arrêt sans précédent. Au cours des neuf premiers mois de l'année dernière, l'industrie en question «a enregistré une contraction de 22%, cinq fois plus importante que celle de la grande industrie». Le marché européen souffre surtout (-23%), «pénalisé par le blocage des flux touristiques», moindre baisse pour le marché asiatique (-10%). Le dernier trimestre de 2020 montre cependant un rebond moyen de +17%. La crise, néanmoins, «a aussi été l'occasion de faire un bond en avant sur le numérique, avec une accélération de 60% des ventes en ligne», souligne Portioli. «Toutefois, il est peu probable que les ventes en ligne représentent plus d'un tiers du chiffre d'affaires total: dans le secteur de la mode, où l'expérience «tactile et sensorielle» est fondamentale, l'avenir sera de plus en plus omnicanal et phygital».

La France occupe la première place pour le chiffre d'affaires, l'étoile polaire est LVMH

Mais voyons quel était l'état de l'art avant que les logiques du monde ne soient bouleversées par la pandémie. En 2019, les 80 plus grands acteurs mondiaux de la mode, dont le chiffre d'affaires est supérieur à 1 milliard d'euros, ont réalisé un chiffre d'affaires de 471 milliards d'euros (+26,5% par rapport à 2015 et +4,9% par rapport à 2018), dont 56% a été généré par des groupes européens et 34% par des groupes nord-américains. Parmi les 38 groupes européens, l'Italie avec ses 10 plus grandes entreprises est le pays le plus représenté en termes d'effectifs, mais c'est la France, avec une part de 36% du chiffre d'affaires global, qui prend la tête du classement en termes de chiffre d'affaires. La première place pour le chiffre d'affaires parmi les géants mondiaux est occupée par LVMH (53,7 milliards d'euros). Nike (33,3 milliards d'euros), Inditex (28,3 milliards d'euros), qui contrôle Zara, l'allemand Adidas (23,6 milliards d'euros), le suédois H&M (22,3 milliards d'euros), le japonais Fast Retailing (18,8 milliards d'euros), qui possède la marque UNIQLO, et EssilorLuxottica (17,4 milliards d'euros) sont loin derrière. Première parmi les Italiens, Prada (3,2 milliards d'euros), à la 34^e place du classement.

En Italie, les niveaux antérieurs à la crise ne seront atteints qu'en 2023

Pour le secteur italien de la mode (entreprises dont le chiffre d'affaires est supérieur à 100 millions d'euros), la contraction du chiffre d'affaires pour 2020 devrait être de -23%. Pour l'avenir, une reprise est prévue à partir de 2021, les niveaux d'avant la crise devant être atteints en 2023. En prenant un petit peu de recul, ce secteur a enregistré en 2019 un chiffre d'affaires total de 71,1 milliards d'euros (+20,8% par rapport à 2015), avec une croissance annuelle moyenne des ventes sur la période 2015-2019 de 4,8%. Le poids du secteur sur le PIB national est également en progression (1,2%,

contre 1,0% en 2015). Parmi les secteurs, l'industrie de l'habillement se démarque, qui à lui seul détermine 42,9% des recettes globales, suivi de la maroquinerie (26,1%). Quant à la croissance annuelle moyenne des ventes sur la période 2015-2019, la bijouterie (+10,3%) se détache suivie du secteur des peaux, du cuir et de la chaussure (+7,8%). Toujours en 2019, la présence des groupes étrangers dans la mode italienne se confirme importante: 71 des 177 entreprises prises en compte ont des capitaux étrangers et contrôlent 37,2% du chiffre d'affaires global (17,3% est français, dont Kering avec 7,3% et LVMH avec 6,5%). Il faut rappeler que la dimension internationale est l'une des caractéristiques les plus représentatives des entreprises manufacturières de la mode italienne: 66,5% du chiffre d'affaires global provient de l'étranger, avec le textile en tête (72,8%).

L'emploi progresse également, avec plus de 43 700 nouveaux salariés (+16,9% par rapport à 2015), pour un effectif total de 303 mille personnes fin 2019.

La bijouterie (+45,0% par rapport à 2015) et le secteur des peaux, du cuir et de la chaussure (+28,7%) se sont particulièrement bien portés. Les entreprises cotées en bourse dont l'actionariat est majoritairement familial enregistrent la meilleure marge de bénéfice avant intérêts et impôts (12,9%) et montrent en même temps une plus grande propension à l'exportation (80,4%).

L'objectif désormais indispensable de la prise en compte de la sauvegarde de la planète

L'analyste du département de recherche Mediobanca parle également de «Bonnes nouvelles concernant l'impact environnemental». Les chiffres analysés par les rapports de développement durable, en effet, «montrent une tendance positive pour l'industrie mondiale de la mode qui confirme un engagement croissant envers la planète». La consommation d'eau (-3,4%), les émissions de CO₂ (-5,1%), les déchets produits (-3,1%) diminuent et l'utilisation d'électricité renouvelable augmente (de 42,6% en 2018 à 49,9% en 2019). En moyenne, les groupes américains sont plus durables par rapport aux groupes européens: pour un seul indicateur, celui de l'utilisation des énergies renouvelables, les groupes européens se classent mieux que les américains, puisant 59% de leurs besoins énergétiques dans des sources vertes, contre 38% pour les américains. Une analyse des rapports de développement durable montre également que 63% des fournisseurs des principaux acteurs mondiaux de la mode sont situés en Asie, 28% en Europe et 5% en Amérique du Nord, avec des pics de plus de 90% en Asie pour la mode express, les vêtements et les chaussures de sport. Enfin, un signe clair de l'excellence de la filière italienne: en moyenne, plus d'un quart des fournisseurs des groupes de mode européens est basé en Italie, avec des pics de plus de 80% dans le haut de gamme.

“Il futuro del Fashion sarà fatto di commistione fra canale di vendita fisico e digitale”. A dirlo è Nadia Portioli, analista dell'Area Studi di Mediobanca, commentando con Le Cahier l'indagine annuale sulla moda, che aggrega i dati finanziari di 80 multinazionali del fashion e delle 177 maggiori aziende italiane del settore. Il rapporto, come si può immaginare, non parte da un dato positivo: la moda nel 2020 ha subito una battuta d'arresto senza precedenti. Nei primi 9 mesi dell'anno scorso l'industria in questione “ha segnato una contrazione del 22 per cento, cinque volte superiore a quella della grande industria”. In sofferenza soprattutto il mercato europeo (-23%), “penalizzato dal blocco dei flussi turistici”, calo più contenuto per quello asiatico (-10%). Nell'ultimo quarto del 2020 si evidenzia, invece, un rimbalzo medio del +17%”. La crisi, tuttavia, “è stata anche un'opportunità per fare un balzo in avanti sul digitale, con le vendite online in accelerazione del 60%”, sottolinea Portioli. “Difficilmente però l'online arriverà a incidere oltre un terzo del giro d'affari totale: nell'industria del fashion, dove è fondamentale l'esperienza del “touch and feel”, il futuro sarà sempre più omnichannel e phigital”.

La Francia al primo posto per giro d'affari, la stella polare è LVMH

Ma vediamo qual era lo stato dell'arte prima che le logiche del mondo fossero stravolte dalla pandemia. Nel 2019 gli 80 maggiori player mondiali del fashion, con un giro d'affari superiore a €1mld, hanno

fatturato €471mld (+26,5% sul 2015 e +4,9% sul 2018), di cui il 56% generato dai gruppi europei e il 34% dai nordamericani. Fra i 38 gruppi europei, l'Italia con le sue big 10 è il paese più rappresentato a livello numerico, ma è la Francia, con una quota del 36% del fatturato aggregato, ad aggiudicarsi il primato per giro d'affari. Al primo posto per giro d'affari tra i colossi mondiali c'è LVMH (€53,7mld). Molto distanti Nike (€33,3mld), Inditex (€28,3mld), che controlla Zara, la tedesca Adidas (€23,6mld), la svedese H&M (€22,3mld), la giapponese Fast Retailing (€18,8mld), che detiene il brand UNIQLO, ed EssilorLuxottica (€17,4mld). Prima tra gli italiani Prada (€3,2mld), al 34esimo posto in classifica.

In Italia livelli pre-crisi solo nel 2023

Per il settore moda italiano (società con un fatturato superiore a €100mln) la contrazione del giro d'affari per il 2020 dovrebbe attestarsi al -23%. Guardando al futuro, ci sarà una ripresa a partire dal 2021 con un raggiungimento dei livelli pre-crisi previsto nel 2023. Facendo un piccolo passo indietro, nel 2019 ha registrato un giro d'affari totale di €71,1mld (+20,8% sul 2015), con una crescita media annua delle vendite nel 2015-2019 del 4,8%. Cresce anche il peso del comparto sul Pil nazionale (1,2%, contro l'1,0% del 2015). Tra i settori spicca l'abbigliamento, che da solo determina il 42,9% dei ricavi aggregati, seguito dalla pelletteria (26,1%). Quanto alla crescita media annua delle vendite nel 2015-2019 si distingue, invece, la gioielleria (+10,3%) seguita dal comparto pelli, cuoio e calzature (+7,8%). Sempre nel 2019 si conferma





importante la presenza di gruppi stranieri nella moda italiana: 71 delle 177 aziende considerate hanno una proprietà straniera e controllano il 37,2% del fatturato aggregato (il 17,3% è francese, fra cui Kering con il 7,3% e LVMH con il 6,5%). Va ricordato che la proiezione internazionale è una delle caratteristiche più rappresentative delle società manifatturiere della moda italiana: il 66,5% del fatturato complessivo proviene, infatti, dall'estero, con in testa il tessile (72,8%).

Cresce anche l'occupazione, con più di 43.700 nuovi addetti (+16,9% sul 2015), per una forza lavoro totale di 303mila unità a fine 2019. Bene soprattutto la gioielleria (+45,0% sul 2015) e il comparto pelli, cuoio e calzature (+28,7%). Le aziende quotate con la quota di maggioranza azionaria in capo a una famiglia registrano l'EBIT margin migliore (12,9%) e al contempo si mostrano più propense all'export (80,4%).

L'obiettivo ormai imprescindibile di pensare al pianeta

L'analista dell'Area Studi Mediobanca parla anche di "Buone notizie relativamente all'impatto ambientale".

I numeri analizzati dai bilanci di sostenibilità, infatti, "evidenziano un trend positivo per l'industria mondiale della moda che conferma un impegno sempre maggiore per il pianeta". Diminuiscono i consumi idrici (-3,4%), le emissioni di CO2 (-5,1%), i rifiuti prodotti (-3,1%) e aumenta il ricorso all'energia elettrica rinnovabile (dal 42,6% nel 2018 al 49,9% nel 2019). Mediamente più sostenibili i gruppi statunitensi rispetto a quelli europei: solo in un indicatore, quello dell'utilizzo di energia rinnovabile, i gruppi europei si posizionano meglio degli statunitensi, attingendo da fonti green il 59% del proprio fabbisogno energetico, rispetto al 38% degli americani. Sempre dall'analisi dei bilanci di sostenibilità emerge che i fornitori dei maggiori player mondiali del fashion sono localizzati per il 63% in Asia, per il 28% in Europa e per il 5% in Nord America, con punte di oltre il 90% in Asia per il fast fashion e l'abbigliamento e calzature sportive. Infine, un chiaro segnale dell'eccellenza della filiera italiana: mediamente oltre un quarto dei fornitori dei gruppi europei della moda ha sede in Italia, con picchi di oltre l'80% nella fascia alta del mercato. ■

INTERVISTA / INTERVIEW

Giovanni Castellaneta



Maria Elena Capitanio
Directrice de *Le Cahier*
Direttore *Le Cahier*

«A notre époque, nous sommes exposés à des cygnes noirs de toutes sortes, l'ennemi n'est pas seulement la Covid-19». C'est l'avis qui fait autorité de Giovanni Castellaneta, ancien ambassadeur d'Italie aux États-Unis, avec une longue carrière diplomatique derrière lui et à la direction des plus importantes entreprises publiques italiennes. Selon lui, dans les temps à venir, nous devons non seulement faire face à la crise sanitaire et économique provoquée par la pandémie, mais «rester sur nos gardes sur le front informatique», le périmètre dans lequel se situent les grands enjeux, sur lequel s'exercent et se contractent les sphères d'influence géopolitiques de la planète entière.

Monsieur l'Ambassadeur, vous avez déclaré: «On ne sort pas de la pandémie en allumant une simple lumière, le chemin sera progressif». Entre temps, quelles pourraient être les éventuelles mauvaises surprises?

Ce que j'ai remarqué, c'est qu'il y a eu une réponse scientifique collective assez inhabituelle pour l'obtention des vaccins. Il faut dire que c'est une bonne chose qu'ils soient tous arrivés tôt, il n'est pas très habituel d'obtenir un vaccin en un an seulement. Les sociétés pharmaceutiques se sont livrées une concurrence acharnée pour devancer leurs concurrents et occuper la plus grande part de marché possible, compte tenu de l'ampleur de l'offre nécessaire. Cependant, à partir de maintenant, nous devons rester sur nos gardes pendant les cent prochaines années.

Que voulez-vous dire?

Dans ce cas, le cygne noir était la santé, peut-être que la prochaine fois, il sera lié aux questions de cybersécurité. D'un autre côté, il est possible que de nombreuses choses qui dépendent de la cybersécurité soient déjà devenues incontrôlables et que nous ne l'ayons même pas remarqué. Les deux grandes innovations de cette époque, l'informatique qui nous permet d'être présents partout en temps réel, et la grande circulation des personnes, font que tout type d'épidémie devient une pandémie, et je crois donc que le véritable défi portera sur le contrôle de la santé et des personnes, plutôt que sur les vaccins. Il sera important de prévenir plutôt que de corriger dans ce processus.

L'entretien avec Giovanni Castellaneta a eu lieu dans l'après-midi du lundi 15 mars 2021. Une voix claire, qui le fait paraître plus jeune de plusieurs années par rapport à sa véritable date de naissance, marquée sur le calendrier le jour même où le navire Arno, qui se trouvait à environ 62 miles de Tobrouk, a été touché par un missile britannique. Les yeux plissés, scrutant poliment l'interlocuteur, mais sans vous permettre d'y lire à l'intérieur. De lui, vous ne pouvez savoir que ce qu'il vous dit. C'est donc, avec une grande attention, que je l'ai écouté.



Giovanni Castellaneta



Selon l'Institut d'études politiques internationales, dont vous êtes membre, sur la base du rapport intérimaire de l'OCDE de mars 2021, nous commençons à entrevoir une issue à la crise économique, mais celle-ci pourrait être prise plus rapidement par la Chine et les États-Unis, tandis que l'Europe avancera un peu plus lentement, en attendant que les ressources de l'UE de nouvelle génération arrivent. Quelle est votre vision?

Même avec des systèmes politiques différents, la Chine d'un côté et les États-Unis de l'autre, sont les pays qui ont des réglementations moins strictes.

Dans l'Union européenne, l'homologation d'un vaccin prend un certain nombre de mois, tandis qu'en Chine, elle dépend de la volonté des autorités et qu'aux États-Unis, le parcours est plus court. Cela signifie que dans ces deux pays, la réponse économique est plus immédiate. La lenteur de l'alpiniste nous caractérise alors que la vitesse de la Chine et des États-Unis sans oublier enfin leur taille économique leur permettent des rebonds plus importants. Cependant, je voudrais pouvoir analyser cela non pas selon la perspective d'une seule mais de cinq années.

L'Union européenne a tardé à réagir, il y aura de fortes critiques de la gestion par la Commission européenne, puis la controverse avec le Royaume-Uni continuera...

Ceci, toutefois, dans un avenir immédiat. Si nous voulons faire un discours plus général, l'important est que l'UE ait agi et acheté des vaccins au nom de l'Europe. Nous nous dirigeons de plus en plus vers une conscience européenne, et l'un des signes en est la dette qui, pour la première fois dans l'histoire de l'Union, a été rendue «communautaire», européanisée, pour faire face à la crise.

À cet égard, que pensez-vous qu'il adviendra du pacte budgétaire? Y aura-t-il un retour à l'ancienne austérité sur laquelle le traité de Maastricht et les autres traités constituant l'entité économique de l'UE ont été taillés?

Le pacte budgétaire doit certainement être renégocié, tous les paramètres doivent être revus, au moment même où tout le monde pense à une réinterprétation de l'Union européenne dans une clé de lecture plus communautaire, en la rendant plus compétitive par rapport au reste du monde. À cet égard, nous avons subi une perte avec le départ du Royaume-Uni de l'Union européenne car c'était le pays le plus libéral et le plus ouvert au commerce international, celui qui poussait le plus à la concurrence. Nous devons maintenant faire face à cette perte à un niveau général avec notre propre réaction qui doit être plus attentive aux marchés, à la concurrence mondiale.

Si nous nous projetons dans cinq ans, quel sera le scénario des équilibres géopolitiques au sein de l'Europe, donc de l'Union, mais aussi du Royaume-Uni?

La Grande-Bretagne a pris cette voie pour des raisons que nous connaissons tous. L'Union doit s'y tenir, tout comme les États-Unis s'y tiennent: c'est-à-dire que nous devons former un seul groupe. En fait, sa sortie a eu des effets négatifs pour tous. Pour les Britanniques et pour les Européens. Mais cela doit nous inciter à renforcer les liens, culturels qui existent déjà, mais aussi économiques, à un niveau de concurrence avec les autres grands blocs, notamment le bloc asiatique. L'Italie peut jouer un rôle dans ce domaine. La nomination du président Draghi est la preuve que nous pouvons bien réagir.

Il faut également noter que la perte du consensus de la chancelière Merkel - ne nous méprenons pas, ce n'est pas une bonne nouvelle - ouvre un espace politique en Europe et l'Italie, surtout en cette période, pourrait jouer un rôle de premier plan dans l'Union. Comme leader et non comme *follower*.

Toujours en regardant les données de l'OCDE sur les projections de croissance du PIB 2021 tirées de l'ISPI, la France va nettement plus vite que l'Italie. Comment expliquez-vous cela?

L'Italie ne s'est pas beaucoup développée depuis vingt ans parce que, pour les raisons que nous connaissons tous, n'ayant jamais eu de gouvernements forts ces dernières années, elle n'a jamais réussi à s'attaquer aux problèmes de fond. L'hyper-réglementation, la lenteur de la justice civile, les mille règles, les mille niveaux de décision. Je pense que ce sont les gros problèmes qui ne lui permettent pas de suivre le rythme des autres pays. La France le fait avec une politique qui, dans de nombreux cas, est une politique de centralisation de Paris vis-à-vis du reste du pays. En Italie, en revanche, nous n'avons pas de pouvoir supérieur capable de débloquer de nombreuses situations qui se sont enlisées au fil des ans, de sorte qu'un grand travail de reconstruction sera nécessaire d'un point de vue économique, même si le potentiel est là.

Il est question de petites et moyennes entreprises et de quoi d'autre?

Je parle de capacité du point de vue scientifique, parce qu'à l'avenir, nous nous battons sur la science, sur la connaissance, sur les secteurs à la pointe de la technologie, de la santé à l'environnement en passant par les télécommunications, et sur

ce point, l'Italie est bien placée. Nous devons créer un environnement favorable au développement de ce potentiel. La France est plus organisée dans ce domaine, et aussi plus «impitoyable» dans la mise en œuvre de ses propres politiques de développement.

La géopolitique d'aujourd'hui se joue dans l'arène des vaccins? Même au sein de l'Union européenne, chacun fait sa stratégie en dépit des autres?

La guerre des vaccins n'est rien d'autre que la guerre du système de santé et de la santé en général. Nous nous dirigeons de plus en plus vers un monde où il ne devrait pas y avoir de malades, mais seulement des personnes en bonne santé qui épuisent progressivement leur espérance de vie. L'objectif de toute société moderne devrait être d'aider les gens à faire la transition vers la vie terrestre de telle sorte qu'ils ne tombent jamais malades. Cela dit, l'une des grandes priorités est d'accroître l'efficacité des structures sanitaires et de disposer d'une capacité de prévention des pandémies et des grandes maladies grâce à la recherche et aux vaccins. Aujourd'hui, nous avons cruellement besoin du vaccin contre la Covid, mais dans dix ans, quelque chose d'autre pourrait arriver et il ne faudra pas que cela nous prenne au dépourvu comme cette fois-ci.

Quels seront les rôles de la Chine et de la Russie dans le jeu européen et avec quelles répercussions sur la relation entre l'Europe et les États-Unis?

Avec la Russie, nous attendons un développement plus démocratique afin de pouvoir avoir une relation plus pacifique et plus ouverte. La Russie est un allié naturel de l'Europe; la culture russe est également européenne. Dans le monde d'aujourd'hui, plus sensible au respect des droits

de l'homme et de la démocratie, si la Russie se développe conformément à nos paramètres de justice et de civilisation, je crois qu'elle sera notre alliée.

Et l'ancien Céléste Empire?

Pour la Chine, c'est une question totalement différente, car il s'agit d'un concurrent économique, contrairement à la Russie qui ne dispose pas d'un secteur industriel développé. La Russie ne dispose que d'une force militaire et d'une grande extension territoriale. Les relations avec ces derniers peuvent donc être plus faciles, une fois l'aspect militaire mis de côté évidemment. La Chine, en revanche, a une économie hautement compétitive et possède un système politique et culturel complètement différent du nôtre. Sa capacité à développer l'économie et à faire de la recherche dépasse celle de l'Occident. Avec la Chine, il s'agit d'une forte concurrence, non seulement sur le plan économique, mais aussi sur le plan scientifique. Ils nous ont déjà surpassés sur la 5G, alors essayons maintenant de les surpasser sur la 6G.

En Italie, au niveau du débat interne, tout le monde est convaincu que les États-Unis s'inquiètent des relations qui ont été établies avec la Chine depuis que le Mouvement 5 étoiles est au gouvernement, même si ensuite, même le ministre des affaires étrangères Luigi Di Maio a pris un net recul à ce sujet, en clarifiant la position euro-atlantique de l'Italie.

Il s'agit de deux niveaux différents. Sur le plan économique, c'est une compétition qui n'exclut pas les coups bas, souvent avec des sources de renseignements qui peuvent créer des problèmes pour les industries européennes et américaines. Non seulement entre les pays, mais aussi entre les industries, où il existe un monde de renseignements qui lutte contre les tentatives de vol de secrets industriels d'un côté comme de l'autre. Il s'agit toutefois d'un champ de bataille dont vous connaissez les enjeux. L'autre côté est celui du système politique et de l'héritage culturel, qui est différent du nôtre et dont nous devons tenir compte. Avec la Russie, la base culturelle est la même, avec la Chine, il s'agit juste d'une confrontation et il est difficile de la transformer en dialogue.

Pour en venir à Biden, sur lequel vous avez récemment écrit l'essai À propos de Joe publié par les éditions Paesi, quels sont les dossiers les plus brûlants qu'il aura à traiter, où se trouvent les principales difficultés et, surtout, où se situera la continuité avec Trump?

Au-delà des différences sur les aspects extérieurs et la façon d'agir, Trump lui-même a poursuivi

la politique d'Obama dans certains domaines et Biden fera de même par rapport à son prédécesseur. Comme dans tous les pays, il y a des lignes de tendance qui sont toujours les mêmes, ainsi que des intérêts nationaux, il faut juste voir comment les défendre. Biden a un grand amour pour la politique étrangère, il a toujours fait de la politique étrangère, c'est dans cette sphère qu'il exprime le mieux sa capacité de dialogue et de connexion. Il n'est pas un politicien improvisé comme aurait pu l'être Trump, et il s'est entouré d'une grande équipe en politique étrangère qui lui permet de ne pas faire d'erreurs et d'aborder ces questions avec une grande rationalité, avec un aspect moins politique et plus de défense des intérêts nationaux au nom de tout le pays.

Mais Biden, comme vous l'avez déjà souligné, va être très occupé par les questions de politique intérieure, les tensions sociales.

C'est vrai. Il sera très sollicité et c'est pour cela qu'il a créé une équipe de politique étrangère. Connaissant les problématiques, il dirigera de l'arrière. «*Leading from behind*», comme on dit dans ces cas-là, car il sera pris dans la réforme des soins de la santé, la lutte contre la Covid. Il convient de rappeler que Biden est poussé par la gauche de son parti.

Mais il a d'énormes compétences en médiation...

Biden ne s'efforce pas de contrôler la partie la plus modérée du parti démocrate, mais la partie la plus à gauche, qui est celle qui a rassemblé les votes et l'a porté au



À propos de Joe, publié par les éditions Paesi
A proposito di Joe, edito da Paesi edizioni

pouvoir, pousse à des politiques sociales beaucoup plus fortes que par le passé. Obama avait promis certaines choses, mais n'a pas réussi à les tenir entièrement. Le président actuel sera donc très

occupé par ces questions au cours des deux prochaines années. Dans ce cas-là aussi, ce sera une chance pour l'Italie et pour l'Europe. Les États-Unis ne nous laisseront pas seuls, mais soyons prudents,

car dans la mesure du possible, ils ne prendront pas l'initiative. Il nous appartiendra également d'anticiper, par exemple en tirant le meilleur parti de la présidence italienne du G20.

“Nella nostra epoca siamo esposti a cigni neri di tutti i generi, il nemico non è solo il Covid-19”. A dirlo è una voce autorevolissima, quella di Giovanni Castellaneta, già ambasciatore d'Italia negli Stati Uniti, con alle spalle una lunga carriera diplomatica e nella dirigenza delle più importanti partecipate pubbliche italiane. A suo avviso nei prossimi tempi dovremo non solo fronteggiare la crisi sanitaria ed economica portata dalla pandemia, ma “tenere alta la guardia sul fronte informatico”, il perimetro nel quale ricadono le maggiori poste in gioco su cui si esercitano e si contrano le sfere di influenza geopolitiche dell'intero pianeta.

Ambasciatore, Lei ha detto ‘Non si esce dalla pandemia accendendo una luce, sarà un percorso graduale’. Nel frattempo quali potrebbero essere le eventuali sorprese negative?

Quello che ho notato è che c'è stata una risposta collettiva abbastanza inusuale sul piano scientifico nell'ottenimento dei vaccini. Intendiamoci, è un'ottima cosa che siano arrivati tutti presto, non è usuale avere un vaccino in un anno. C'è stata una grande competizione tra le aziende farmaceutiche per

battere in velocità i concorrenti ed occupare una fascia più ampia possibile di mercato, tenuto conto della enorme dimensione delle forniture necessarie. Tuttavia, da ora in poi dovremo continuare a tenere alta la guardia per i prossimi cento anni.

Cosa intende?

In questo caso il cigno nero è stato sanitario, forse la prossima volta sarà legato alle questioni di sicurezza informatica. Peraltro, è possibile che tante cose che dipendono dalla cybersecurity siano già sfuggite di mano e noi non ce ne siamo neanche accorti. Le due grandi novità di questa epoca, l'informatica che ci consente di essere

presenti dappertutto in tempo reale, e la grande circolazione di persone, rendono qualsiasi tipo di epidemia una pandemia e quindi credo che la vera sfida più che sui vaccini sarà sul controllo della sanità, sul controllo della salute e delle persone. Sarà importante prevenire più che correggere in corso d'opera.

Il colloquio con Giovanni Castellaneta è avvenuto nel pomeriggio di lunedì 15 marzo 2021. Una voce limpida, che lo fa

sembrare più giovane di parecchi anni rispetto ai suoi natali segnati sul calendario lo stesso giorno in cui la nave Arno, che si trovava a circa 62 miglia da Tobruk, veniva colpita da un missile britannico. Occhi a lunetta, che scrutano l'interlocutore educatamente, senza però permettere di leggerci dentro. Da lui puoi sapere solo quel che ti dice. E allora, con grande attenzione, l'ho ascoltato.

Secondo l'Istituto per gli studi di politica internazionale ci cui lei è membro, sulla base dell'Interim report di marzo 2021 dell'OCSE, si inizia a intravedere una via d'uscita dalla crisi economica, che però potrebbe essere imboccata più rapidamente dalla Cina e dagli Stati Uniti, mentre l'Europa procederà un po' più lentamente, in attesa che arrivino le risorse di Next Generation EU. Qual è la sua visione?

Anche con diversi sistemi politici, Cina da una parte e Stati Uniti dall'altra, sono i Paesi che hanno regolamentazioni meno stringenti. In Unione Europea per approvare un vaccino ci mettiamo un certo numero di mesi, mentre in Cina dipende dalla volontà delle autorità e negli Stati Uniti hanno un percorso più breve. Questo significa che in questi due Paesi la risposta economica è più immediata. Noi abbiamo il passo lento dell'alpinista rispetto alla velocità della Cina e degli Stati Uniti e infine le dimensioni economiche di questi due Paesi consentono rimbalzi più significativi. Ciò, tuttavia, io lo vorrei vedere in prospettiva non di uno ma di cinque anni.



Foto: ©Alexandros Michailidis/Shutterstock.com

L'Unione Europea ha reagito lentamente, si faranno forti critiche sulla gestione da parte della Commissione europea e poi continueranno le polemiche con il Regno Unito...

Questo però nell'immediato. Se vogliamo fare un discorso più generale, l'importante è che l'Ue abbia agito e abbia acquistato vaccini a nome dell'Europa. Si va sempre di più verso una coscienza europea, e uno dei segnali è il debito che, per la prima volta nella storia dell'Unione, è stato reso 'comunitario', europeizzato, per affrontare la crisi.

Rispetto a questo, secondo lei che fine farà il Fiscal compact? Tornerà la vecchia austerità su

cui sono stati scolpiti Maastricht e gli altri trattati costitutivi del soggetto economico Ue?

Il Fiscal compact deve essere sicuramente rinegoziato, tutti i parametri sono da rivedere, così come tutti pensano a una rivisitazione dell'Unione europea in una chiave più comunitaria, che consenta di renderla più competitiva nei confronti del resto del mondo. A tal proposito, noi abbiamo avuto una perdita con la partenza del Regno Unito dall'Unione europea perché essa era il Paese più liberale e più aperto al commercio internazionale, quello che spingeva di più per la competizione. Ora dobbiamo far fronte a questa perdita sul piano

generale con una nostra reazione che sia più attenta ai mercati, alla competizione mondiale.

Se guardiamo da qui a cinque anni, quale sarà lo scenario degli equilibri geopolitici all'interno dell'Europa, quindi Unione, ma anche Regno Unito?

La Gran Bretagna ha preso questa strada per le ragioni che tutti sappiamo. L'Unione deve tenerla stretta, come la tengono stretta gli Stati Uniti: dobbiamo cioè fare un solo gruppo. In sostanza, è stato un danno per tutti che sia uscita. Per i britannici e per gli europei. Però questo ci deve spingere a rinsaldare i legami, quelli culturali che già ci sono, ma anche economici

su un piano di concorrenza rispetto agli altri grandi blocchi, soprattutto quello asiatico. In questo l'Italia può giocare un ruolo. La nomina del Presidente Draghi è la dimostrazione che possiamo reagire bene. Inoltre va rilevato che la perdita di consenso della cancelliera Merkel – non fraintendiamoci, non è una buona notizia – apre degli spazi politici in Europa e l'Italia, soprattutto in questo periodo, potrebbe svolgere una funzione trainante nell'Unione. Da leader e non da *follower*.

Guardando sempre i dati OCSE sulle proiezioni di crescita del Pil 2021 ripresi da Ispi, la Francia corre significativamente più dell'Italia. Come se lo spiega?

L'Italia sono vent'anni che non cresce molto in quanto per le ragioni che tutti sappiamo – non avendo mai avuto governi forti negli ultimi anni – non si è riusciti mai ad affrontare i problemi di fondo. La iper-regolamentazione, la lentezza della giustizia civile, le mille regole, i mille livelli decisionali. Questi ritengo siano i grandi problemi che non le consentono di tenere il ritmo con gli altri Paesi. La Francia lo fa con una politica che in molti casi è di accentramento da parte di Parigi verso il resto del Paese. In Italia invece non abbiamo un potere sovraordinato che sblocchi molte delle situazioni che nel corso degli anni si sono arenate, quindi servirà un grande lavoro di ricostruzione dal punto di vista economico, considerando che le potenzialità ci sono.

Il riferimento è alla piccola e media impresa e a cos'altro?

Parlo delle capacità dal punto di vista scientifico, perché la battaglia in futuro la combatteremo sulla scienza, sulla conoscenza, sui settori di avanguardia tecnologica, dalla sanità all'ambiente alle telecomunicazioni e su questo l'Italia è ben posizionata.

Dobbiamo creare un ambiente favorevole a sviluppare queste potenzialità. La Francia in questo è più organizzata, anche più 'spietata' nel portare avanti le proprie politiche di sviluppo.

La geopolitica di oggi si gioca nell'arena dei vaccini? Anche all'interno dell'Unione Europea ognuno sta facendo la sua strategia a dispetto degli altri?

La guerra sui vaccini non è nient'altro che la guerra sulla sanità, sulla salute. Noi andiamo sempre più verso un mondo dove non ci dovrebbero essere malati, ma solo persone sane che a poco a poco esauriscono la loro speranza di vita. L'obiettivo di ogni società moderna dovrebbe essere quello di accompagnare le persone a compiere il passaggio nella vita terrena in maniera che non si ammalino mai. Detto questo, una delle grandi priorità è quella di aumentare l'efficienza delle strutture sanitarie e di avere una capacità di prevenire le pandemie e le grandi malattie attraverso la ricerca e i vaccini. Oggi abbiamo bisogno impellente del vaccino contro il Covid, ma tra dieci anni potrebbe venir fuori qualcosa di diverso e non dovrà prenderci alla sprovvista come questa volta.

Quali saranno i ruoli di Cina e Russia nella partita europea e con quali riflessi sul rapporto tra Europa e Stati Uniti?

Con la Russia ci aspettiamo che ci sia una evoluzione più democratica in modo da poter avere un rapporto più sereno, più aperto. La Russia è un naturale alleato dell'Europa, la cultura russa è anche europea. Nella maggiore sensibilità che si ha nel mondo di oggi per il rispetto dei diritti umani e della democrazia, se la Russia evolve secondo quelli che sono i nostri parametri di giustizia e civiltà, credo che sarà un nostro alleato.

E l'ex Celeste Impero?

Per la Cina il discorso è totalmente diverso, perché è un concorrente economico, al contrario della Russia che non ha un settore industriale sviluppato. La Russia ha solo una forza militare e una grande estensione territoriale. Il rapporto con quest'ultima quindi può essere più facile, una volta messo da parte l'aspetto militare ovviamente. La Cina, diversamente, ha un'economia fortemente competitiva e ha un sistema politico e culturale che è completamente diverso dal nostro. La sua capacità di sviluppare l'economia e fare ricerca sta superando quella dell'Occidente. Con la Cina è una competizione forte che non è solamente sul piano economico, ma anche scientifico. Ci hanno già superato sul 5G, allora adesso cerchiamo di superarli sul 6G.

In Italia a livello di dibattito interno sono tutti convinti che gli Stati Uniti siano preoccupati dei rapporti che si sono instaurati con la Cina da quando c'è il Movimento 5 stelle al governo, anche se poi anche il ministro degli Esteri Luigi Di Maio su questo ha fatto un netto passo indietro, chiarendo la posizione euro-atlantica dell'Italia.

Sono due piani diversi. Sul piano economico si tratta di una competizione che non esclude anche i colpi bassi, spesso con le fonti di intelligence che possono creare problemi alle industrie europee e americane. Non solo tra i Paesi, ma anche tra le industrie, dove c'è un mondo dell'intelligence che si combatte a colpi di tentativi di carpire i segreti industriali da una parte e dall'altra. È tuttavia un campo di battaglia in cui si sa quali siano le poste in gioco. L'altra parte è quella del sistema politico e del retaggio culturale, che è diverso dal nostro e dobbiamo prenderne atto. Con la Russia la base culturale è la stessa, con la Cina è solo



un confronto ed è difficile trasformarlo in un dialogo.

Arrivando a Biden, su cui lei ha da poco scritto il saggio *A proposito di Joe* edito da Paesi edizioni, quali sono i dossier più caldi a cui dovrà dedicarsi, dove i nodi, e, soprattutto, dove ci sarà una continuità con Trump?

Al di là delle diversità sulle esternazioni e di come si agisce, lo stesso Trump ha continuato la politica di Obama su certi settori e lo stesso farà Biden rispetto al suo predecessore. Come in tutti i Paesi, ci sono delle linee di tendenza che sono sempre le stesse, così come gli interessi nazionali, bisogna solo vedere come difenderli. Biden ha un grande amore per la politica estera, ha sempre fatto politica estera, è in quell'ambito che meglio esprime le sue capacità di dialogo e di raccordo. Non è un

politico improvvisato come poteva essere Trump e si è circondato di una squadra di grandissimo livello sul tema di politica estera che gli consente di non fare sbagli e di avvicinarsi a questi problemi con una grande razionalità, con un aspetto meno politico e più di difesa degli interessi nazionali a nome di tutto il Paese.

Biden però, lei lo ha già sottolineato, sarà molto occupato dai problemi di politica interna, le tensioni sociali.

È così. Sarà distratto ed è per questo che ha creato una squadra di politica estera. Conoscendo i problemi li guiderà da dietro. *'Leading from behind'*, come si dice in questi casi, in quanto lui sarà preso dalla riforma della sanità, dalla lotta al Covid. Va ricordato che Biden è pungolato dalla sinistra del suo partito.

Ma lui ha enormi capacità di mediazione...

Biden non fa fatica a controllare la parte più moderata del partito democratico, invece la parte più a sinistra, che è quella che ha raccolto i voti e lo ha portato al potere, spinge per delle politiche sociali molto più forti che nel passato. Obama aveva promesso certe cose, ma non era riuscito a mantenerle interamente. Quindi l'attuale Presidente sarà molto preso nei prossimi due anni da questi temi. Anche in questo caso per l'Italia e per l'Europa sarà un'occasione. Gli Stati Uniti non ci lasceranno soli, ma, stiamo attenti, perché per quanto possibile non prenderanno iniziativa. Starà anche a noi giocare d'anticipo, ad esempio sfruttando al meglio la Presidenza italiana del G20. ■



XXX

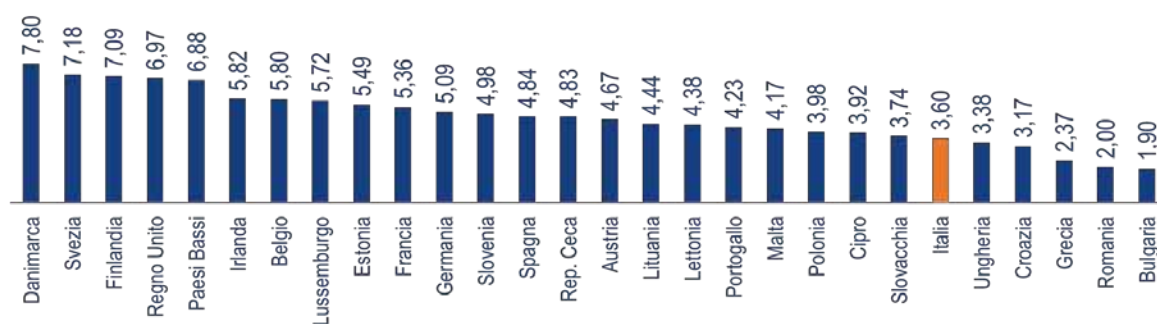
XX

Sur la voie du paiement sans espèces (mais ces-dernières ne se démodent pas)

Sulla via del cashless (ma il contante non passa di moda)

XXX
XX
/XXX

«Au niveau européen, le Danemark, la Suède et la Finlande sont traditionnellement les plus performants en matière de paiements électroniques». C'est ce qu'a expliqué à *Le Cahier* Lorenzo Tavazzi, associé et responsable du secteur scénarios et renseignements de The European House-Ambrosetti. «En effet, ils sont capables de générer la numérisation dans la société». Ensuite, il y a un cluster avec un contexte culturel sur le paiement sans numéraire «qui est le Royaume-Uni», après quoi il y a des pays «comme l'Estonie,



Position
2021 vs.
2020

= = = = = +1 -1 = = = = +1 -1 = = = = +1 -1 = = = = = = =

Indice de la Société Cashless 2021: positionnement de l'Italie et des autres pays de l'UE-27+Royaume-Uni (échelle croissante de 1=min à 10=max) et changements de position en 2021 par rapport à 2020. Source: The European House - Ambrosetti, 2021.

qui a beaucoup développé la partie numérique, en le transformant aussi en élément de marketing territorial». Selon le rapport 2021 de Ambrosetti, «selon l'indice de la société Cashless (paiement sans espèces), la France se situe à la dixième place, suivie de l'Allemagne puis de l'Espagne». L'Italie est «très, très loin derrière, nous sommes sixième en partant de la fin et cela depuis longtemps». Si l'on veut définir la situation de manière un peu plus brutale, «les pays d'Europe du Nord ont tendance à être assez avancés sur ces thèmes tandis que les pays d'Europe du Sud ont tendance à être un peu en retard, tels la France, l'Espagne, le Portugal, la Grèce». Les pays d'Europe de l'Est, comme la Roumanie et la Bulgarie sont eux-aussi en retard. En ce qui concerne la vitesse d'évolution de ces dynamiques, «notre étude montre que les pays les plus avancés sont ceux qui fonctionnent le plus efficacement dans une sorte de cercle vertueux» et que les pays déjà très avancés parviennent à créer de nouvelles innovations. «Alors que les pays qui sont un peu plus en retard ont tendance à avoir une vitesse de changement quelque peu ralentie». L'Italie est le troisième pays le plus lent, l'Allemagne le quatrième et l'Espagne le cinquième: «Des nations qui se situent bien en dessous de la moyenne européenne». La France, en revanche, elle, se situe au-dessus de la moyenne européenne.

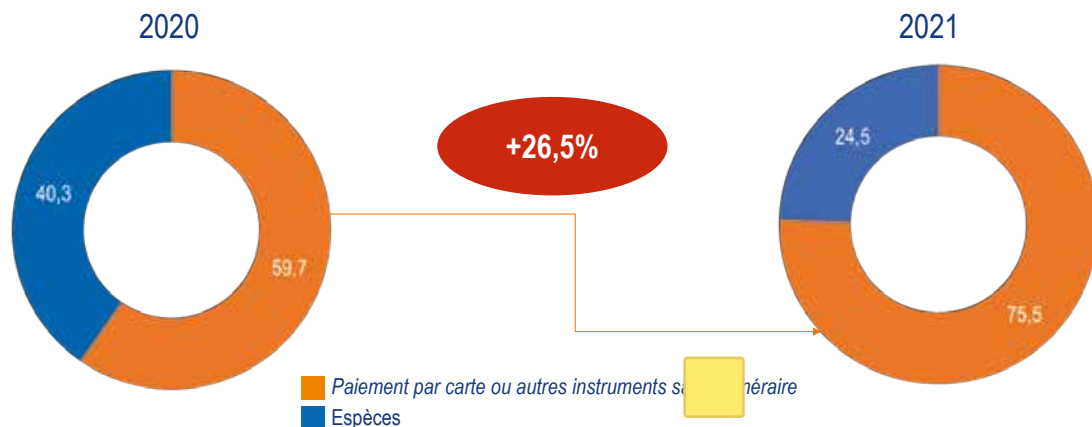
L'Asie mise sur les paiements électroniques

«Les pays asiatiques», poursuit Tavazzi, «ont tendance à s'intéresser de près aux paiements électroniques et à la société du paiement sans numéraire pour diverses raisons, notamment culturelles, si bien que la plupart des innovations proviennent de cette partie du monde». Par exemple, il y a des pays comme Singapour qui «a créé une série de pôles technologiques dédiés aux paiements numériques,

aux fintechs, etc.». Il existe des pays moins connus dans le monde, comme la Malaisie, «qui a créé un énorme pôle pour le commerce électronique dans toute la région». Il y a aussi le cas de l'Asie du Sud-Est, «où le commerce électronique est fortement lié aux paiements électroniques». Ce n'est pas un hasard si la Chine abrite le plus grand détaillant numérique du monde, souligne Tavazzi. Et ce n'est pas une coïncidence si le commerce électronique en Asie «se développe beaucoup plus rapidement qu'en Europe et aux États-Unis». En résumé, la zone asiatique est certainement une zone de grand développement, «peut-être la zone avec le plus grand développement sur ces thématiques».

La poussée de la Covid qui a causé la fermeture des canaux de vente physiques

En Europe, la poussée de la Covid a concerné un peu tous les aspects de la logique des paiements électroniques liés au commerce électronique. «Le fait d'avoir fermé, par nécessité, les canaux physiques et d'avoir forcé le développement des canaux numériques a certainement développé les paiements électroniques». En ce qui concerne l'Italie, en particulier, «la poussée a eu lieu et a été forte». L'Italie est en train d'effectuer, malheureusement de façon nette, un bond en avant significatif en termes de conversion numérique. «Les données ne sont pas encore visibles parce qu'elles ne portent pas encore sur 2021, elles montrent donc une situation partiellement encore pré-Covid». Ce qu'on peut s'attendre de la part de Ambrosetti est certainement que dans l'année en cours, lorsque les données seront disponibles, «il y aura des changements significatifs». En tout état de cause, les données tendanciennes de l'enquête «donnent une très forte poussée au paiement sans numéraire». Par exemple,



Réponses à la question «Quel mode de paiement préférez-vous utiliser?» (à gauche, année 2020; à droite, année 2021; valeurs en pourcentage). Source: The European House - Ambrosetti, les résultats de l'enquête communautaire sur la Société Cashless et 2021.

depuis l'année dernière, «nous avons constaté que la propension des citoyens à utiliser les paiements par cartes a augmenté de 26%, ce qui est un chiffre énorme», indique Tavazzi. Ou encore le fait que 67% des Italiens ont déclaré en 2020 avoir augmenté leur utilisation des paiements électroniques. Ces données sont extrêmement importantes, et il est intéressant de voir que non seulement 7 Italiens sur 10 ont constaté une augmentation de ces pratiques, mais que la proportion de ceux qui disent avoir augmenté les paiements sans numéraire tous les jours, donc en continu, a augmenté de 32%. Et de la même manière, «ceux qui disent ne jamais utiliser les paiements électroniques ont diminué de 26%, il y a donc eu une forte polarisation dans cette numérisation à marche forcée». Un autre fait qui ressort de l'étude est que 9 Italiens sur 10 disent qu'ils continueront à utiliser les outils de paiement électronique à l'avenir. Le fait que nous nous soyons habitués à les utiliser «est quelque chose qui devrait rester et ne pas faire demi-tour», ce qui peut donc contribuer à créer une culture de paiement sans numéraire.

Dépendance à l'égard des espèces

«Les espèces restent largement utilisées dans les paiements que nous effectuons chaque jour», explique Tavazzi. «En Italie, au niveau des paiements de détail, nous avons une différence par rapport à la moyenne européenne de 15 à 20 points de plus, ce qui est énorme». Quelle est la raison? «C'est surtout une question d'habitude et notre enquête nous indique que 35% de l'échantillon donne cette réponse». La deuxième raison (qui tombe à 13%, donc moins d'un tiers) est la rapidité. «En effet, il est intéressant de voir comment, parmi ceux qui disent utiliser les paiements électroniques, le font avant tout pour des raisons de rapidité, donc la raison est liée à un fait

culturel». Un autre thème annexe est le rejet par les détaillants des paiements électroniques ou sans numéraire. Par exemple, le commerçant qui dit avoir un distributeur de billets en panne, le professionnel qui ne demande que des espèces, donc le tout est lié au paiement au noir. «Ce n'est pas une coïncidence si l'Italie est le pays où l'écart de TVA non perçue est le plus élevé d'Europe, avec une économie souterraine d'environ 215 milliards, ce qui représente un montant énorme». D'un côté, il y a donc la culture des citoyens italiens qui sont honnêtes mais qui ont cette habitude. D'autre part, il y a une partie de forte liquidité liée à l'économie souterraine. Qui utilise les espèces?

Lorsque nous parlons de paiement sans numéraire, nous faisons référence à deux catégories: le paiement sans espèces dans le monde physique et le paiement sans espèces dans le monde numérique. Dans le monde physique, nous avons les cartes bancaires, le téléphone portable et les dispositifs portables, comme la montre qui contient une fonctionnalité de paiement. Dans le monde numérique, on parle de tous les paiements dématérialisés par définition.

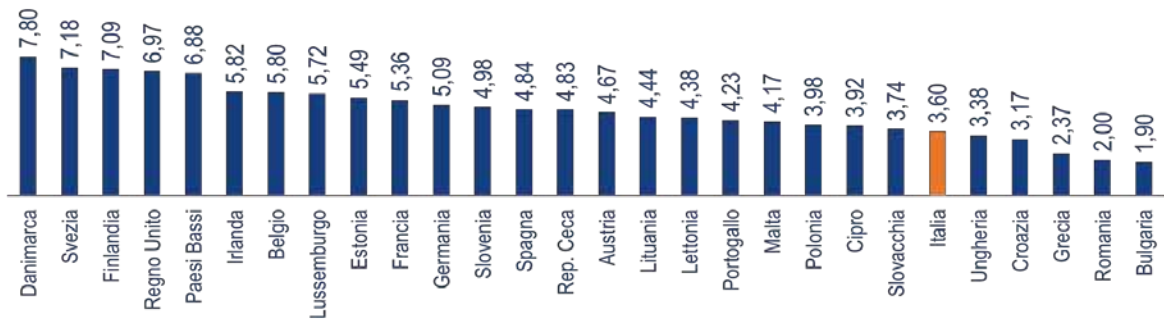
«Le fait intéressant est que ce sont les très jeunes, près de 80% dans la tranche d'âge 18-24 ans, qui ont déclaré utiliser le plus cette méthode de paiement», mais la tranche d'âge des plus de 60 ans est également très élevée (65%). La numérisation massive et forcée induite par la Covid «est un peu transversale, elle touche un peu tout le monde et à ce titre, avec le temps, ces différences devraient s'estomper car une culture est en train de se créer». La Covid a en effet accéléré ce changement, «mais il y a toute une série d'initiatives qui affectent le contexte et conduisent à la diffusion du paiement numérique». En définitive, à un moment donné, ce dernier «sera plus pratique». Mais les espèces ont-elles raison de disparaître? «Il n'y aura jamais de conversion totale au paiement sans numéraire car ce serait une erreur. Au moins jusqu'à ce qu'il y ait une société entièrement organisée

de sorte que le caractère physique monétaire soit superflu». En conclusion, il est donc juste de dire que tout ce que fait la Communauté Ambrosetti «n'est pas contre les espèces», souligne Tavazzi. «Le papier-monnaie a sa propre valeur, en fait nous travaillons sur l'utilisation excessive de ce dernier car il a des coûts, environ 7,5 milliards par an, qui sont déversés sur les citoyens, et produit du noir». Mais les paiements sans numéraire ne devraient-ils pas être gratuits pour les citoyens et les commerçants? «Non, car c'est un service, il a un coût pour ceux qui le fournissent et doit donc être rémunéré. Le rendre gratuit serait une folie économique». Un autre problème est celui des marges de profits supplémentaires: «Ceci est une erreur et l'équilibre des coûts est donc une bonne chose pour tout le monde».

«A livello europeo Danimarca, Svezia e Finlandia sono tradizionalmente best performer sui pagamenti elettronici». A spiegarlo a *Le Cahier* è Lorenzo Tavazzi, partner e responsabile dell'area scenari e intelligence di The European House- Ambrosetti. «Essi infatti sono in grado di generare digitalizzazione nella società». C'è poi un cluster con un background culturale sul cashless «che è il Regno Unito», dopodiché ci sono alcuni Paesi «come l'Estonia, che ha sviluppato molto la parte digitale facendone anche un elemento di marketing territoriale». Stando al Report 2021 di Ambrosetti, «secondo il cashless society index la Francia è al decimo posto, seguita dalla Germania e poi dalla Spagna». L'Italia è «molto molto indietro,

siamo sestultimi e lo siamo da parecchio tempo». Volendo brutalizzare un po', «i Paesi del Nord Europa tendono a essere piuttosto avanzati su questi temi, i Paesi del Sud dell'Europa tendono a essere un po' indietro, quindi Francia, Spagna, Portogallo, Grecia». Ci sono poi i Paesi dell'Est Europa, come Romania e Bulgaria, che sono alle spalle anche loro. Passando alla velocità di cambiamento di queste dinamiche, «dal nostro studio vengono fuori che i Paesi più avanzati sono quelli che corrono anche di più in una sorta di circolo virtuoso» e quindi Paesi che sono già molto avanti riescono comunque a creare ulteriori innovazioni. «Mentre i Paesi che sono un po' più indietro tendono ad avere una velocità





Posizione
2021 vs.
2020

= = = = = +1 -1 = = = = = +1 -1 = = = +1 -1 = = = = = = = = =

2

Cashless Society Index 2021: posizionamento dell'Italia e degli altri Paesi dell'UE-27+UK (scala crescente da 1=min a 10=max) e variazioni di posizione nel 2021 rispetto al 2020. Fonte: elaborazione The European House – Ambrosetti, 2021.

di cambiamento un po' rallentata". L'Italia è il terzo Paese più lento, la Germania in questo caso è il quarto Paese meno veloce, la Spagna il quinto: "Tutte Nazioni che sono abbondantemente sotto la media europea". C'è la Francia invece che è sopra la media europea.

L'Asia corre con i pagamenti elettronici

"I Paesi asiatici – prosegue Tavazzi – tendenzialmente sono molto spinti in tema di pagamenti elettronici e di cashless society e lo sono per vari motivi, anche culturali, tant'è che il grosso delle innovazioni viene proprio da quella parte del mondo". Ad esempio, ci sono Paesi come Singapore che "ha creato una serie di hub tecnologici dedicati a pagamenti digitali, fintech, ecc.". Ci sono Paesi meno noti nel mondo, come la Malesia, "che ha creato un mega hub per il commercio elettronico in tutta la regione". E inoltre c'è il caso del Sudest asiatico, "dove il commercio elettronico è fortemente legato a pagamenti elettronici". Non è un caso che in Cina ci sia il più grande retailer digitale del mondo, fa notare Tavazzi. E non è un caso che il commercio elettronico in Asia "stia crescendo molto più velocemente rispetto all'Europa e agli Stati Uniti". Tirando le somme, l'area asiatica è di certo di grande sviluppo, "forse l'area a maggior sviluppo su questi temi".

La spinta Covid con la chiusura dei canali fisici di vendita

All'interno dell'Europa la spinta Covid ha interessato un po' tutti nella logica dei pagamenti elettronici legati all'e-commerce. "Il fatto di aver necessariamente chiuso canali fisici e forzatamente sviluppato i canali digitali, certamente ha espanso i pagamenti elettronici". Sull'Italia, nello specifico, "il *push* c'è stato, c'è stato forte". L'Italia sta facendo, purtroppo drammaticamente, una rincorsa significativa in termini di conversione digitale.

"I dati ancora non si vedono perché non guardano ancora al 2021, quindi scontano una situazione parzialmente ancora pre-Covid". Quello che si aspettano da Ambrosetti è sicuramente che nell'anno attuale, quando i dati saranno disponibili, "ci saranno variazioni significative". Ad ogni modo, il dato tendenziale della survey "dà fortissima la spinta al cashless". Ad esempio dall'anno scorso "abbiamo visto che la propensione dei cittadini a usare le carte di pagamento è aumentata del 26 per cento, che è una cifra enorme", sottolinea Tavazzi. Oppure il fatto che il 67 per cento degli italiani ha dichiarato nel 2020 di aver aumentato l'utilizzo dei pagamenti elettronici. Sono dati estremamente importanti ed è interessante vedere che non solo 7 italiani su 10 hanno visto aumentare queste pratiche, ma la quota che dice di aver aumentato i pagamenti cashless ogni giorno,

Quando parliamo di cashless ci riferiamo a due categorie: il pagamento senza contanti nel mondo fisico e il pagamento senza contanti nel mondo digitale. Nel mondo fisico abbiamo le carte, il telefonino, con i *wearable device*, come l'orologio che ha dentro la funzionalità di pagamento. Nel mondo digitale ci riferiamo a tutti i pagamenti dematerializzati per definizione.

quindi su base continuativa, è aumentata del 32 per cento. E nello stesso modo, “quelli che dicono di non usare mai i pagamenti elettronici, sono diminuiti del 26 per cento, quindi c'è stata una forte polarizzazione in questa digitalizzazione a tappe forzate”. Un altro dato che emerge dallo studio è che 9 italiani su 10 dichiarano che continueranno a usare strumenti di pagamento elettronici anche in futuro, quindi il fatto che ormai ci si sia abituati a utilizzarlo “è un qualcosa che dovrebbe tendenzialmente rimanere e non tornare indietro”, che quindi può aiutare a creare una cultura cashless.

La dipendenza dal contante

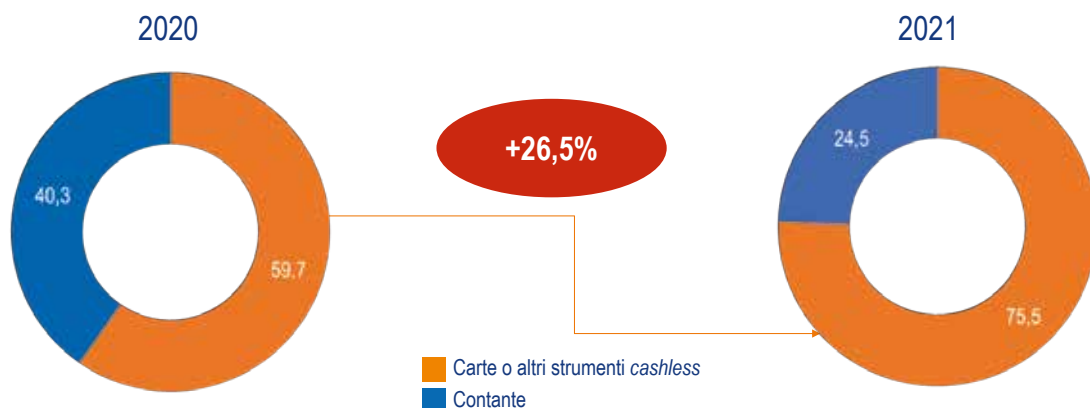
“Il contante resta largamente utilizzato nei pagamenti che facciamo tutti i giorni”, racconta Tavazzi.

“In Italia a livello di pagamenti retail abbiamo una differenza rispetto alla media europea di 15-20 punti in più, che sono un'enormità”. Dove risiede il motivo? “Principalmente è una questione di abitudine e la nostra survey ci dice che il 35 per cento del campione dà questa indicazione”. Il secondo motivo (che scende al 13%, quindi meno di un terzo) è la velocità.

“In realtà è interessante vedere come tra chi dichiara di usare i pagamenti elettronici lo faccia prima di tutto motivo per la velocità, quindi il motivo è legato a un fatto culturale”. Altro tema collegato è il rifiuto dei pagamenti elettronici o cashless da parte del negoziante. Un esempio è il commerciante che dice di avere il bancomat rotto, il professionista che chiede solo contanti, quindi tutte le sacche legate al nero. “Non a caso l'Italia è il Paese che ha il gap di IVA non riscossa più alto d'Europa, con un'economia sommersa intorno ai 215 miliardi, che è un'enormità”.

Da un lato quindi c'è la cultura dei cittadini italiani che sono onesti ma sono abituati così. Dall'altro c'è una parte di liquidità forte legata al nero. Chi usa il contante? “Il fatto interessante è che i giovanissimi, quasi l'80 per cento nella fascia 18-24 anni, ha dichiarato che l'ha usato di più”, ma anche la fascia degli ultrasessantenni è molto alta (65%). La forzata digitalizzazione di massa portata dal Covid “è un po' trasversale, colpisce un po' tutti e come tale nel tempo dovrebbero diminuire queste differenze perché si va a creare una cultura”. Il Covid ha sì accelerato, “ma ci sono tutta una serie di iniziative che stanno incidendo sul contesto e che stanno portando alla diffusione del pagamento digitale”. In sostanza, a un certo punto quest'ultimo “verrà più comodo”. Ma il contante è giusto che sparisca? “Non ci sarà mai una conversione totale al cashless perché sarebbe sbagliato.

Almeno fino a quando non ci sarà una società completamente organizzata in modo che la fisicità monetaria sia superflua”. Per concludere, quindi, è giusto dire che tutto quello che la Community di Ambrosetti fa, “non è contro il cash”, ci tiene a precisare Tavazzi. “La cartamoneta ha un suo valore, noi infatti lavoriamo sull'eccesso di utilizzo di quest'ultima in quanto ha dei costi, circa 7,5 mld l'anno, che sono riversati sui cittadini, e produce il nero”. Ma i pagamenti cashless non dovrebbero essere gratis per cittadini ed esercenti? “No, perché è un servizio, ha un costo per chi lo eroga e dunque deve essere remunerato. Darlo gratis sarebbe una follia economica”. Altro discorso è quello degli extra margini di guadagno: “Quello è sbagliato e quindi bilanciare con dei costi equilibrati è una buona cosa per tutti”. ■



Risposte alla domanda «Qual è la modalità di pagamento che preferirebbe utilizzare di più?» (a sinistra anno 2020; a destra, anno 2021; valori percentuali). Fonte: elaborazione The European House – Ambrosetti dei risultati della survey della Community Cashless Society, 2020 e 2021.

CATEGORIA / CATEGORIA



Le bitcoin est une assurance contre l'esclavage

Il Bitcoin è un'assicurazione contro la schiavitù



Marcello Bussi
 Journaliste *Milano Finanza*
 Giornalista *Milano Finanza*

Le livre blanc annonçant la naissance du bitcoin a été publié le 31 octobre 2008, au plus fort de la tempête financière mondiale. Un peu plus d'un mois auparavant, Lehman Brothers avait fait faillite, déclenchant la panique sur les places boursières du monde entier. À l'époque, personne ne savait si le système financier né le 27 octobre 1986 avec le Big Bang, c'est-à-dire la déréglementation de la Bourse de Londres, allait survivre. Le 3 janvier 2009, la situation a encore empiré. Satoshi Nakamoto appuie sur une touche d'un ordinateur et crée une nouvelle monnaie, le bitcoin: il y a 31 000 lignes de code comme, par exemple, 00000030 67 76 8F 61 7F C8 1B C3. À un moment donné de cette séquence incompréhensible pour le profane, le mystérieux programmeur y glisse la une du Times du jour: «La chancelière au bord d'un deuxième plan de sauvetage des banques». Le sauvetage est réalisé en imprimant de l'argent, d'énormes quantités d'argent «comme par magie», à partir de rien.

Il s'agit d'impulsions électroniques qui ne sont garanties par rien de concret, du moins depuis 1971, année où le président américain Richard Nixon décide que les dollars américains ne peuvent plus être convertis en or. Depuis lors, le dollar, et par conséquent toutes les autres monnaies du monde, n'ont de valeur que parce que derrière elles il y a un État qui impose leur cours forcé: tout le monde est obligé d'accepter comme moyen de paiement ces morceaux de papier, l'État l'ordonne car il a le monopole légitime de la force. Avant de disparaître dans la nature, Satoshi Nakamoto,

pseudonyme derrière lequel se cache un collectif de programmeurs informatiques dont personne ne connaît la taille, écrit divers courriels aux personnages les plus disparates (aucun d'entre eux n'est cependant célèbre), le dernier est daté d'avril 2011, dans lequel il annonce qu'il est «passé à autre chose». Dans ces courriels, il révèle avoir inventé le bitcoin, poussé par la rage déclenchée par la crise financière: son objectif était de créer une monnaie imperméable aux politiques monétaires des banques centrales, devenues soudaines et imprévisibles. Une monnaie *trustless*, qui n'a pas besoin de confiance, car celle-ci a été trahie par ceux qui auraient dû la garantir: les banquiers et les politiciens. Le bitcoin n'en a pas besoin car il est régulé par un logiciel programmé pour émettre au fil du temps, à intervalles réguliers jusqu'en 2140, un total de 21 millions de pièces, pas une de plus, pas une de moins. C'est le pilote automatique par excellence, capable de rendre obsolètes les structures de pouvoir qui prônent son avènement, peut-être animé par une sorte de *cupio dissolvi*.

Vous n'avez pas besoin d'eux pour décider de la politique monétaire du bitcoin. Et nous arrivons en 2021: le 16 février, pour la première fois de l'histoire, le bitcoin dépasse les 50 000 dollars. Pendant ce temps, pour tenter de relancer les économies paralysées par la pandémie, les banques centrales du monde entier impriment des milliers de milliards de pièces et le président américain nouvellement élu, Joe Biden, prépare un plan de relance de 1 900 milliards de dollars. Face à cette avalanche chaotique d'argent se dressent des granits comme les immuables 21 millions de bitcoins. Malgré l'extrême volatilité, que les détracteurs considèrent comme l'une des principales faiblesses, il existe un fait que personne ne peut nier: en 2011, avec un bitcoin, vous pouviez acheter un café; en 2021, vous pouvez acheter une Tesla. Cela doit être la raison pour laquelle de plus en plus d'investisseurs considèrent

le bitcoin comme une réserve de valeur, la version numérique de l'or. Chaque époque est caractérisée par l'émergence d'une nouvelle technologie, qui s'accompagne d'une nouvelle monnaie. À l'aube de l'histoire, il y avait des coquillages et des perles, puis l'invention de la métallurgie a permis la production de pièces d'or et d'argent. Avec la naissance de moyens de transport de plus en plus rapides et d'un réseau de communication de plus en plus capillaire, les échanges commerciaux se sont intensifiés et le papier-monnaie est devenu beaucoup plus maniable et facile à déplacer. Du papier-monnaie toujours convertible en or, mais qui est imprimé en quantité croissante par les États pour des raisons politiques. À un moment donné, il en circule tellement que si tout le monde allait à la banque pour demander la conversion en or, le système s'effondrerait: dans les coffres des États et des banques centrales, il n'y a pas assez de métal jaune. La décision de Nixon en 1971 est inévitable. Comme on peut le constater, le

niveau d'abstraction augmente à chaque étape: de l'or au papier, jusqu'aux impulsions électroniques avec lesquelles les banques centrales ont remplacé l'impression de la monnaie. Entre-temps, nous sommes entrés dans l'ère numérique, qui a trouvé dans le bitcoin sa monnaie, qui s'échange volontairement, et non parce que le pouvoir le dicte. Il est régi par des logiciels, et non par les caprices de la politique. Étant donné qu'il est en quantité limitée, sa caractéristique est la rareté, il est donc voué à prendre de la valeur. C'est pourquoi cela pousse les individus à épargner, alors qu'une monnaie gonflée est une incitation à la consommation immédiate et à l'endettement. De nos jours, la technologie permet aux États d'exercer un contrôle de plus en plus omniprésent sur les citoyens, les transformant en sujets. C'est pourquoi une monnaie libre de tout État et de toute forme d'autorité est une garantie de liberté. Le bitcoin, pour résumer, est une assurance contre l'esclavage.





Il libro bianco che preannuncia la nascita del Bitcoin esce il 31 ottobre del 2008, nel pieno della tempesta finanziaria globale. Poco più di un mese prima era finita in bancarotta Lehman Brothers, scatenando il panico nelle borse di tutto il mondo. In quei giorni nessuno sapeva se il sistema finanziario nato il 27 ottobre 1986 con il Big Bang, ovvero con la deregolamentazione della Borsa di Londra, sarebbe sopravvissuto. Il 3 gennaio 2009 la situazione è ulteriormente peggiorata. Satoshi Nakamoto preme il tasto di un computer e crea una nuova moneta, il bitcoin: sono 31mila righe di codice tipo 00000030 67 76 8F 61 7F C8 1B C3. A un certo punto di questa sequenza incomprensibile ai profani, il misterioso programmatore infila il titolo di prima pagina del Times di quel giorno: “Il Cancelliere sull’orlo di un secondo piano di salvataggio delle banche”.

Salvataggio che si concretizza stampando moneta, quantità enormi di moneta “*out of thin air*”, dal nulla. Si tratta di impulsi elettronici che non vengono garantiti da niente di concreto almeno dal 1971, anno in cui il presidente degli Stati Uniti Richard Nixon decide che i dollari statunitensi non possono più essere convertiti in oro. Da allora il dollaro, e di conseguenza tutte le altre valute del mondo, hanno valore solo perché dietro di loro c’è uno Stato che ne impone il corso forzoso: tutti sono obbligati ad accettare come mezzo di pagamento quei pezzi di carta, lo ordina lo Stato in quanto ha il monopolio legittimo della forza. Prima di sparire nel nulla da dove era venuto, Satoshi Nakamoto, uno pseudonimo dietro il quale si nasconde un collettivo, non si sa quanto grande, di programmatori di computer, scrive varie mail ai personaggi più disparati

(nessuno famoso, però), l'ultima è dell'aprile 2011, in cui annuncia di essere "passato ad altre cose". In queste mail rivela di avere inventato il Bitcoin spinto anche dalla rabbia scatenatagli dalla crisi finanziaria: il suo obiettivo era quello di creare una valuta impermeabile alle politiche monetarie delle banche centrali, ormai diventate improvvide e imprevedibili. Una valuta *trustless*, che non ha bisogno di fiducia, perché questa è stata tradita da chi invece avrebbe dovuta garantirla: i banchieri e i politici. Il Bitcoin non ha bisogno di costoro perché viene regolato da un software programmato per emettere nel tempo, a scadenze regolari fino al 2140, un totale di 21 milioni di monete, non una di più, non una di meno. È il pilota automatico definitivo, capace di rendere obsolete le strutture di potere che ne auspicano l'avvento, forse animate da una sorta di *cupio dissolvi*. Non c'è bisogno di loro per decidere la politica monetaria del Bitcoin. E veniamo al 2021: il 16 febbraio per la prima volta nella storia il Bitcoin supera i 50mila dollari. Nel mentre, per cercare di rilanciare le economie paralizzate dalla pandemia, le banche centrali di tutto il mondo stampano migliaia di miliardi di monete e il neopresidente degli Stati Uniti Joe Biden sta preparando un pacchetto di stimoli da 1.900 miliardi di dollari. Di fronte a questa caotica valanga di denaro si ergono granitici gli immutabili 21 milioni di Bitcoin. Nonostante l'estrema volatilità, che i detrattori considerano uno dei principali punti deboli, c'è un dato che nessuno può smentire: nel 2011 con un Bitcoin si poteva comprare un caffè; nel 2021 si può comprare una Tesla. Sarà per questo che sempre più investitori considerano il Bitcoin una riserva di valore, la versione digitale dell'oro. Ogni epoca è caratterizzata dall'emergere di una nuova

tecnologia, a cui si accompagna una nuova moneta. All'alba della storia c'erano le conchiglie e le perle, poi l'invenzione della metallurgia ha consentito la produzione delle monete d'oro e d'argento. Con la nascita di mezzi di trasporto sempre più veloci e di una rete di comunicazioni sempre più capillare, si ha un'intensificazione degli scambi commerciali e la cartamoneta si rivela molto più maneggevole e facile da spostare. Cartamoneta comunque convertibile in oro, ma che viene stampata in crescente quantità dagli Stati per motivi politici. A un certo punto ne circola talmente tanta che se tutti si presentassero in banca per chiederne la conversione in oro, il sistema crollerebbe: nei forzieri degli Stati e delle banche centrali non c'è infatti sufficiente metallo giallo. La decisione di Nixon del 1971 è inevitabile. Come si vede, a ogni passaggio aumenta il livello di astrazione: dall'oro alla carta, agli impulsi elettronici con cui le banche centrali hanno sostituito la stampa di denaro. Nel frattempo siamo entrati nell'era digitale, che nel Bitcoin ha trovato la sua moneta, che viene scambiata su base volontaria, non perché lo impone il potere. Viene regolata da un software, non dai capricci della politica. Essendo in quantità limitata, la sua caratteristica è la scarsità, pertanto è destinata ad aumentare di valore. Proprio per questo spinge gli individui a risparmiare, mentre una moneta inflazionata è un incentivo al consumo immediato e all'indebitamento. Al giorno d'oggi la tecnologia consente agli Stati di esercitare un controllo sempre più pervasivo sui cittadini fino a trasformarli in sudditi. Per questo una moneta svincolata dagli Stati e da ogni forma di autorità è una garanzia di libertà. Il Bitcoin, tirando le somme, è un'assicurazione contro la schiavitù. ■

INTERVIEW/INTERVISTA

Lorenzo Zurino



Andrea Pancani

Directeur adjoint du JT LA7
Vicedirettore Tg LA7

L'export et le made in Italy, l'agroalimentaire résiste à la crise

L'annus horribilis n'a pas épargné le moteur de l'Italie, l'exportation: l'année 2020 s'est achevée sur une baisse de près de 10%, le pire résultat après la chute vertigineuse de 2009.

La baisse des ventes a touché tous les principaux marchés de débouchés du made in Italy: les pays d'Asie du Sud-Est, les pays de l'OPEP, mais surtout la France et le Royaume-Uni ont enregistré la plus forte contraction. Heureusement, nous avons limité les pertes de la Chine, la seule des grandes puissances économiques à croître, car même si elle est à l'origine de la Covid, le pays du Dragon a su la contrôler mieux que les autres.

Dans cette longue liste noire, on ne trouve cependant aucune trace de l'industrie alimentaire, qui a toujours

su se démarquer: l'an dernier, elle a enregistré +1,8%, avec une valeur record de 46,1 milliards sur la vague de succès mondial du régime méditerranéen, malgré les difficultés des échanges commerciaux et le confinement de la restauration qui a été contrebalancé par le retour à la cuisine à la maison. Dans le classement des produits les plus populaires figurent les conserves de tomates, les pâtes, l'huile d'olive, les fruits et légumes.

L'industrie alimentaire italienne sera l'invitée vedette du Forum italien de l'export 2021, prévu à Marsala du 24 au 26 septembre, une semaine avant le G-20 sur le commerce international à Sorrento.

Lorenzo Zurino, entrepreneur de Campanie au caractère vif-argent, est comblé de joie: il est le parrain de ces États généraux de l'exportation, qui en sont à leur 3e édition, «celle - dit-il - du redémarrage». Sa société The One Company est l'une des principales entreprises italiennes de commerce extérieur de produits agroalimentaires, elle possède un portefeuille clients d'environ 3,3 milliards d'euros et ses marques comprennent Acqua San Benedetto, Fattorie Osella, Caffè Motta, D'Amico (légumes à l'huile), Mauri (levures et ingrédients pour la boulangerie et la pâtisserie), Paluani. Les principaux marchés cibles sont les États-Unis et Israël, mais aussi, depuis peu, le Canada et l'Australie.

«Le Forum italien de l'export - explique M. Zurino - est une maison commune pour les entrepreneurs, les professionnels et les institutions qui s'intéressent aux exportations et au made in Italy pour diverses raisons. C'est un secteur qui pèse 480 milliards d'euros, soit un tiers du PIB national, mais qui n'a jamais eu d'espace de représentation et de comparaison ouvert à toutes les réalités qui font sa grandeur. L'idée a immédiatement suscité l'enthousiasme de grands noms de l'économie italienne comme Riello, Zoppas, Benetton, Motta, D'Amico et Muscas, mais aussi l'attention de partenaires institutionnels comme



Lorenzo Zurino



la Cassa Depositi e Prestiti (Caisse des dépôts et consignations) qui, avec la Sace-Simest, a décidé de soutenir le projet, en reconnaissant sa validité».

Comment des secteurs productifs entiers de l'exportation italienne peuvent-ils se relancer après les profondes blessures infligées par la Covid?

«L'export doit être traité avec une grande compétence, les

géographies commerciales ont complètement changé. Ce qui était un marché saturé pour nous ne l'est probablement plus et il est aujourd'hui absolument nécessaire de trouver de nouveaux débouchés. Mon entreprise a ouvert une structure en Australie car nous nous concentrons sur le fossé qui s'est creusé entre un continent et un autre sur la reprise sans Covid. Etant donné que l'Australie a commencé à se

libérer plus tôt du virus, ainsi qu'Israël, ce sera l'un de ces pays qui commencera à se réactiver presque immédiatement, alors qu'il sera plus compliqué de vendre au Brésil ou aux États-Unis, qui auront probablement de plus grandes difficultés».

Mais sera-t-il possible de rattraper le chiffre d'affaires perdu?

«Les économistes comparent le blocage dû à la pandémie à la



Grande Dépression des années 1930 et à la crise financière de 2008-2009 et les estimations montrent que rien qu'en 2020, dans certains secteurs, comme la mode, on a constaté une augmentation du chômage de plus de 30%. Nous ne pouvons plus perdre de temps, chaque seconde perdue est une entreprise qui ferme et donc des familles qui souffrent. C'est un cercle vicieux auquel il faut mettre fin en revenant à la compétence, aux qualifications et au travail dans une seule direction. Je regrette que Draghi n'ait pas rétabli le ministère du Commerce extérieur, alors qu'il y a ceux du Handicap, de la Transition écologique et numérique, tous importants bien sûr. Mais je crois que les entrepreneurs veulent entendre de plus en plus parler de commerce extérieur et de moins en moins d'internationalisation, derrière laquelle sont apparus mille et un cabinets de conseil de toute nature».

La durabilité environnementale et la connectivité sont les nouveaux mots d'ordre: qu'en pensez-vous?

«Je répondrai par un exemple dans mon domaine: aujourd'hui les DEM sont très à la mode, un acronyme qui signifie Digital Export Manager, pour la formation duquel le gouvernement Conte 2 avait alloué 50 millions. Le résultat? Souvent, ils se contentent d'envoyer des emails pour promouvoir un produit, mais cela ne sert à rien, cela ne marche pas, la numérisation, c'est autre chose. La durabilité environnementale est un aspect essentiel du développement, mais elle doit aller de pair avec la durabilité sociale, donc en accordant la plus grande attention à tout ce qui entoure une entreprise, c'est-à-dire à son impact sur les personnes et le territoire».

Un autre mot qui revient est celui de compétence...

«Enfin, on en parle à nouveau. Les connaissances théoriques,

professionnelles et les connaissances acquises sur le terrain sont essentielles, mais il faut s'y mettre, étudier, se former et se mettre à jour, et non pas avoir une attitude de renoncement comme je le vois chez beaucoup de jeunes. C'est pour cette raison qu'en collaboration avec l'université John Cabot, j'ai pu créer l'année dernière le premier master en «Export, le made in Italy et les marchés internationaux» et la grande satisfaction est que nous avons appris aux Américains à vendre le made in Italy. Le mantra de M. Zurino est «à plat ventre»: un dévouement maniaque au travail qui ne peut être interrompu que par sa fille de 4 ans, Adele. Avec lui, une équipe de collaborateurs sans horaires et un réseau de grande qualité des deux côtés de l'Atlantique. C'est aux États-Unis que son aventure d'entrepreneur a débuté. «Le propriétaire d'un restaurant italien à New York, qui est aujourd'hui l'un de mes clients et amis les

più affettuoso, m'ha chiesto se potevo procurargli del Greco di Tufo. Io non ho perso coraggio, sono nato in una famiglia di commercianti di Sorrento, e ho immediatamente riuscito a trovare i buoni contatti per lui portare il buon vino bianco campano. È stato il primo dei molti invii che ho fatto ora in America e in molti altri paesi del mondo, ho portato l'eccellenza della nutrizione italiana, anche quella delle piccole e medie imprese poco conosciute ma capaci di garantire una grande qualità a prezzi competitivi». La sua ingenuità e la sua determinazione non gli sono scappate dalla NIAF - la National Italian American Foundation, la più importante fondazione italo-americana - che gli ha conferito il premio del miglior imprenditore di meno di 35 anni nel 2019.

Esportare prodotti alimentari e bevande in Israele è molto difficile, come ci riesce?

«La mia società è probabilmente il primo partner di Israele nella distribuzione di prodotti alimentari made in Italy. Una delle prime cose che mi hanno chiesto, oltre a garantire il benessere e la sicurezza delle persone che lavorano con noi, è stata di fornire la documentazione sulla qualità dei prodotti che esportavo: la tracciabilità ovviamente, ma anche la storia delle imprese che ho proposto, cioè, volevano sapere quale era la loro reputazione. Per me, con la mia formazione anglosassone, la reputazione è la cosa più importante, più ancora che gli affari, e questo mi ha permesso di entrare in

armonia e di poter poi lavorare con loro».

M. Zurino è sempre stato innamorato della Sicilia e si è dedicato a questa isola che ha dedicato a una delle sue passioni: lì ha prodotto «Efebo», un sigaro di alta gamma fatto con il tabacco siciliano e assemblato da artigiani nicaraguensi che, per la forza del destino, ha già conquistato alcuni grandi manager new-yorkesi e sarà presto distribuito in Italia anche.

Tra i nuovi sfide di quest'anno 2021 del rilancio il ha l'ingresso in borsa della sua società The One Company ma si fa il verso: «Sì, ci pensiamo, siamo nelle fasi preliminari», ma poi non può che dire: «Noi saremo la prima società che si occupa di commercio estero a essere quotata a Milano».

Export e made in Italy, l'agroalimentare resiste alla crisi

L'annus horribilis non ha risparmiato il motore dell'Italia, l'export: il 2020 si è chiuso con una flessione che sfiora il 10%, il peggior risultato dopo la caduta vertiginosa del 2009. Il calo delle vendite ha riguardato tutti i principali mercati di sbocco del made in Italy: i paesi del Sud-est asiatico, quelli dell'Opec, ma sono stati soprattutto Francia e Regno

Unito a registrare la contrazione maggiore.

Fortunatamente abbiamo contenuto le perdite verso la Cina, unica tra le grandi potenze economiche a crescere, perché pur avendo originato il Covid il paese del Dragone ha saputo

controllarlo meglio degli altri. Nella lunga lista nera non c'è traccia però dell'agroalimentare, da sempre capace di smarcarsi: lo scorso anno ha fatto segnare un +1,8%, con un valore record di 46,1 miliardi sull'onda del successo mondiale della dieta mediterranea, nonostante le difficoltà degli scambi commerciali e il lockdown della

ristorazione a cui ha fatto da contraltare il ritorno alla cucina di casa.

Nella classifica dei prodotti più gettonati ci sono le conserve di pomodoro, la pasta, l'olio di oliva, la frutta e la verdura.

Proprio l'agroalimentare tricolore sarà la guest star dell'Italian Export Forum 2021, in programma a Marsala dal 24 al 26 settembre, una settimana prima del G-20 sul commercio internazionale di Sorrento.

Sprizza gioia da tutti i pori Lorenzo Zurino, imprenditore campano con l'argento vivo addosso, patron di questi Stati generali dell'export giunti alla 3.a edizione, «la dice - della ripartenza».

La sua The One Company è una delle aziende italiane leader nel commercio con l'estero di prodotti agroalimentari, ha un portfolio clienti di circa 3,3 miliardi di euro e tra i propri brand annovera Acqua San Benedetto,

Fattorie Osella, Caffè Motta, D'Amico (sottoli), Mauri (lieviti e ingredienti per la panificazione e la pasticceria), Paluani. Piazze principali di destinazione sono gli Stati Uniti e Israele, ma da poco anche i mercati di Canada e Australia. "Il Forum Italiano dell'Export - spiega Zurino - è una casa comune per imprenditori, professionisti, istituzioni interessate a vario titolo all'export e al Made in Italy. È un settore che vale 480 miliardi di euro, un terzo del Pil nazionale, ma che non aveva mai avuto uno spazio di rappresentanza e di confronto aperto a tutte le realtà che lo rendono grande. Un'idea che ha subito suscitato l'entusiasmo di nomi importanti della nostra imprenditoria come Riello, Zoppas, Benetton, Motta, D'Amico, Muscas, ma anche l'attenzione di partner istituzionali come Cassa Depositi e Prestiti che con Sace-Simest ha deciso di supportare il progetto riconoscendone la validità".

Come possono interi settori produttivi dell'export italiano rilanciarsi dopo le ferite profonde inferte dal Covid?

"L'export dev'essere trattato con grande competenza, le geografie commerciali sono completamente cambiate. Quello che per noi era un mercato saturo probabilmente non lo è più e oggi diventa un imperativo categorico trovare nuovi sbocchi. La mia azienda ha aperto una struttura in Australia perché puntiamo sullo sfasamento che si è venuto a creare tra un continente e l'altro sulla ripartenza Covid-free. Siccome l'Australia ha iniziato prima a liberarsi dal virus, così come Israele, sarà uno di quei Paesi che ricomincerà quasi subito a riattivarsi mentre sarà più complicato andare a vendere in Brasile o negli States che probabilmente avranno qualche contraccolpo un po' più forte".

Ma si riuscirà a recuperare il fatturato perduto?

"Gli economisti stanno confrontando il blocco dovuto alla pandemia con la Grande Depressione degli anni '30 e con la crisi finanziaria del 2008-2009 e le stime indicano che nel solo 2020 in alcuni settori, come quello della moda, si è verificato un aumento della disoccupazione di oltre il 30%. Non possiamo più perdere tempo, ogni secondo perso è una partita Iva che chiude e quindi famiglie che soffrono. Un circolo vizioso al quale dobbiamo porre un freno ritornando alla competenza, alle capacità, a lavorare tutti in un'unica direzione. Mi dispiace che Draghi non abbia ripristinato il Ministero per il Commercio con l'Estero, mentre ci sono quelli della Disabilità, della Transizione Ecologica e Digitale, tutti importanti certo. Ma credo che gli imprenditori vogliano sempre più spesso sentire parlare di commercio estero e sempre meno di internazionalizzazione, dietro la quale sono nate mille e più consulenze non si capisce di quale natura".

Sostenibilità ambientale e connettività sono le nuove parole d'ordine: che ne pensa?

"Le rispondo con un esempio nel mio campo: oggi vanno molto di moda i DEM, acronimo che sta per Digital Export Manager, per la cui formazione il Governo Conte 2 aveva stanziato 50 mln. Risultato? Spesso si limitano ad inviare delle mail per promuovere un prodotto, ma questo non serve a nulla, non funziona, la digitalizzazione è un'altra cosa. La sostenibilità ambientale è un aspetto chiave dello sviluppo ma deve andare di pari passo con quella sociale, avendo quindi massima attenzione per tutto quello che sta intorno ad un'azienda, le sue ricadute cioè sulle persone e sul territorio".

Un'altra parola tornata di attualità è competenza...

"Finalmente se ne riparla. Le conoscenze teoriche, professionali e quelle che si maturano sul campo sono essenziali, ma bisogna darsi da fare, studiare, formarsi, aggiornarsi, non avere un atteggiamento rinunciatario come vedo in molti giovani. Proprio per questo, in collaborazione con la John Cabot University, l'anno scorso sono riuscito a dare vita al primo master in "Export, Made in Italy e mercati internazionali" e la grande soddisfazione è che abbiamo insegnato agli americani come si vende il Made in Italy. Il mantra di Zurino è "pancia a terra": una dedizione al lavoro maniacale che può essere interrotta solo dalla figlia Adele di 4 anni. Con lui una squadra di collaboratori senza orari e un network di grande qualità sulle due sponde dell'Atlantico. Proprio negli USA è cominciata la sua avventura imprenditoriale. "Il proprietario di un ristorante italiano a New York, che ora è uno dei miei clienti ed amici più affezionati, mi chiese se fossi in grado di procurargli un po' di Greco di Tufo. Non mi persi d'animo, sono nato in una famiglia di commercianti di Sorrento, e riuscii subito a trovare i contatti giusti per portargli del buon bianco campano. Fu la prima delle migliaia di spedizioni che ora faccio in America e in tanti altri paesi del mondo, porto le eccellenze del food italiano, anche quelle delle piccole e medie aziende poco conosciute ma in grado di garantire grande qualità a prezzi competitivi". La sua intraprendenza e la sua determinazione non sono sfuggite alla NIAF- la National Italian American Foundation, la più importante fondazione degli italo-americani - che nel 2019 lo ha premiato come miglior imprenditore under 35.



Esportare prodotti alimentari e bevande in Israele è molto difficile, come ci è riuscito?

“La mia società è probabilmente il primo partner dello Stato ebraico nella distribuzione di cibo made in Italy. Una delle prime cose che mi è stata chiesta, oltre a garantire il benessere e la sicurezza delle persone che lavorano con me, è stata la documentazione sulla qualità del prodotto che esportavo: ovviamente la tracciabilità ma anche la storia delle aziende che proponevo, insomma volevano

sapere quale fosse la loro reputazione. Per me, che sono di formazione anglosassone, la reputation è la cosa più importante, ancora più del business e forse proprio questo mi ha permesso di entrare in sintonia e poi poter lavorare con loro”.

Zurino è da sempre innamorato della Sicilia e nell'isola si è dedicato ad una delle sue passioni: lì produce “Efebo”, un sigaro di alta gamma realizzato con tabacco Kentucky siciliano e assemblato

dagli artigiani nicaraguensi che, per forza del destino, ha già conquistato alcuni grandi manager newyorchesi e presto sarà distribuito anche in Italia. Tra le nuove sfide in questo 2021 della ripartenza c'è l'approdo in Borsa della sua The One Company ma lui si schernisce: “Sì, ci stiamo pensando, siamo alle fasi preliminari”, ma poi non riesce a trattenersi: “Saremo la prima società che si occupa di commercio estero ad essere quotata a Milano”. ■



FACE À FACE AVEC LE VIRUS

A TU PER TU CON IL VIRUS

Le SARS-CoV-2
a éliminé la grippe,
mais il pourrait
devenir une épidémie
saisonnnière à l'avenir.

Il SARS-COV-2 ha fatto
sparire l'influenza, ma
in futuro forse diventerà
un'epidemia stagionale

Aussi paradoxal que cela puisse vous paraître, surtout pour une maladie qui a causé des millions de morts en un peu plus d'un an, les virus ne sont pas en colère contre nous. Au contraire, les virus, tant ceux des plantes que ceux des animaux, sont l'instrument le plus simple et le plus linéaire que l'évolution a sélectionné pour introduire des mutations chez les individus et les espèces.

Les véritables «ennemis» des virus sont les autres virus avec lesquels ces micro-organismes se battent pour imposer leurs stratégies génétiques et se répandre dans le monde. Dans le monde entier. Les virus nous considèrent comme des vaisseaux, d'énormes vaisseaux planétaires qui peuvent les transporter pour infecter d'autres humains afin de concurrencer d'autres hôtes indésirables. Pour le moment, la Covid-19 a fait disparaître la grippe. Cela faisait plus de cent ans qu'à la suite d'une



Luca Pani

professeur de psychiatrie
à l'université de Miami et professeur
de pharmacologie à l'université
de Modène et Reggio d'Emilie.

Professore di Psichiatria Università
di Miami e professore di Farmacologia
all'Università di Modena e Reggio Emilia

hécatombe bien plus importante qu'aujourd'hui, les virus de la grippe et para-grippaux s'étaient adaptés à l'espèce humaine avec une stratégie assez «tolérable». Selon le niveau d'infectiosité et de létalité, la grippe tue entre 300 000 et 700 000 personnes par an.

S'il est vrai que la Covid a généré plusieurs millions de décès au cours des 12 premiers mois, nous ne pouvons pas savoir si cela est le résultat de ses caractéristiques innées ou du fait qu'elle nous a trouvés immunologiquement non préparés parce que nous n'avions jamais rencontré ces souches particulières de coronavirus. Pour l'instant, nous ne le savons pas et il faudra peut-être plusieurs saisons ou vagues pour comprendre comment va évoluer la relation relative entre notre espèce et cette population virale particulière. En attendant, qu'advient-il des autres virus saisonniers, typiques des mois les plus froids, qui ont été contenus par la distanciation sociale, les masques et l'hygiène des mains?

Pour donner quelques références numériques de ce

qui se passe, si dans une année normale pendant une semaine de «grippe», il y a entre 50 à 100 patients avec des symptômes importants qui se rendent aux urgences des grandes zones métropolitaines (celles qui comptent des millions d'habitants), cette année il n'y en a eu que deux ou trois par semaine.

Au Japon, comme dans de nombreux autres pays, le ministère de la Santé publie chaque année le nombre hebdomadaire de cas de grippe pendant la période allant de septembre à mai. En 2020, au cours des 15 semaines entre le 31 août et le 13 décembre, seuls 383 cas de grippe ont été enregistrés à l'échelle nationale, alors qu'au cours des 5 années précédentes, le nombre moyen de cas découverts au cours de la même période était d'environ 90 000, soit près de 250 fois plus que la saison 2020-2021.

En Angleterre, où l'on compte habituellement plusieurs milliers de personnes hospitalisées ou en soins intensifs à cause de la grippe début janvier, les nouvelles admissions pour cette maladie au cours de





la première semaine de cette année étaient nulles. Dans les sites de surveillance qui font rapport à l'OMS et aux autorités sanitaires européennes, sur 872 échantillons de personnes présentant des symptômes de la grippe reçus au cours de la semaine du 10 janvier, aucun n'a été testé positif au virus de la grippe.

Un réseau de surveillance similaire aux États-Unis n'a trouvé que 103 échantillons positifs pour la grippe sur 25 817 au cours de la première semaine de 2021.

Ce ratio, soit 0,4%, est à comparer à un taux de positivité de 23% sur près de 50 000 échantillons il y a un an, selon le désormais célèbre CDC (acronyme de Centers for Disease Control and Prevention, un important organisme de surveillance de la santé publique aux États-Unis d'Amérique) d'Atlanta. Si j'étais un virus de la grippe, je commencerais à m'inquiéter de la survie de mon espèce, du moins de l'espèce actuelle. Même les virus en effet, ou plutôt surtout eux, doivent pouvoir compter sur des «réservoirs», des sortes de sanctuaires, dans lesquels se reproduire et muter avant d'infecter à grande échelle. Mais si ces réservoirs se vident parce qu'il n'y a pas assez de personnes infectées pour faire circuler les virus, cette souche particulière pourrait s'éteindre ou muter pour devenir encore plus résistante aux conditions défavorables.

Comme nous l'avons dit à d'autres occasions, une pandémie est un phénomène naturel darwinien en évolution continue. Au Brésil, sans mesures de confinement et sans vaccins, l'immunité naturelle, c'est-à-dire l'immunité grégaire, a été atteinte dans certaines régions après l'infection de plus de 60% de la population. Si ce chiffre était rassurant pour

le virus dit sauvage ou souche originelle, il favorisait également l'émergence d'une mutation particulièrement agressive. Ce qui s'est passé en Afrique du Sud n'est pas très différent. Par rapport aux variantes actuelles, les vaccins dont nous disposons aujourd'hui sont efficaces de 25 à 60% contre la souche sud-africaine, contre 95% pour la souche originale.

La bonne nouvelle est que plus de 300 vaccins à différents stades de développement ont été décrits et que les technologies actuelles permettent de les adapter aux mutations. En supposant que cette pression sur le virus SARS-CoV-2 se poursuive, on peut théoriquement supposer qu'il évoluera vers des formes résistantes et hautement mutagènes, ce qui nous obligerait à fabriquer des vaccins anti-Covid chaque année, comme on le fait pour la grippe depuis des décennies, en étudiant la souche dominante et en essayant de donner une protection aussi précoce et aussi large que possible. Une autre stratégie sur laquelle les États-Unis, et en particulier le groupe dirigé par Antony Fauci, travaillent depuis plusieurs mois, est celle du vaccin universel.

Le côté rationnel est une fois de plus similaire à celui qui a soutenu, pendant des années et sans succès, la recherche d'un vaccin universel contre la grippe. Comme pour ce dernier, la nécessité d'un vaccin qui protège toutes les personnes contre toutes les formes de coronavirus est forte. Le SARS-CoV-2 appartient à un groupe diversifié de virus dont il existe des milliers de souches capables d'infecter un large éventail d'animaux, des chauves-souris aux pangolins, en passant par les porcs et les visons. Le SARS-CoV-1, par exemple, apparu en 2002, avait un taux de

mortalité de 10%; le coronavirus du syndrome respiratoire du Moyen-Orient (MERS-CoV), dix ans plus tard, avait un taux de mortalité de 34%.

Les virologues s'accordent pour nous avertir que de nombreux coronavirus développent la capacité de sauter d'une espèce à l'autre et de provoquer de nouvelles pandémies.

Il y a plusieurs raisons à cela. Les animaux que les virus infectent sont ceux avec lesquels l'homme entre régulièrement en contact. Les pratiques agricoles modernes, l'évolution virale et l'invasion incessante par l'homme de son environnement naturel entraînent un risque croissant de rencontrer des populations animales précédemment isolées qui abritent de nouvelles souches à potentiel pandémique. Avec les migrations humaines, la croissance démographique, l'urbanisation, la rapidité des déplacements dans le monde et le changement climatique qui accélèrent la propagation, il n'a jamais été aussi facile pour les foyers de se transformer en épidémies et de dégénérer en pandémies. Nous sommes des vaisseaux pour les virus et nous n'avons jamais été autant en mouvement.

En même temps, il y a une bonne nouvelle: la convergence récente des avancées technologiques dans les domaines biomédical, informatique et de l'ingénierie a ouvert une nouvelle ère dans la découverte d'antigènes et de vaccins. Le supercalculateur à haute performance et l'apprentissage automatique, de l'intelligence artificielle, associés à la modélisation structurelle, ont le potentiel d'accélérer considérablement l'identification de cibles communes partagées par différents coronavirus. Les bases de données de séquences génétiques d'isolats animaux de coronavirus peuvent être utilisées pour modéliser l'émergence évolutive des virus. Les efforts en cours pour décoder les principes de l'immunité chez les populations vieillissantes pourraient améliorer l'efficacité des vaccins pour protéger les plus vulnérables d'entre nous. Dans l'ensemble, les résultats d'un grand nombre d'études menées au cours des 12 derniers mois suggèrent que le développement d'un vaccin universel contre le coronavirus est scientifiquement réalisable.

Il s'agit d'un effort mondial. Une feuille de route est nécessaire pour définir les principales questions scientifiques, ainsi qu'un cadre pour le financement et le partage des informations, des données et des ressources. Dans un premier temps, il sera essentiel d'établir un réseau mondial de surveillance des coronavirus zoonotiques, tel que le Global Influenza Surveillance and Response System de l'Organisation mondiale de la Santé ou le programme PREDICT de l'Agence américaine pour le développement international (qui doit être refinancé). En outre, un effort mondial est nécessaire pour identifier les anticorps neutralisants à large portée spécifiques du coronavirus afin de faciliter la découverte d'antigènes à réaction croisée du coronavirus.

Rien de tout cela ne pourra se faire tant que toutes les parties prenantes, qu'il s'agisse des gouvernements, de l'industrie, du monde universitaire ou des organisations non gouvernementales, ne reconnaîtront pas qu'il s'agit d'une priorité mondiale en matière de santé publique. Avec la pandémie de la Covid-19, une grande partie du travail préparatoire a été effectuée. Attendre que cette crise passe peut s'avérer être une occasion manquée. On estime que la pandémie actuelle finira par coûter entre 8 et 16 milliards de dollars au niveau mondial, soit 500 fois plus que ce qui serait nécessaire pour prévenir la prochaine pandémie.

La tâche ne sera pas aisée et pourrait nécessiter une approche progressive, allant de la Covid-19 au pan-coronavirus, puis aux vaccins universels contre les coronavirus. Le SARS-CoV-2 s'adapte rapidement à l'homme, et d'autres nouveaux coronavirus mutent, se recombinent et se multiplient chez les chauves-souris et d'autres espèces animales, se positionnant ainsi pour sauter des espèces à l'avenir. Si nous choisissons d'attendre l'émergence du prochain coronavirus, il sera peut-être trop tard, comme ce fut le cas avec la Covid-19. La création d'outils permettant de prévenir la prochaine pandémie de coronavirus est à notre portée et devrait être considérée comme une priorité de santé mondiale. Nous pouvons investir maintenant ou en payer le prix beaucoup plus tard.

Per quanto vi possa sembrare paradossale, soprattutto per una malattia che in poco più di un anno ha fatto milioni di morti, i virus non ce l'hanno con noi. Anzi, i virus, sia quelli delle piante che degli animali, sono lo strumento più semplice e lineare che l'evoluzione ha selezionato per introdurre mutazioni negli individui e nelle specie.

I veri "nemici" dei virus sono altri virus con cui questi microrganismi combattono per imporre le proprie strategie genetiche e diffondersi nel mondo. In tutto il mondo. I virus ci vedono come dei vascelli, delle enormi navi planetarie in grado di portarli in giro a infettare altri esseri umani per competere con altri ospiti indesiderati. Per il momento il Covid-19 ha fatto

sparire l'influenza. Erano oltre cento anni che, a seguito di una strage molto superiore rispetto a quella attuale, i virus influenzali e para-influenzali si erano adattati alla specie umana con una strategia abbastanza "tollerabile".

A seconda del livello di infettività e letalità, l'influenza uccide da 300.000 a 700.000 persone all'anno. Per quanto sia vero che il Covid abbia superato diversi milioni di morti nei primi 12 mesi, non possiamo sapere se questo è il risultato delle sue caratteristiche innate o del fatto che ci abbia trovato immunologicamente impreparati perché non avevamo mai incontrato questi particolari ceppi di coronavirus. Per il momento non lo sappiamo e potrebbero volerci diverse stagioni o ondate, per capire come il rapporto relativo tra la nostra specie e questa particolare popolazione virale evolverà. Nel frattempo cosa succederà agli altri virus stagionali, tipici dei mesi più freddi, che sono stati contenuti da distanziamento sociale, mascherine e igiene delle mani?

Tanto per dare dei riferimenti numerici di cosa sta accadendo, se in un anno normale durante una settimana di "influenza" ci sono da 50 a 100 pazienti con sintomi importanti che si recano nei pronto soccorso delle grandi aree metropolitane (quelle con milioni di abitanti), quest'anno se ne sono presentati solo due o tre alla settimana.

In Giappone, come in molti altri Paesi, ogni anno il Ministero della Salute pubblica il numero settimanale dei casi di influenza nel periodo che va da settembre a maggio. Nel 2020, durante le 15 settimane comprese tra il 31 agosto e il 13 dicembre, sono stati registrati solo 383 casi di influenza a livello nazionale, mentre nei 5 anni precedenti la media dei casi riscontrati nel medesimo periodo era di circa 90.000, quasi 250 volte in più rispetto alla stagione 2020-2021.

In Inghilterra, che normalmente ha diverse migliaia di persone in ospedale o in terapia intensiva a causa dell'influenza all'inizio di gennaio, i nuovi ricoveri per la malattia nella prima settimana di quest'anno erano pari a zero. Nei siti di sorveglianza che riferiscono all'OMS e ai funzionari sanitari europei, su 872 campioni di persone con sintomi simili all'influenza ricevuti nella settimana del 10 gennaio, nemmeno uno è risultato positivo al virus dell'influenza.

Una rete di monitoraggio simile negli Stati Uniti, ha trovato nella prima settimana del 2021, solamente 103 campioni positivi all'influenza su 25.817.

Questo rapporto, ovvero lo 0,4%, va confrontato con un tasso di positività del 23% su quasi 50.000 campioni relativo a un anno fa, secondo l'ormai famoso CDC (acronimo di Centers for disease control and prevention, importante organismo di controllo sulla sanità pubblica degli Stati Uniti d'America) di Atlanta.

Se fossi un virus dell'influenza inizierei a preoccuparmi della sopravvivenza della mia specie, almeno di quella attuale. Anche i virus infatti, anzi soprattutto loro, hanno bisogno di poter contare su dei "serbatoi", una sorta di santuari, in cui riprodursi e mutare prima di infettare su larga scala.

Ma se questi serbatoi si svuotano perché non ci sono abbastanza persone infette che fanno circolare i virus, quel particolare ceppo potrebbe estinguersi oppure mutare per diventare ancora più resistente alle condizioni avverse.

Come abbiamo detto in altre occasioni, una pandemia è un fenomeno naturale darwiniano in continua evoluzione. In Brasile senza misure di contenimento e senza vaccini si è arrivati, in alcune aree, ad una immunità naturale, ovvero di gregge, post-infezione in oltre il 60% della popolazione. Se da un lato questo numero era rassicurante nei confronti del cosiddetto virus selvaggio o ceppo originale, dall'altro ha favorito l'emergere di una mutazione particolarmente aggressiva. Quello che è successo in Sud Africa non è molto diverso. Rispetto alle varianti attuali i vaccini che abbiamo a disposizione oggi sono efficaci dal 25% al 60% contro quella Sud Africana, rispetto al 95% del ceppo originale.

La buona notizia è che sono stati descritti oltre 300 vaccini in varie fasi di sviluppo e che le tecnologie attuali consentono di adattarli alle mutazioni.

Presumendo che questa pressione sul virus della SARS-COV-2 continuerà, possiamo in linea teorica ipotizzare che esso evolverà verso forme resistenti e altamente mutagene, cosa che ci costringerebbe a fare dei vaccini anti-Covid ogni anno, come facciamo per l'influenza da decenni, studiando il ceppo dominante e cercando di dare una copertura il più presto e la più larga possibile. Un'altra strategia su cui gli Stati Uniti e in particolare il gruppo guidato da Antony Fauci sta lavorando già da parecchi mesi, è quella del vaccino universale.

Il razionale ancora una volta è simile a quello che supporta, da anni e senza successo, la ricerca di un vaccino universale per l'influenza. Come per essa, la necessità di un vaccino che protegga tutte le persone contro tutte le forme di coronavirus è forte.

La SARS-CoV-2 appartiene a un gruppo diversificato di virus di cui esistono migliaia di ceppi in grado di infettare una vasta gamma di animali, dai pipistrelli ai pangolini, maiali e visoni. Il SARS-CoV-1 per esempio, emerso nel 2002, aveva un tasso di mortalità del 10%; il coronavirus della sindrome respiratoria del Medio Oriente (MERS-CoV) dieci anni più tardi ha avuto il 34% di mortalità. I virologi concordano nel metterci in guardia sul fatto che molti coronavirus stanno sviluppando la capacità di saltare le specie e causare altre pandemie.

Le ragioni sono molte. Gli animali che i virus infettano sono quelli con cui l'uomo entra



regolarmente in contatto. Le pratiche agricole moderne, l'evoluzione virale e l'incessante invasione umana del loro ambiente naturale, determinano un rischio crescente di incontrare popolazioni animali precedentemente isolate che ospitano nuovi ceppi con potenziale pandemico. Con la migrazione umana, la crescita della popolazione, l'urbanizzazione, i rapidi viaggi globali e il cambiamento climatico che accelerano la diffusione, non è mai stato così facile per i focolai trasformarsi in epidemie e degenerare in pandemie. Siamo dei vascelli per i virus e non siamo mai stati così tanto in movimento.

Allo stesso tempo ci sono delle buone notizie, la recente convergenza dei progressi tecnologici nelle scienze biomediche, informatiche e ingegneristiche ha inaugurato una nuova era nella scoperta di antigeni e vaccini. Il supercalcolo ad alte prestazioni e l'apprendimento automatico, dell'intelligenza artificiale, insieme alla modellazione strutturale, hanno il potenziale di accelerare notevolmente l'identificazione di bersagli comuni condivisi tra i diversi coronavirus. I database delle sequenze genetiche degli isolati animali dei coronavirus possono essere utilizzati per modellare l'emergenza evolutiva dei virus. Gli sforzi in corso per decodificare i principi dell'immunità nelle popolazioni che invecchiano possono migliorare l'efficacia dei vaccini per proteggere quelli di noi più vulnerabili.

Presi globalmente i risultati di moltissimi studi degli ultimi 12 mesi suggeriscono che lo sviluppo di un vaccino universale contro i coronavirus è scientificamente fattibile.

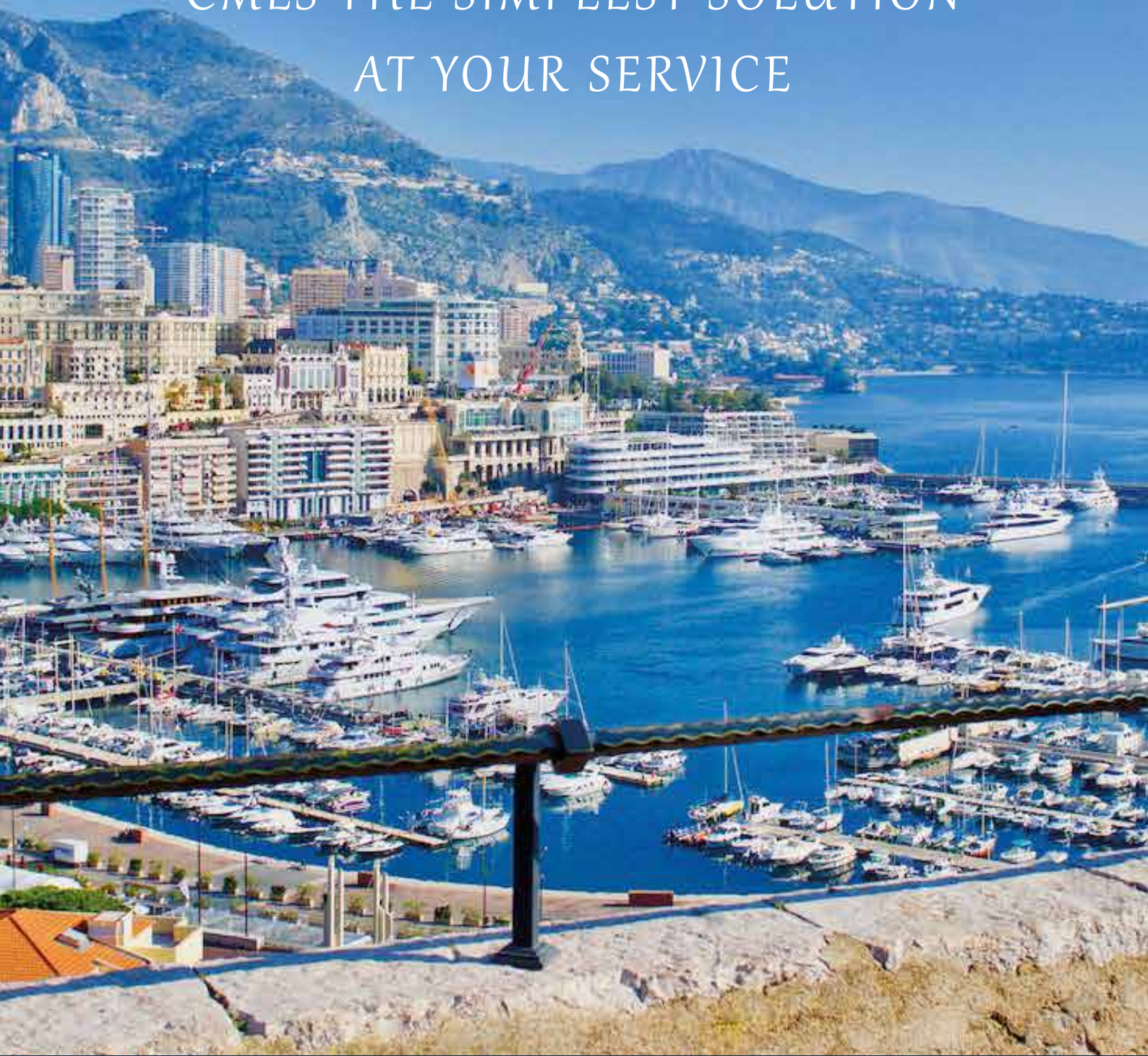
Questo deve essere uno sforzo mondiale.

È necessaria una tabella di marcia per definire le questioni scientifiche fondamentali, nonché un quadro per il finanziamento e la condivisione

di informazioni, dati e risorse. All'inizio, sarà essenziale stabilire una rete di sorveglianza globale per i coronavirus zoonotici, come il Global Influenza Surveillance and Response System dell'Organizzazione Mondiale della Sanità o il programma PREDICT dell'Agenzia degli Stati Uniti per lo Sviluppo Internazionale (che deve essere rifinanziato). Inoltre, è necessario uno sforzo globale per identificare gli anticorpi neutralizzanti ad ampio raggio specifici del coronavirus per facilitare la scoperta di antigeni cross-reattivi del coronavirus. Niente di tutto ciò può accadere fino a quando tutte le parti interessate, attraverso i governi, l'industria, il mondo accademico e le organizzazioni non governative, riconoscono questa come una priorità di salute pubblica globale. Con la pandemia da Covid-19, molte delle basi sono state gettate. Aspettare che questa crisi passi potrebbe rivelarsi un'occasione mancata. Si stima che l'attuale pandemia finirà per costare tra gli 8 e i 16 trilioni di dollari a livello globale, ovvero 500 volte di più di quanto sarebbe necessario per prevenire la prossima pandemia. Il compito non sarà facile e potrebbe richiedere un approccio graduale dal Covid-19 al pan-coronavirus ai vaccini universali contro i coronavirus. Il SARS-CoV-2 si sta adattando rapidamente agli esseri umani, e altri nuovi coronavirus stanno mutando, ricombinando e replicando nei pipistrelli e in altre specie animali, posizionandosi per saltare le specie in futuro. Se scegliamo di aspettare che il prossimo coronavirus emerga, potrebbe essere troppo tardi, come è successo con Covid-19. Creare gli strumenti per prevenire la prossima pandemia di coronavirus è nei nostri mezzi e dovrebbe essere considerata una priorità sanitaria globale. Possiamo investire ora o pagare sostanzialmente molto di più in seguito. ■



CMLS THE SIMPLEST SOLUTION
AT YOUR SERVICE



FOR ANY INQUIRIES PLEASE CONTACT US AT THE FOLLOWING E-MAIL ADDRESS:
info@cmls.mc



XXX
XX

La représentation politique, la France également dans le tourbillon

Rappresentanza politica, anche la Francia nel vortice



Guido Salerno Aletta



Depuis des années, un tourbillon de tensions affecte la représentation politique en Europe. En France, la crise sanitaire a mis en sourdine les manifestations des Gilets Jaunes, qui chaque samedi, pendant des mois et des mois, avaient mis le gouvernement en difficulté sans toutefois réussir à obtenir une représentation institutionnelle, ni à exprimer un leadership médiatique défini: les inquiétudes qui préoccupent sérieusement la

France profonde et celle de la banlieue sont désormais bien différentes, et ils auraient, dit-on, donné plus de voix à ces dernières. Et il y a aussi d'autres dynamiques, non seulement sociales mais aussi politiques et institutionnelles, qui modifient la structure de la Cinquième République.

Les crises économiques qui sont longues, profondes et surtout proches dans le temps, comme l'épidémie actuelle, ont des conséquences déstabilisantes. Comme celles qui surviennent après une guerre, même ceux qui gagnent la guerre en sortent ébranlés. Les identités politiques qui s'étaient sédimentées au fil des décennies s'estompent; de nouveaux partis et leaders émergent, inspirés par des idéaux très éloignés de ceux qui ont inspiré le conflit entre la droite et la gauche au XXe siècle. Les cycles de ces nouvelles représentations semblent être très courts, parfois syncopés, alternant des phases de croissance rapide avec d'autres de déclin encore plus brutal.

En outre, l'Europe souffre de nouvelles tensions entre les Centres et les Périphéries: elles concernent aussi bien les relations entre les Etats et l'Union, que celles entre les gouvernements centraux et les représentants politiques locaux.

Aux États-Unis aussi, nous assistons à une crise des dispositifs traditionnels, qui est apparue lors des deux derniers défis présidentiels, entre Hillary Clinton et Donald Trump, puis entre ce dernier et Joe Biden.

En Italie, après la chute du mur de Berlin et la dissolution de l'URSS, la réponse au changement de contexte géopolitique a été immédiate: dès les élections de 1994, l'effondrement irréversible de tout le système de partis qui avait gouverné sans interruption depuis l'après-guerre est devenu évident, marquant le passage de la Première à ladite Deuxième République. Rien de la Constitution n'a changé, mais la représentation politique est méconnaissable par rapport au passé.

Les élections de 2018 ont une nouvelle fois bouleversé le cadre qui s'était consolidé dans l'alternance de vingt ans entre coalitions de centre-droit et de centre-gauche: au début de la législature, une majorité «jaune-verte» inattendue s'est formée. Entre une Lega-souverainiste, s'étant départie des pulsions sécessionnistes de ses origines, et un M5S-populiste, qui n'a guère duré plus d'un an.

Des élections au Parlement européen de 2019 est ressorti un tableau si fragmenté que les deux familles politiques jusqu'alors dominantes, les Populaires et les Socialistes & Démocrates, n'ont pas pu élire Ursula Von der Leyen, candidate à la présidence de la Commission, avec leurs seules voix.

Ils ont dû demander l'aide d'autres partis afin d'obtenir la majorité dite «majorité Ursula».

Au cours de la dernière décennie, les crises économiques dans les pays périphériques de l'Union européenne, suivies de l'adoption de mesures d'austérité, ont entraîné une réorganisation générale de la représentation politique: non seulement en Grèce et en Espagne, en plus de l'Italie mentionnée ci-dessus, mais aussi en Allemagne, en Autriche, en Pologne et en Hongrie. Paradoxalement, les manifestations se traduisent par un double rejet opposé: d'une part, le rejet des politiques d'austérité qui frappent durement les pays qui doivent se redresser et qui demandent la solidarité; d'autre part, le refus des pays «vertueux» d'assurer des transferts de ressources en faveur des pays «vicieux». Pour les premiers, le comportement inconsidéré des seconds représente un risque systémique pour la stabilité de la maison commune européenne: il faut donc exiger le respect des règles, et le pacte budgétaire n'est rien d'autre qu'une contrainte sur les décisions politiques, quel que soit le résultat de la compétition électorale.

La Grande-Bretagne est restée pratiquement indemne de ce remaniement convulsif de la représentation: malgré les déchirures et les crises de leadership à répétition, son système politique a réussi à absorber les défis posés par la naissance de l'UKIP (Parti pour l'indépendance du Royaume-Uni) dirigé par Nigel Farage, puis par la scission entre les «Leavers» et les «Remainers» provoquée par le référendum sur le Brexit, une question qui a divisé transversalement l'électorat des deux partis. Seule la détermination avec laquelle les conservateurs se sont faits les interprètes à part entière de la protestation anti-européenne a empêché l'effondrement.

Au cours de la dernière décennie, la configuration politico-institutionnelle de la France a changé de manière spectaculaire, tant en termes de représentation politique que de relations entre le Centre et la Périphérie. La stabilité assurée par l'élection directe du Président de la République et la force d'un système administratif centralisé et fortement hiérarchisé trouvaient un double contrepoids: dans le fort ancrage territorial de la représentation politique traditionnelle, gaulliste, socialiste et communiste, et dans la présence extrêmement large et vigoureuse des «élus locaux» au sein de l'Assemblée nationale et du Sénat. Si d'un côté «tout se décide à Paris», de l'autre «toute la France est représentée à Paris». D'autre part, la force des Rois de France a toujours consisté en leur capacité à résister aux pressions des élites en faisant le lien avec le peuple.

Deux réglementations ont radicalement modifié cet équilibre: le Sénat a été transformé en un collège de second degré, au suffrage indirect, représentant les territoires, et n'a de toute façon pas le pouvoir

d'accorder la confiance au gouvernement; à l'Assemblée nationale, l'inéligibilité a été introduite pour ceux qui sont déjà «élus locaux». Pas de cumul de fonctions, notamment pour les Maires des grandes villes: soit ils vont à Paris en renonçant au pouvoir politique réel qu'ils possèdent personnellement, soit ils le maintiennent en renonçant à Paris.

Lors des dernières élections législatives, en effet, la plupart des «élus locaux» ont renoncé à se représenter à l'Assemblée nationale, faisant disparaître leur représentation politique forte et directe: la distance politique entre le Centre et la Périphérie est devenue sidérale. Lors des élections présidentielles, le candidat

des Républicains François Fillon a dû se retirer en raison d'un scandale judiciaire, ouvrant ainsi la voie à Emmanuel Macron, à la tête de son mouvement politique nouvellement créé, LREM, avec lequel il a réussi à faire un tabac lors des élections législatives suivantes. Ce succès ne s'est pas reproduit lors des élections européennes et locales. Le long Grand Débat National, promu pour renouer avec la France profonde, n'a pas non plus été d'une grande utilité. La France aussi vit donc suspendue à une transition politique incertaine: si les représentations traditionnelles restent ancrées sur le terrain, le macronisme ne se satisfait pas de la solitude sourcilieuse d'une présidence jupitérienne.



Foto: ©Stratos Brilakis/Shutterstock.com

Un turbine di tensioni investe da anni la rappresentanza politica in Europa. In Francia, la crisi sanitaria ha messo in sordina le proteste dei Gilet Jaune che ogni sabato, per mesi e mesi, avevano messo in difficoltà il governo senza però riuscire né ad ottenere una rappresentanza istituzionale, né ad esprimere leadership mediatiche definite: ben altre sono ora le preoccupazioni che affannano la Francia profonda e quella delle banlieue, cui si dice che avessero dato voce. E ci sono anche altre dinamiche, non solo sociali ma politiche ed istituzionali, che stanno modificando l'assetto della Quinta Repubblica.

Le crisi economiche lunghe, profonde e soprattutto ravvicinate nel tempo come si sta verificando a causa dell'epidemia in corso, hanno conseguenze dirimpenti. Al pari di quelle che si verificano dopo una guerra, anche chi la vince rimane squassato. Si affievoliscono le identità politiche che pure si erano sedimentate in decenni; emergono partiti e leader sempre nuovi che si ispirano a idealità lontanissime rispetto a quelle che hanno ispiravano il conflitto novecentesco tra destra e sinistra. I cicli di queste nuove rappresentanze sembrano essere assai brevi, talora sincopati, alternando fasi di rapida crescita ad altre di ancor più repentina caduta.

In aggiunta, l'Europa soffre per nuove tensioni tra i Centri e le Periferie: riguardano sia i rapporti tra gli Stati e l'Unione, che quelli tra i governi centrali e le rappresentanze politiche locali.

Anche negli Stati Uniti si assiste ad una crisi degli assetti tradizionali, emersa dalle ultime due sfide alle presidenziali, tra Hillary Clinton e Donald Trump e poi tra quest'ultimo e Joe Biden.

In Italia, dopo la caduta del Muro di Berlino ed il dissolvimento dell'URSS, la risposta al mutato contesto geopolitico fu immediata: già alle elezioni del 1994 si palesò il collasso irreversibile dell'intero sistema dei partiti che avevano governato ininterrottamente dal Dopoguerra, segnando il passaggio dalla Prima alla cosiddetta Seconda Repubblica. Nulla della Costituzione era cambiato, ma la rappresentanza politica era irricognoscibile rispetto al passato. Le elezioni del 2018 hanno nuovamente travolto il quadro che si era andato consolidando nella ventennale alternanza tra coalizioni di Centrodestra e di Centrosinistra: ad inizio legislatura, si è formata una inattesa maggioranza "giallo-verde", tra una Lega-sovranista, avendo dismesso le pulsioni secessioniste delle origini, ed un M5S-populista, che è durata poco più di un anno.

Dalle elezioni del Parlamento europeo, nel 2019, è emerso un quadro talmente frammentato da non

consentire alle due famiglie politiche fino ad allora dominanti, i Popolari ed i Socialisti & Democratici, di eleggere Ursula Von der Leyen, candidata alla Presidenza della Commissione, con i loro soli voti. Hanno dovuto chiedere aiuto ad altre componenti, per arrivare alla cosiddetta "maggioranza Ursula". Nello scorso decennio, le crisi economiche nei Paesi periferici dell'Unione europea, cui è seguita la adozione di misure di austerità, hanno determinato un generale riassetto della rappresentanza politica: non solo in Grecia e Spagna, oltre all'Italia di cui si è detto, ma anche in Germania, Austria, Polonia ed Ungheria. Paradossalmente, le proteste danno corpo ad un duplice, opposto rifiuto: da una parte, quello espresso nei confronti delle politiche di austerità che colpiscono duramente i Paesi che devono risanare le proprie posizioni debitorie e che chiedono solidarietà; dall'altra, il rifiuto dei Paesi "virtuosi", di erogare trasferimenti di risorse a favore dei Paesi "viziosi". Per i primi, i comportamenti sconsiderati di questi ultimi rappresentano un rischio sistemico per la stabilità della casa comune europea: si deve dunque pretendere il rispetto inderogabile delle regole, ed il Fiscal Compact non è altro che un vincolo alle decisioni politiche, quale che sia il risultato della competizione elettorale. La Gran Bretagna è rimasta praticamente indenne da questo convulso rimescolamento della rappresentanza: nonostante gli strappi e le ripetute crisi di leadership, il suo sistema politico è riuscito a riassorbire le sfide poste dalla nascita dell'UKIP guidato da Nigel Farage e poi dalla spaccatura tra i Leavers ed i Remainers determinatasi con il referendum sulla Brexit, quesito che divideva trasversalmente l'elettorato di entrambi i partiti. Solo la determinazione con cui i Conservatori si sono fatti pienamente interpreti della protesta antieuropea ha evitato il collasso.

Nell'ultimo decennio, l'assetto politico-istituzionale della Francia si è vistosamente modificato, sia in termini di rappresentanza politica che di rapporti tra Centro e Periferia. La stabilità assicurata dalla elezione diretta del Presidente della Repubblica e la forza di un apparato amministrativo centralizzato e fortemente gerarchico trovavano un duplice contrappeso: nel forte radicamento territoriale della rappresentanza politica tradizionale, gollista, socialista e comunista, e nella presenza estremamente ampia e vigorosa degli "eletti locali" all'interno dell'Assemblea Nazionale e del Senato. Se per un verso "tutto si decide a Parigi", per l'altro "a Parigi è rappresentata tutta la Francia".

Da sempre, d'altra parte, la forza dei Re di Francia consisteva nella loro capacità di resistere alle pressioni delle élite facendo ponte con il popolo.



Foto: ©Alexandros Michailidis/Shutterstock.com

Due normative hanno modificato radicalmente questo equilibrio: il Senato è stato trasformato in un collegio di secondo grado, a suffragio indiretto, in rappresentanza dei Territori, e comunque non ha il potere di accordare la fiducia al Governo; all'Assemblea nazionale è stata introdotta la ineleggibilità nei confronti di coloro che sono già "eletti locali". Niente cumulo di incarichi, in particolare per i Sindaci delle grandi Città: o vanno a Parigi rinunciando al vero potere politico di cui dispongono personalmente, oppure lo mantengono rinunciando a Parigi. Nelle ultime elezioni legislative, infatti, la gran parte degli "eletti locali" ha rinunciato a ricandidarsi all'Assemblea nazionale, facendo venir meno la loro rappresentanza politica, forte e diretta: la distanza

politica tra il Centro e la Periferia si è fatta siderale. Alle presidenziali, il candidato dei Repubblicani François Fillon si è dovuto ritirare per via di uno scandalo giudiziario, spianando così la strada ad Emmanuel Macron, alla guida del suo movimento politico appena costituito, LREM, con cui è riuscito a fare il pieno alle successive legislative. Un successo che però non si è ripetuto né alle elezioni europee né a quelle locali. A poco è valso anche il lungo Gran Débat National, promosso per riannodare i fili con la Francia profonda. Anche la Francia vive dunque sospesa, in una incerta transizione politica: mentre le rappresentanze tradizionali rimangono arroccate sul territorio, al macronismo non basta l'accigliata solitudine di una Presidenza *jupitérienne*. ■

CATEGORIA / CATEGORIA

Naissance de l'Association Galileo

Nasce l'associazione Galileo



**Maria Elena
Capitanio**

Directeur de Le Cahier
Direttore Le Cahier

L'associationnisme a toujours été une expression de socialité, de partage et d'union des intentions. Des mots qui acquièrent aujourd'hui un sens encore plus profond, car ils reflètent le besoin de se rapprocher, de ressentir et de se confronter aux autres dans un lieu qui n'est plus virtuel mais physique.

Si donner vie à une association à l'ère de la Covid est une entreprise qui relève du défi, c'est aussi une conséquence naturelle de la nécessité de trouver des personnes avec qui entreprendre un chemin commun.

Elle s'appellera Galileo, synonyme de science, de culture, de progrès, mais aussi de courage. Dans un monde qui est pressé de juger, mais n'a jamais le temps de comprendre; qui vit à la surface et ne va pas au-delà des apparences, nous voulons revenir à l'approfondissement, réfléchir à ce qui se passe pour comprendre où nous allons. À cette fin, l'association aura recours à différents instruments:

- Le think-tank, au sein duquel des personnalités du monde scientifique vont développer des sujets d'actualité afin de parvenir à des conclusions concrètes qui peuvent être un stimulant pour la classe dirigeante.
- Le site web, www.galileomonaco.com, pour rester informé des activités de l'association et avoir accès aux interviews et éditoriaux réalisés par notre présidente, Maria Elena Capitanio.
- Le Cahier, un périodique qui sera l'expression de Galileo.

Le projet est aussi ambitieux qu'exigeant, mais nous pensons que s'associer dans une période aussi difficile est une façon de jeter notre cœur par-dessus l'obstacle et de parier sur l'avenir, car nous sommes convaincus que seuls on va plus vite, mais qu'ensemble on va plus loin.

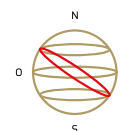
L'Associazionismo è da sempre espressione di socialità, condivisione e unione d'intenti. Parole che oggi acquistano un significato ancora più profondo, perché riflettono il bisogno di avvicinarsi, di sentirsi e di confrontarsi col prossimo in un luogo non più virtuale ma fisico.

Se dare vita a un'associazione in epoca Covid è un'impresa sfidante, è anche una naturale conseguenza della necessità di trovare persone con cui intraprendere un percorso comune. Si chiamerà Galileo, sinonimo di scienza, di cultura, di progresso, ma anche di coraggio. In un mondo che ha fretta di giudicare, ma non ha mai tempo di capire; che vive sulla superficie e non va oltre l'apparenza, noi vogliamo ritornare ad approfondire, a riflettere su ciò che accade per capire dove stiamo andando.

A tale scopo l'associazione si avvarrà di strumenti diversi:

- Il think tank, in cui personalità del mondo scientifico svilupperanno tematiche d'attualità per giungere a conclusioni concrete che possano essere da stimolo per la classe dirigente.
- Il sito internet, www.galileomonaco.com, per rimanere aggiornati sulle attività dell'associazione e poter accedere a interviste ed editoriali realizzati dalla nostra presidente, Maria Elena Capitanio.
- Le Cahier, periodico che di Galileo sarà espressione.

Il progetto è tanto ambizioso quanto impegnativo, ma crediamo che associarsi in un momento così difficile sia un modo per gettare il cuore oltre l'ostacolo e scommettere sul futuro, perché siamo convinti che da soli si va più veloci, ma insieme si va più lontano.



CATEGORIA / CATEGORIA

Pop sans populaire

Du Parti communiste italien (PCI) au Parti démocrate (PD), une brève histoire de la décadence idéale, politique et intellectuelle de la gauche italienne

Pop senza popolo

Dal Pci al Pd, breve storia del decadimento ideale, politico e intellettuale della sinistra italiana



Ettore Maria Colombo

Journaliste

Giornalista

«Celui qui parle mal pense mal, vit mal!

Les mots font mal, les mots tuent!»

(Nanni Moretti, extrait du film *Palombella rossa*)

Le «grand» parti communiste italien et ses hauts dirigeants n'ont pas été exempts d'un usage impropre, peut-être poli, mais dur des mots. Et ils ont «méprisé» et vilipendé les intellectuels. La phrase avec laquelle le secrétaire du PCI, Palmiro Togliatti, en 1947, a liquidé, avec une rare perfidie, l'intellectuel et écrivain Elio Vittorini, partisan du PCI (jusqu'alors) et fondateur de la prestigieuse revue *Il Politecnico*, qui revendiquait l'autonomie de la culture et de la figure de l'intellectuel par rapport au Parti en reste d'ailleurs célèbre. «*Vittorini est parti, et il nous a laissé seuls*» écrit Togliatti dans le journal officiel du PCI, *Rinascita*, pour ridiculiser Vittorini, d'origine méridionale, pour indiquer son insignifiance absolue - aux yeux d'un parti qui, à l'époque, comptait près de 30% des voix - et, en même temps, pour le bannir définitivement du PCI.

Et pourtant, la relation entre les intellectuels et le PCI - ainsi qu'avec les autres partis de la gauche italienne - était forte, très forte. A tel point que l'on parlait d'intellectuels «organiques» ou «au service du Prince» qui, dans ce cas, coïncidait avec le Parti lui-même. Les maisons d'édition (Einaudi surtout), les revues culturelles, les cercles littéraires et les quotidiens constituaient un véritable «univers» de gauche, et non un univers secondaire. Au contraire, ils constituaient le bras idéal vigoureux, presque plus important que les membres du parti (des milliers, principalement des ouvriers et des paysans) et les électeurs (des millions

de citoyens). Un «vrai trésor». Qui s'est perdu, dispersé, évaporé, tout comme les votes pour la gauche, de plus en plus en déclin.

Par paradoxe, en effet, aujourd'hui la gauche italienne, tout en perdant les élections, est durablement au Pouvoir (de 2013 à 2018 et de 2018 à aujourd'hui, à l'exception d'une année, elle est entrée et a formé tous les gouvernements du pays), mais compte de moins en moins, dans l'Italie réelle,

concrète. Elle maintient une grande, et lourde, prosopopée et une haute opinion d'elle-même, mais elle vaut dans son ensemble (PD - Libres et égaux (LeU) - Italia Viva (IV) - partis mineurs du centre-gauche) 20%, au pire et 25% au mieux du consensus populaire, quand le PCI, seul, avait 30% des voix et, avec PSI - PSDI - autres groupes mineurs, il frôlait 50%, bien qu'il n'ait jamais réussi à rentrer au gouvernement.

La gauche italienne est «tombée amoureuse» de la télévision et des médias sociaux, mais elle se comporte maladroitement.

Mais comment a-t-il été possible de passer, en un peu plus de cinquante ans, d'une véritable «hégémonie culturelle», comme le disait Antonio Gramsci - penseur sarde, fondateur du PCI, emprisonné par le fascisme et mort en prison, glorifié par le PCI et aujourd'hui étudié dans les universités du monde entier - celle du PCI sur la culture italienne, une hégémonie qui était et a toujours été de fer, à la situation actuelle? Et, en particulier, à la scène peu glorieuse et pathétique de voir le désormais avant-dernier secrétaire du PD, Nicola Zingaretti, aller se

«confesser» - quelques jours avant de jeter l'éponge et de démissionner, ouvrant une crise profonde dans le parti qu'il dirigeait, le PD, et qui a élu, à sa place, l'ancien premier ministre Enrico Letta - dans le salon de Barbara D'Urso, «reine» de la télé-poubelle, dans un programme, d'ailleurs, aux audiences en baisse (*Non è la D'Urso*), diffusé sur la chaîne Canale 5? Nous avons interrogé trois érudits importants et protagonistes du débat politique italien: le sociologue Massimiliano Panarari, la politologue Sofia Ventura et l'historien Giovanni Orsina.

La version de Panarari. La gauche a raté le rendez-vous avec la modernité il y a plusieurs décennies.

«La transformation, vers le pire, de la gauche italienne connaît différentes étapes. On commence par les classiques: la vieille théorie de l'intellectuel organique de la mémoire gramscienne, au service du Parti, et on arrive au milieu des années quatre-vingt, alors que la post-modernité a déjà gagné sa partie et

que la «néo-TV» a aussi gagné», raconte Massimiliano Panarari à *Le Cahier*. La gauche, «a manqué le rendez-vous avec la modernité, et immédiatement, bien avant la chute du Mur». L'esprit des temps nouveaux soufflait déjà depuis le milieu des années soixante-dix, avec la radio libre, la télévision privée (dont Berlusconi est issu), la contre-culture. «Le post-modernisme a donc de nombreux points de contact avec le néo-libéralisme et le capitalisme tardif, avec la société post-industrielle». Selon le sociologue, «la gauche, toute la gauche, ne comprend pas ce qui se passe et la prédominance d'une gauche communiste et marxiste, qui écrase et réduit au silence la gauche socialiste et réformiste, aggrave la situation». Selon lui, «le rendez-vous manqué avec la modernité est frappant». Mais la gauche fait pire: «elle remplace les intellectuels par des publicitaires et sa communication est sobre, pas animée. Après des décennies de rejet radical des médias, y compris de la télévision, en particulier



Foto: ©Claudio Divizia/Shutterstock.com

Massimiliano Panarari est professeur de sociologie de la communication à l'université Mercatorum de Rome. Spécialiste des médias, il est chroniqueur pour le quotidien La Stampa et collaborateur à Venerdi et à L'Espresso. Parmi ses nombreux ouvrages, citons: *Uno non vale uno. Democrazia diretta e altri miti d'oggi* (Marsilio, 2018); et *L'egemonia sottoculturale. L'Italia da Gramsci al gossip* (Einaudi, 2010).

Sofia Ventura est professeure associée à l'Université de Bologne, École de sciences politiques, Département des sciences politiques et sociales. Chroniqueuse pour La Stampa et L'Espresso, elle a publié de nombreux ouvrages: *Il racconto del capo. Berlusconi e Sarkozy* (Laterza, 2012); et *I leader e le loro storie. Narrazione, comunicazione politica e crisi della democrazia* (Il Mulino, 2018).

Giovanni Orsina est professeur associé d'histoire comparée des systèmes politiques européens et d'histoire du journalisme à la faculté de sciences politiques de l'université Luiss «Guido Carli» de Rome. Editorialiste de La Stampa, parmi ses nombreux livres, au moins deux restent fondamentaux: *Il berlusconismo nella storia d'Italia* (Marsilio, 2013); et *La democrazia del narcisismo. Breve storia dell'antipolitica* (Marsilio, 2018).

de la télévision couleur (et c'est là que Pier Paolo Pasolini, avec une grande puissance d'évocation, «fait des dégâts» parce qu'il rejette la modernité au nom d'une pureté perdue), et d'opposition à la télévision commerciale (la bataille contre les publicités dans les films, le référendum contre la télévision commerciale de Berlusconi, etc.), la critique hyperpolitique se traduit par une adhésion sans critique». Le modèle des publicitaires, qui remplacent les intellectuels, «est absorbé sans critique et ainsi, après un long rejet, il passe à l'adhésion sans critique». Zingaretti assis dans le salon de Barbara D'Urso est essentiellement le point le plus bas d'une longue histoire, mais avant cela, il y a Massimo D'Alema qui ennoblit un programme TV tel que «Striscia la notizia» en le définissant comme une «télévision de gauche» et son créateur, Antonio Ricci, qui est appelé «un intellectuel (sic) de gauche». Nous passons donc - note Panarari - du modèle du refus à celui de l'adhésion, toujours à la recherche du consensus, mais dans l'équation illusoire et éphémère de visibilité=popularité=consensus=votes. «Mais l'erreur est cruciale. La gauche va sur un terrain de

jeu qui n'est pas le sien, mais celui des auteurs et des présentateurs, et Bersani, Zingaretti, ou d'autres, sont «obligés» de donner leur avis sur le football, les acteurs, les chanteurs». Le terrain est donc celui du populisme, le véritable esprit du temps: une culture répandue et omniprésente, qui se met en scène tandis que les partis autrefois «populaires» disparaissent. Même au niveau politique, la gauche - aujourd'hui le PD - cherche comme alliés des partis «populistes», le parti 5Stelle, et des émissions «populistes», comme celle de Barbara D'Urso. «Avec un réflexe conditionné du passé, celui de l'hégémonisme culturel de ceux qui croient pouvoir donner leur propre direction à l'Histoire. Mais le PD d'aujourd'hui n'est pas comparable au PCI d'alors». Letta? «Pour l'instant, il s'est enfermé dans la zone de confort du néo-ulivisme, dans l'électorat démocrate, ce qu'Edmondo Berselli appelait les «professeures démocratiques», celles qui votent pour vous de toute façon».

La version de Ventura. De la «dictature» du parti sur les intellectuels à la gauche cool

«Je ne regrette pas trop le concept gramscien d'«hégémonie culturelle» - explique le professeur Ventura - car il est l'indice d'une relation faussée entre les intellectuels et le parti. Un érudit raffiné comme Luciano Pellicani, dont le livre *Gramsci, Togliatti e il PCI* (édition Armando) a été récemment réédité, le dit clairement. L'intellectuel était militant, il n'était donc pas libre, mais fonctionnel au parti, seule source de Vérité. Le problème - poursuit Ventura - est que, à partir de Togliatti, l'opportunisme a prévalu. Si vous étiez un intellectuel «organique» du PCI, vous trouviez immédiatement du travail (dans les journaux, à la RAI, dans les maisons d'édition). Une relation «saine» entre les intellectuels et les partis, du moins en Italie, n'a jamais existé. Et, de ce point de vue, la transformation du PCI en Parti démocrate de la gauche (PDS) - Démocrates de gauche (DS) - PD n'a pas changé les termes du problème. Il oscille entre opportunisme et supériorité morale, à la Nanni Moretti, contre la droite et Berlusconi. En outre, il y a un manque de pensée originale, même dans le secrétariat actuellement aux commandes, celui d'Enrico Letta. Tout au plus il reprend l'idée de Prodi, celle de l'Olivier, c'est-à-dire l'union du réformisme, toutefois très faible, dérivé du PCI et de la Démocratie Chrétienne (DC). Quant à la relation (malsaine) avec la télévision - c'est l'avis de Ventura - la gauche s'est toujours comportée comme une grande néophyte. Elle n'a jamais compris le phénomène Berlusconi (qui a déchiqueté la télévision), et en est venue à l'imiter maladroitement. Comme lorsque Massimo D'Alema (alors premier ministre, ndr) a été filmé en train de préparer un risotto dans la «troisième chambre», *Porta a Porta* de Bruno Vespa, ou lorsque Zingaretti a été l'invité de D'Urso. En bref - c'est l'avis



Foto: ©Riccardo Arata/Shutterstock.com

du professeur - n'ont jamais compris la modernité et le rôle des intellectuels est devenu ridicule, résiduel. Letta, de ce point de vue, se réfugie dans des talk-shows «cool de gauche» comme «Gazebo» (diffusé sur la chaîne La 7 et présenté par Diego Bianchi, alias «Zoro») ou «Che tempo che fa?» de Fabio Fazio (chaîne Rai Tre). Pour l'instant, il ne cherche donc qu'à rassurer les personnes «déjà converties»...

La version de Orsina. Aujourd'hui, la gauche court après le berlusconisme, mais elle est maladroite et peu sincère

«Mon impression - c'est la réflexion de Giovanni Orsina - est celle d'une gauche qui, ayant perdu son ancrage traditionnel, politique et électoral, ainsi qu'idéologique, ne trouve plus son chemin. L'interprétation marxiste du monde, tant en termes révolutionnaires que réformistes, avait un ancrage clair à une philosophie hégélienne de l'histoire et à des classes populaires de référence, mais aussi à une relation avec les intellectuels qui était de type «organique». Il fallait conquérir, expliquait Gramsci,

«les casemates de la culture». C'est une tradition qui a commencé à se dissoudre très tôt, c'est-à-dire dès le milieu des années soixante, et qui a alors épousé un modèle culturel individualiste fondé sur le libéralisme. Déjà dans les années soixante-dix, le philosophe catholique Augusto Del Noce parlait, à propos du PCI, d'un «parti radical de masse». La gauche a commencé à représenter, de plus en plus, les minorités, les droits, les individus, et non les classes et les catégories sociales. C'est également compréhensible - poursuit Orsina - parce que la société devient liquide, fragmentée, divisée, la désintermédiation gagne. En rejetant le modèle marxiste, la gauche se jette dans la politique pop, mais elle n'est plus «populaire». Berlusconi - note Orsina - est né dans ce modèle, dans une société liquide. Il est un «natif» de la télévision. Il ne parle pas «à travers» les médias, il «est» les médias et la télévision. La gauche tente de le poursuivre sur son propre terrain et perd en devenant maladroite, se montrant toujours mal à l'aise. D'Alema qui cuisine un risotto chez Vespa est un cas intéressant: l'homme de

parti par excellence, le *leader maximo*, essaie de s'adapter, mais il n'y parvient pas, cette façon de communiquer le dégoûte, et ça se voit. Veltroni et Renzi semblent plus appropriés et mieux adaptés à la nouvelle façon de communiquer, mais avec Renzi nous sommes déjà au-delà de la gauche historique. Bersani monte sur la scène du théâtre Ariston de Sanremo et Zingaretti va chez D'Urso, mais ils sont mal à l'aise, et cela se voit. Ils comprennent qu'ils doivent quitter les salons radicaux-chics pour aller dans les salons télévisés, mais ils ne savent pas comment s'y sentir à l'aise.

*“Chi parla male pensa male, vive male!
Le parole fanno male, le parole uccidono!”*
(Nanni Moretti, dal film *Palombella rossa*)

Il 'grande' Partito comunista italiano e i suoi massimi leader non sono stati esenti da un uso improprio, magari forbito, ma duro, delle parole. E hanno 'disprezzato' e vilipeso gli intellettuali. Resta famosa la frase con cui il segretario del Pci, Palmiro Togliatti, nel 1947 liquidò, con rara, perfida, superbia, l'intellettuale e scrittore Elio Vittorini, fiancheggiatore del Pci (fino ad allora) e fondatore della prestigiosa rivista *Il Politecnico*, che rivendicava l'autonomia della cultura e della figura dell'intellettuale dal Partito. “*Vittorini se n'è gghiuto e soli c'ha lassato*” scrisse Togliatti sulla rivista ufficiale del Pci, *Rinascita*, per ridicolizzare Vittorini, di origine meridionale, indicarne l'assoluta irrilevanza – agli occhi di un partito che, allora, contava quasi il 30% dei voti – e, insieme, per bandirlo in via definitiva dal Pci.

Eppure, il rapporto tra intellettuali e Pci – come pure rispetto agli altri partiti della sinistra italiana – era forte, fortissimo. Tanto che si parlava di intellettuali 'organici' o “al servizio del Principe” che, in quel caso, coincideva con il Partito stesso. Case editrici (Einaudi su tutte), riviste culturali, circoli letterari, giornali quotidiani costituivano un vero 'universo', a sinistra, e non secondario. Anzi, ne costituivano il vigoroso braccio ideale, quasi più importante degli iscritti al partito (migliaia, operai e contadini, per lo più) e degli elettori (milioni di cittadini). Un 'tesoro reale'. Che si è perso, disperso, volatilizzato, proprio come i voti alla sinistra, sempre più declinante. Per paradosso, infatti, oggi la sinistra italiana, pur perdendo le elezioni, è stabilmente al Potere (dal 2013 al 2018 e dal 2018 a oggi, tranne un anno, è entrata ed ha formato tutti i governi del Paese), ma conta sempre

La sinistra italiana si è innamorata della tv e dei social, ma è goffa.

L'action n'est pas sincère et cela se voit. Letta se rend chez Fazio et chez «Zoro» pour obtenir une première confirmation de son identité auprès de son électorat de référence, en se plaçant beaucoup plus à gauche qu'il ne l'a jamais été de toute sa vie. Il est trop tôt pour dire si cette tentative sera couronnée de succès». Une chose est sûre: aucun leader du PD n'aura jamais le luxe de dire, à un intellectuel, les mots et les railleries de Togliatti à Vittorini. A la fois parce qu'il y a de moins en moins d'intellectuels, et parce que chaque vote aujourd'hui, pour la gauche, vaut son pesant d'or.

meno, nell'Italia reale, concreta. Mantiene una larga, e pesante, prosopopea e alta opinione di se stessa, ma vale – tutta assieme (Pd-LeU-Iv-partiti minori di centrosinistra) il 20%, se va male, e il 25% se va bene, di consensi popolari, quando il Pci, da solo, aveva il 30% dei voti e, con Psi-Psdi-altri gruppi minori, sfiorava il 50%, pur senza esser mai riuscita ad andare al governo.

Ma come si è potuti passare, in poco più di cinquant'anni, da una vera 'egemonia culturale', per dirla con Antonio Gramsci – pensatore sardo, fondatore del Pci, incarcerato dal fascismo e morto in carcere, glorificato dal Pci e oggi studiato nelle Università di tutto il mondo – quella del Pci sulla cultura italiana, egemonia che era ed è sempre stata ferrea, alla situazione di oggi? E, in ispecie, alla ingloriosa e patetica scena di vedere l'ormai penultimo segretario del Pd, Nicola Zingaretti, andarsi a 'confessare' – pochi giorni prima di gettare la spugna e dimettersi, aprendo una crisi profonda nel partito che guidava, il Pd, e che ha eletto, al suo posto, l'ex premier Enrico Letta – nel salotto tv di Barbara D'Urso, 'regina' della tv *trash*, in una trasmissione, peraltro dagli ascolti calanti (*Non è la D'Urso*), in onda su Canale 5? Lo abbiamo chiesto a tre importanti studiosi e protagonisti del dibattito politico italiano: il sociologo Massimiliano Panarari, la politologa Sofia Ventura e lo storico Giovanni Orsina.

La versione di Panarari. La sinistra ha perso decenni fa l'appuntamento con la modernità

“La trasformazione, in peggio, della sinistra italiana conosce varie tappe. Si parte dai classici: la vecchia teoria dell'intellettuale organico di gramsciana memoria, al servizio del Partito, e si arriva alla metà degli anni Ottanta, quando la post-modernità ha già vinto la sua partita e la 'neo tv' anche”, racconta Massimiliano Panarari a *Le Cahier*. La sinistra, “l'appuntamento con la modernità, l'ha perso, e da

subito, ben prima del crollo del Muro”. Lo spirito dei nuovi tempi soffiava già dalla metà degli anni Settanta, con le radio libere, le tv private (da lì nasce Berlusconi), la controcultura. “Il post-moderno, poi, ha molti punti di contatto con il neo-liberismo e il tardo capitalismo, con la società post-industriale”. Secondo il sociologo, “la sinistra, tutta, non comprende cosa sta accadendo e il predominio di una sinistra comunista e marxista, che schiaccia e riduce al silenzio la sinistra socialista e riformista, peggiora le cose”. A suo avviso “l'appuntamento mancato con la modernità è eclatante”. Ma la sinistra fa di peggio: “sostituisce gli intellettuali con i pubblicitari e la sua comunicazione è subita, non agita. Dopo decenni di rifiuto radicale dei media, tv compresa specie quella a colori (e qui Pier Paolo Pasolini, con grande forza evocativa, ‘fa danni’ perché rifiuta la modernità in nome di purezze perdute), e di contrapposizione alla tv commerciale (la battaglia contro gli spot nei film,

il referendum contro le tv commerciali di Berlusconi, etc.), la critica iper-politica si traduce in adesione acritica”. Il modello dei pubblicitari, che sostituiscono gli intellettuali, “viene assorbito acriticamente e così, dopo lungo rigetto, si passa all’adesione acritica”. Zingaretti che si siede nel salotto di Barbara D’Urso in sostanza è il punto più basso di una lunga storia, ma prima c’è Massimo D’Alema che nobilita una trasmissione come ‘Striscia la notizia’ definendola ‘tv di sinistra’ e il suo ideatore, Antonio Ricci, che viene chiamato ‘un intellettuale (sic) di sinistra’. Si passa, dunque, - nota Panarari - dal modello del rifiuto a quello dell’adesione, sempre alla ricerca del consenso, ma nell’illusoria, effimera, equazione visibilità=popolarità=consensi=voti. “Ma l’errore è capitale. La sinistra va su un terreno di gioco non suo, ma degli autori e dei conduttori, e Bersani, Zingaretti, o altri, sono ‘costretti’ a dare le loro opinioni sul calcio, su attori, cantanti”. Il terreno, dunque, è quello



del populismo, vero spirito dei tempi: cultura diffusa e pervasiva, che va in scena mentre i partiti che un tempo erano ‘popolari’ scompaiono. Anche sul piano politico, la sinistra – oggi il Pd – cerca come alleati partiti ‘populisti’, i 5Stelle, e trasmissioni ‘populiste’, come quella di D’Urso. “Con un riflesso condizionato di un tempo, quello dell’egemonismo culturale di chi crede di poter dare la propria direzione di marcia alla Storia. Ma il Pd di oggi non è paragonabile al Pci di allora”. Letta? “Per ora si è chiuso nella *comfort zone* del neo-ulivismo, nella *constituency dem*, quella che Edmondo Berselli chiamava delle ‘professoresse democratiche’, quelle che ti votano comunque”.

La versione di Ventura. Dalla ‘dittatura’ del partito sugli intellettuali alla sinistra cool

“Non ho troppi rimpianti per il concetto gramsciano di ‘egemonia culturale’ – spiega la professoressa Ventura – perché è indice di un rapporto distorto tra intellettuali e partito. Uno studioso raffinato come Luciano Pellicani, di cui è stato da poco ripubblicato il libro *Gramsci, Togliatti e il Pci* (Armando ed.) lo dice chiaro. L’intellettuale era militante, quindi non era libero, ma funzionale al partito, unica fonte della Verità. Il problema – continua Ventura – è che, da Togliatti in poi, ha prevalso l’opportunismo. Se eri un intellettuale ‘organico’ al Pci trovavi subito lavoro (nei giornali, in Rai, nelle case editrici). Un rapporto ‘sano’ tra intellettuali e partiti, almeno in Italia, non c’è mai stato. E, da questo punto di vista, la trasformazione del Pci in Pds-Ds-Pd non ha cambiato i termini del problema. Si oscilla tra l’opportunismo e la superiorità morale, alla Nanni Moretti, contro la destra e Berlusconi. Inoltre, manca un pensiero originale, anche nella segreteria oggi in sella, quella di Enrico Letta. Al massimo si recupera l’idea di Prodi, quella dell’Ulivo, cioè dell’unione dei riformismi, peraltro assai deboli, derivanti dal Pci e dalla Dc. Per quanto riguarda il (malsano) rapporto con la tv – è il giudizio di Ventura – la sinistra si è comportata sempre come una grande neofita. Non ha mai capito il fenomeno Berlusconi (che l’ha triturrato la tv), per poi arrivare a imitarlo goffamente. Come quando Massimo D’Alema (allora premier, ndr) si fa riprendere mentre cucina il risotto nella ‘terza Camera’, *Porta a Porta* di Bruno Vespa o come quando Zingaretti va ospite dalla D’Urso. Insomma – è il giudizio della docente – non hanno mai capito la modernità e il ruolo degli intellettuali è diventato ridicolo, residuale. Letta, da questo punto di vista, si rifugia in *talk show* da ‘sinistra cool’ come ‘*Gazebo*’ (in onda su La 7, conduttore Diego Bianchi, in arte ‘Zoro’) o come ‘*Che tempo che fa?*’ di Fabio Fazio (Rai Tre). Per ora, dunque, cerca solo di assicurare i ‘già convertiti’...”.

Massimiliano Panarari è professore di Sociologia della comunicazione all’Università Mercatorum di Roma. Specialista in mass media, è editorialista del quotidiano *La Stampa*, collaboratore del *Venerdì* e dell’*Espresso*. Tra i suoi molti libri sono decisivi: *Uno non vale uno. Democrazia diretta e altri miti d’oggi* (Marsilio, 2018); e *L’egemonia sottoculturale. L’Italia da Gramsci al gossip* (Einaudi, 2010).

Sofia Ventura è professore associato all’Università di Bologna, Scuola di Scienze Politiche, Dipartimento di Scienze Politiche e Sociali. Editorialista della *Stampa* e dell’*Espresso*, tra i suoi molti libri ricordiamo: *Il racconto del capo. Berlusconi e Sarkozy* (Laterza, 2012); e *I leader e le loro storie. Narrazione, comunicazione politica e crisi della democrazia* (Il Mulino, 2018).

Giovanni Orsina è professore associato di Storia Comparata dei sistemi politici europei e di Storia del giornalismo alla facoltà di Scienze politiche dell’Università Luiss “Guido Carli” di Roma. Editorialista della *Stampa*, tra i suoi molti libri restano fondamentali almeno due: *Il berlusconismo nella storia d’Italia* (Marsilio, 2013); e *La democrazia del narcisismo. Breve storia dell’antipolitica* (Marsilio, 2018).

La versione di Orsina. Ora la sinistra rincorre il berlusconismo, ma è goffa e insincera

“La mia impressione – è la riflessione di Giovanni Orsina – è di una sinistra che, perso il suo ancoraggio tradizionale, politico ed elettorale, oltre che ideologico, non riesce più a trovare una via. La interpretazione marxista del mondo, sia in chiave rivoluzionaria che riformista, aveva un chiaro ancoraggio a una filosofia della storia di matrice hegeliana e a ceti popolari di riferimento, ma anche a un rapporto con gli intellettuali che era di tipo ‘organico’. Bisognava conquistare, spiegava Gramsci, “le casematte della cultura”. Una tradizione che ha iniziato a dissolversi presto e cioè già alla metà degli anni Sessanta e che poi ha sposato un modello culturale individualistico e basato sul liberismo. Già negli anni Settanta il filosofo cattolico Augusto Del Noce parlava, rispetto al Pci, di “partito radicale di massa”. La sinistra ha iniziato a rappresentare, sempre di più, minoranze, diritti, singoli individui, non ceti e classi sociali. È anche comprensibile – continua Orsina – perché la società diventa liquida, frammentata, divisa, vince la disintermediazione. Dismesso il modello marxista, la sinistra si getta



Foto: ©Hans Schneider/Shutterstock.com

a fare una politica pop, ma non è più 'popolare'. Berlusconi – nota Orsina – nasce in quel modello, in una società liquida. È un 'nativo' televisivo. Non parla 'tramite' i media, 'è' i media e la tv. La sinistra prova a rincorrerlo sul suo terreno e perde diventando goffa, mostrandosi sempre a disagio. D'Alema che cucina il risotto da Vespa è un caso interessante: l'uomo di partito per eccellenza, il *leader maximo*, prova ad adattarsi, ma non ci riesce, quel modo di comunicare gli fa schifo, e si vede. Veltroni e Renzi sembrano più adatti e meglio si adattano al nuovo modo di comunicare, ma con Renzi siamo già oltre la sinistra storica. Bersani sale sul palco dell'Ariston di Sanremo

e Zingaretti va dalla D'Urso, ma sono a disagio, e si vede. Capiscono che devono uscire dai salotti radical chic e andare nei salotti tv, ma non ci sanno stare. L'operazione è insincera, e si vede. Letta va da Fazio e da 'Zoro' per cercare una prima conferma identitaria presso il suo elettorato di riferimento, collocandosi molto più a sinistra di quanto non sia mai stato lui in tutta la sua vita. Se il tentativo riuscirà è troppo presto per dirlo". Una cosa è certa: nessun leader del Pd si potrà mai permettere il lusso di dire, a un intellettuale, le parole e gli sfottò di Togliatti a Vittorini. Sia perché gli intellettuali sono sempre meno, sia perché ogni voto oggi, per la sinistra, vale oro. ■

CATEGORIA/CATEGORIA

L'autre côté de la toile

L'altra faccia del web



Andrea Lisi

Avocat spécialisé en droit appliqué de l'informatique, président de ANORC professions

Avvocato esperto di diritto applicato all'informatica, presidente di ANORC professioni

Le 6 août 1991, la première page internet est mise en ligne depuis le Cern à Genève. Il a fallu 17 jours au premier utilisateur extérieur au centre de recherche pour l'atteindre. Aujourd'hui, le rapport «Digital 2020» (réalisé par We Are Social et Hootsuite) nous apprend que l'année dernière, environ 4,54 milliards de personnes étaient connectées à Internet et qu'environ la moitié de la population mondiale utilise régulièrement les réseaux sociaux, soit une augmentation d'environ 9% par rapport à 2019. Et que les appareils mobiles sont accessibles à plus de 5 milliards de personnes (+2,4% par rapport à 2019), soit 67% des habitants de terre. À lui seul, Facebook gère environ 2,7 milliards d'utilisateurs. Une transformation historique qui a entraîné d'énormes changements culturels au niveau mondial, tant dans l'approche de l'information que dans notre façon d'être citoyens dans un monde envahi par le numérique. Si dans les années 90 et au début des années 2000, l'utilisateur du web et du commerce électronique était un utilisateur privilégié, culturellement élitiste et également conscient des risques de sa navigation en ligne, aujourd'hui tout le monde (ou presque) vit numériquement, y compris les mineurs. Et, si auparavant l'asymétrie d'information entre les fournisseurs de services informatiques et les utilisateurs de ces mêmes services était compensée par la maturité de l'approche du Web par ses protagonistes limités, aujourd'hui il y a clairement un niveau d'urgence de sensibilisation

aux pièges du web et des services offerts par les réseaux sociaux.

Il est donc fondamental de garantir une information correcte sur les droits de citoyenneté numérique de manière utilisable, claire et efficace, suite à cette transformation des habitudes qui est en train de se produire. Depuis 2000, la législation européenne s'efforce d'assurer, par le biais du principe de «law usability», la transparence de l'information en faveur des utilisateurs de services en ligne (référence faite à la directive 2000/31/CE).

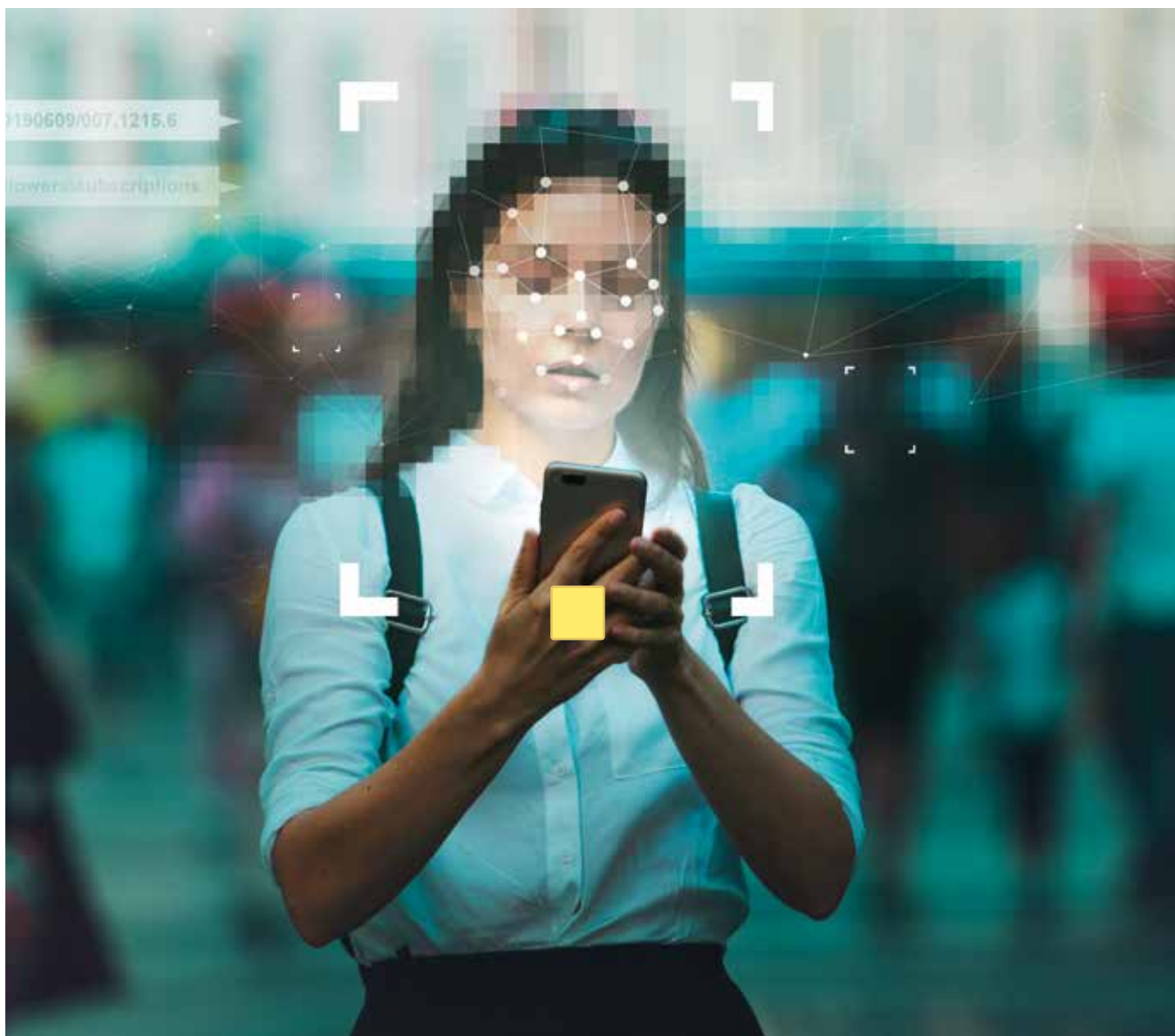
Les règlements de l'UE sur la protection des consommateurs et des données personnelles visent également à garantir une information claire, concise et fiable en faveur des parties les plus faibles de la société numérique.

Jusqu'à présent, cependant, l'approche des géants du web à l'égard des principes de transparence de l'information a été peu utilisable et très bureaucratique. En effet, pratiquement toutes les conditions juridiques et les politiques de confidentialité des principales applications de nos appareils mobiles, à de très rares exceptions près, ont la caractéristique d'être très longues et peu lisibles, non conçues pour des utilisateurs qui, de plus en plus souvent, ne sont pas très attentifs et conscients de ce qu'ils reçoivent «gratuitement» en ligne. Et il y a très peu de choses qui sont gratuites. Les dynamiques sociales de nos comportements en ligne sont beaucoup plus complexes qu'hier et nous amènent chaque jour à remettre en question nos droits et nos libertés fondamentaux. C'est le prix élevé que nous devons payer pour continuer à surfer «sans souci»: nos identités sont constamment profilées et associées à chaque pensée et comportement, dans une dimension qui n'est plus seulement commerciale, mais qui nous expose en tant que personnes à un contrôle social omniprésent par des tentacules voraces. Cambridge Analytica n'est qu'un pâle exemple.

Il est urgent de décider si nous devons accepter comme modèle inéluctable de développement le marché imaginaire conçu pour nous, sous des formes de plus en plus prédictives, par de grands acteurs qui aspirent désormais à devenir les maîtres absolus de nos vies numériques, ou si nous pouvons tenter de reprendre possession de notre présent, ou du moins de notre avenir, sans devoir renoncer à l'innovation, mais sans même être contraints de chasser ou de sélectionner les quelques fournisseurs disposés à nous respecter davantage en tant qu'individus. Après tout, nous ne sommes pas tous capables d'éplucher les conditions contractuelles, les mentions légales, les politiques de confidentialité de plus en plus longues et complexes pour trouver quelque chose qui ne nous porte pas trop préjudice. Et l'enjeu ne peut être affronté que par une prise de conscience généralisée.

Les protagonistes de ce changement ne peuvent toutefois pas être (uniquement) nous, les citoyens. Toutes les agences gouvernementales et les organismes de contrôle au niveau européen et international doivent également être conscients des enjeux. Ce sont surtout les décideurs, nos hommes politiques, qui doivent acquérir une large conscience de ce qui nous arrive. Ils doivent également être conscients des rôles précis à attribuer aux Big Tech. En tant qu'opérateurs de services essentiels ayant un impact sur nos libertés et droits fondamentaux, ils doivent respecter des principes précis, dont ceux de la transparence, dans les algorithmes qui contrôlent et animent nos comportements numériques et qui génèrent inévitablement des conséquences précises dans nos vies. Après tout, «c'est dans le sommeil de la conscience publique que mûrissent les dictatures», disait-on autrefois...





Il 6 agosto 1991 dal Cern di Ginevra andò online la prima pagina web. Ci vollero 17 giorni perché il primo utente esterno al centro di ricerca la raggiungesse. Oggi sappiamo dal report “Digital 2020” (realizzato da We Are Social e Hootsuite) che l’anno scorso sono state circa 4,54 miliardi le persone connesse a Internet e che circa la metà della popolazione mondiale utilizza regolarmente i social network, con un incremento del 9% circa rispetto al 2019. E che i dispositivi mobili sono accessibili a più di 5 miliardi di persone (+2,4% rispetto al 2019), ovvero al 67% di persone sulla Terra. Il solo Facebook gestisce circa 2,7 miliardi di utenti. Una trasformazione epocale che ha comportato enormi cambiamenti culturali a livello globale, sia

nell’approccio all’informazione e sia nel nostro essere cittadini in un mondo pervaso di digitale. Se negli anni ‘90 e nei primi anni del 2000 l’utente del web e dell’e-commerce era un utente privilegiato, culturalmente elitario e consapevole anche dei rischi delle sue navigazioni online, oggi tutti (o quasi) vivono digitalmente, anche i minori di età. E, se prima la asimmetria informativa tra prestatori di servizi informatici e utenti degli stessi era bilanciata dalla maturità di approccio alla Rete da parte dei suoi limitati protagonisti, oggi c’è evidentemente un’emergenza a livello di consapevolezza dei tranelli del mondo web e dei servizi offerti dai social network. È quindi fondamentale garantire corretta informazione sui diritti di cittadinanza digitale in

modo usabile, chiaro ed efficace, seguendo questa trasformazione di abitudini in atto. La normativa europea già a partire dal 2000 ha cercato di garantire, attraverso il principio di “law usability”, trasparenza informativa in favore degli utilizzatori di servizi online (si fa riferimento alla direttiva 2000/31/CE). E anche le normative UE di tutela consumeristica e di protezione dei dati personali mirano ad assicurare informazioni chiare, sintetiche, affidabili in favore delle parti deboli della società digitale. Sino ad oggi, però, l’approccio dei giganti del web ai principi di trasparenza informativa è stato poco usabile e molto burocratico. Infatti, in pratica tutti i *legal terms* e le *privacy policy* delle principali app presenti sui nostri dispositivi mobili, salvo pochissime eccezioni, si caratterizzano per essere lunghissime e poco leggibili, non pensate per utenti ormai sempre più spesso poco attenti e consapevoli di ciò che ricevono “gratuitamente” online. E di gratuito c’è molto poco.

Le dinamiche sociali dei nostri comportamenti online sono molto più complesse rispetto a ieri e ci portano a fare i conti ogni giorno con nostri diritti e libertà fondamentali. È il salato prezzo da pagare per continuare le nostre “spensierate” navigazioni: le nostre identità sono costantemente profilate e associate a ogni pensiero e comportamento, in una dimensione che non è più solo commerciale, ma ci espone come persone a un pervasivo controllo sociale da parte di voraci tentacoli. Cambridge Analytica ne è solo un pallido esempio.

È urgente decidere se accettare come modello di sviluppo ineluttabile il mercato immaginifico pensato per noi, in forme sempre più predittive, da grandi *player* che ormai aspirano a diventare padroni assoluti delle nostre esistenze digitali, oppure possiamo provare a riappropriarci del nostro presente, o almeno del nostro futuro, senza dover rinunciare all’innovazione, ma senza neppure essere costretti a inseguire o selezionare quei pochissimi provider disposti a rispettarci di più come individui. Del resto, non possiamo essere tutti capaci di spulciare condizioni contrattuali, note legali, *privacy policy* sempre più lunghe e complesse per scovare qualcosa che non ci danneggi troppo. E la partita in gioco si può affrontare solo attraverso una diffusa consapevolezza. I protagonisti di questa svolta non possiamo, però, essere (solo) noi cittadini. Devono essere consapevoli della posta in gioco anche tutte le agenzie governative e gli organismi di controllo a livello europeo e internazionale. Sono soprattutto i decisori, i nostri politici, a dover acquisire consapevolezza diffusa di ciò che ci sta accadendo. Consapevoli anche dei ruoli precisi da attribuire alle Big Tech. Esse, come operatori di servizi essenziali che impattano sui nostri diritti e libertà fondamentali, devono rispettare precisi principi, anche di trasparenza, negli algoritmi che sorvegliano e animano i nostri comportamenti digitali e che generano inevitabilmente conseguenze precise nella nostra vita. Del resto, “è nel sonno della pubblica coscienza che maturano le dittature”, diceva qualcuno... ■

CATEGORIA / CATEGORIA

Signes de vie

Segni di vita



Elio Sena

Médecin psychiatre, neurologue
et psychanalyste.

Medico psichiatra, neurologo
e psicanalista

Au cours de l'année dernière, l'existence humaine a été fortement perturbée et menacée par la propagation d'un virus potentiellement mortel. Et jusqu'à présent, nous déplorons de nombreux décès, et ce, aux quatre coins du monde: on parle, en effet, de pandémie. Le mal s'attaque à la vie en tout lieu. Les mots apocalyptiques décrivent des scénarios de souffrance impensables jusqu'à hier, voire évoqués uniquement par l'histoire de tragédies similaires mais éloignées dans le temps et donc avec un écho estompé qui n'est plus perceptible en aval. Dans la vallée des larmes, aujourd'hui, un chœur de sanglots accompagne la peur et ne devient parfois qu'une seule prière. L'homme répond plutôt par la science, une certitude irremplaçable qui s'oppose avec véhémence à la volonté vague du hasard ou aux desseins incompréhensibles du destin.

Au contraire, il semble y avoir un affrontement entre des forces impénétrables, capables d'engendrer la folie et la mort, comme des effets secondaires inquiétants et gênants d'un remède inévitable. Le monde s'arrête, la guerre ralentit, l'air se purifie, l'avenir se retarde. Inlassablement, la voix de l'homme articule partout des discours sur le virus, sur ses objectifs présumés, sur les conditionnements et les bouleversements induits ou initiés par celui-ci: c'est ce bavardage bruyant qui trompe l'attente et ses angoisses, souvent présomptueux dans son évanescence critique, insubstantiel et envahissant, mais toujours nécessaire. C'est un signe de vie, indispensable à la survie. Rester cloîtré chez soi. Cependant, même «l'enfermement»

n'est pas le même pour tout le monde: nombreux sont ceux qui ne vivent pas dans une maison simplement parce qu'ils n'en ont pas, et qui n'apprécient même pas ces accessoires d'ameublement que sont ses habitants, les colocataires, cohabitants aimés et détestés ou étrangers par habitude, corps connus pour leurs aphorismes et leurs traits de caractère, immergés dans le silence et la violence, dans les étreintes et les caresses, encombrants ou invisibles. Normalement, on est «bien» chez soi si physiquement on va «bien» ou «pas trop mal», mais dans les deux cas, seulement pour un certain temps; on est «bien» tout seul, mais pas si on va vraiment «mal», car alors, si on le peut, on demande de l'aide. Apparemment, le confort du semblable, évoqué et parfois imploré, désiré et détesté à la fois, est de toute façon inévitable: on le voit déjà à l'horizon, si horizon il y a. Dans notre quotidien, il n'y en a pas; nous attendons donc ceux que nous ne voyons pas, et nous sommes même obligés de craindre le contact avec ceux que nous désirons.

Un peu comme l'amour, quand au début il nous perturbe. L'esprit humain ne sait pas comment rester en équilibre entre le désir et la peur, mais surtout il ne comprend pas quelles sont ses limites et quelles sont les «choses» dont il doit se nourrir pour fonctionner. Y compris la haine, *tout va bien!*

Voici le temps suspendu de notre existence présente, et l'espace dans lequel nos signes de vie sont traçables est un ailleurs dont nous ne savons rien. Il nous semble donc que nous ne vivons pas: j'ai besoin d'une étreinte aujourd'hui et j'imagine même être broyé par celle-ci demain. Je ne me contente pas de vivre comme une plante, encore moins de me transformer, dans ce cas, en un jasmin nocturne de Giovanni Pascoli*. En fait, le vrai problème sera d'accepter ma vie comme étant «un peu libre et un peu non libre», et ici, de la même manière que pour toutes les conditions humaines fragmentées et incertaines, l'opportunité offerte est celle d'apprécier la liberté à

son maximum quand nous l'avons, sans protester si nous devons ensuite la rendre. En effet, chaque fois que la douleur se relâche et le soulage, le malade se souvient d'avoir su exactement ce qu'est le bien-être, car c'est seulement à ce moment-là, peut-être à plus petite échelle, qu'il le revoit et le reconnaît. De même, cette gêne perçue dans le désir de protection d'un autre, signe de dépendance, sera finalement vivifiante même au moment où elle ne sera que tourment et où le cerveau l'aura reconnue comme telle. C'est l'une des nombreuses exagérations que le besoin exerce sur le désir, avec des conséquences parfois même mortifiantes. La faim, par exemple, celle qui a créé l'homme, sera encore plus cruelle que le besoin, si le désir est déplacé uniquement vers le superflu, au nom d'un odieux égoïsme. Ainsi, la «crise économique» de notre époque, redoutée comme une sorte de «faim» par et pour un certain système, nous apparaît comme une punition inique subie, qui n'est pourtant que la reproduction lilliputienne de la gigantesque injustice barbaquement perpétrée depuis des années

au détriment de nombre de nos semblables. Tout cela, notre virus ennemi ne le sait pas, il n'a rien à voir avec tout cela: nous pouvons appeler notre bourreau «spectateur innocent», comme on dit en biologie. En fait, il peut être considéré comme un facilitateur, un levain de cette réaction chimique explosive et d'autres, qu'il nous appartiendra ensuite de gouverner de la bonne manière, afin de limiter les dégâts. Pour l'instant, les dégâts sont à la mesure d'un modèle de bonheur difficile à changer, et à bien des égards, en plus d'être compréhensible et évident, cela semble inévitable. Il est plus difficile d'essayer de comprendre quels sont les signes de vie réelle envisagés dans ce modèle et acceptés passivement. Pour identifier ces indicateurs, il faut avoir les yeux grands ouverts et un regard sans crainte, afin de ne céder ni à la peur ni à l'égoïsme. C'est clair maintenant: dans cette tragédie, aucun terrestre ne se sauve. Ce que cela signifie exactement n'est peut-être pas si clair. En général, les occasions de désespoir humain capables de stimuler une

* Référence au poème du même nom du poète italien Giovanni Pascoli.





participation émotionnelle sincère, parfois même véritablement empathique, sont rares et, de toute façon, leur bruit médiatique est de courte durée. Nous sommes aujourd'hui confrontés à quelque chose d'ancien et d'universel, un mal mondial, mais qui, pour la première fois, peut être observé, étudié et dénombré simultanément par toutes ses victimes réelles et potentielles; l'avantage de cet œcuménisme inquisiteur a certainement produit ses bons fruits. S'il serait souhaitable de s'éloigner du modèle du projet de bonheur, qui ne peut d'ailleurs être programmé de manière autonome que dans une faible mesure en cette époque de désirs pilotés ou imposés, pour adhérer à une «nécessaire» collaboration de tous et à tous les niveaux dans le confinement de l'hôte inattendu, il semble qu'une telle entreprise n'engage trop d'humains que dans des lamentations incessantes et des ruminations persécutrices. Ici, un signe de vie véritable pourrait être celui d'une réflexion méditée

et collective sur la qualité de l'existence à défendre, au moment même où elle est harcelée par les limitations. Une réflexion critique, c'est-à-dire tout ce qui vise à l'énucléation des catalogues essentiels de sens.

Que signifie exactement «être seul», par exemple? Si nous luttons ensemble, est-ce que nous «sommes» ensemble? Certainement, mais seulement si le but ultime de la lutte commune est de désintégrer le sentiment d'impuissance individuelle et de préfigurer la jouissance du salut conquis comme possible seulement si elle est omniprésente et innovante.

Le seul signe de vie renouvelée, après la pandémie, devrait être une nouvelle façon de vouloir être en vie, en s'engageant à dénicher quotidiennement les pièges de l'abus et de la maltraitance, de la discrimination et de l'indifférence, dans chaque coin habité de la Terre... qui gémit aujourd'hui à l'unisson, mais qui entendra probablement des chants de joie isolés lorsque la guerre sera terminée.

Nell'ultimo anno l'esistenza umana è stata fortemente condizionata e minacciata dalla diffusione di un virus potenzialmente letale. E di morti sinora ne piangiamo molti, in ogni angolo del Pianeta: si parla, infatti, di pandemia. Il male aggredisce la vita ovunque. Apocalittiche parole descrivono scenari di sofferenza sino a ieri impensabili, semmai evocati solo dalla storia di tragedie simili ma lontane nel tempo e perciò dall'eco svanita non più percepibile a valle. Nella valle di lacrime, oggi, un coro di singhiozzi accompagna la paura e solo talvolta si fa preghiera. L'uomo risponde piuttosto con la scienza, insostituibile certezza contrapposta con veemenza alle fumose volontà del caso o ai disegni incomprensibili del destino.

Anzi, sembra proprio in atto uno scontro tra forze imperscrutabili, capaci di generare la pazzia e la morte, come inquietanti e fastidiosi effetti collaterali di una cura inevitabile. Il mondo si ferma, la guerra rallenta, l'aria risana, il futuro ritarda. Instancabile, la voce dell'uomo articola ovunque discorsi sul virus, sulle sue presunte finalità, sui condizionamenti e sugli sconvolgimenti da esso indotti o avviati: è quel chiacchiericcio rumoroso ingannatore dell'attesa e delle sue ansie, spesso presuntuoso nell'evanescenza critica, inconsistente e pervasivo, ma sempre necessario. È un segno di vita, indispensabile per sopravvivere. Chiusi in casa. Tuttavia, anche "l'essere rinchiusi" non è uguale per tutti: molti non vivono in una casa semplicemente perché non ne hanno una, e non godono nemmeno di quei complementi d'arredo che sono i suoi abitanti, i coinquilini, amati e odiati conviventi o estranei d'abitudine, corpi noti per afrori e tratti, immersi in silenzi e violenze, in amplessi e carezze, ingombranti o invisibili. Normalmente si sta "bene" in casa se fisicamente si sta "bene" o "poco male", ma in entrambi i casi solo per un po'; si sta "bene" da soli, ma non se si sta "male" davvero, perché allora, potendo, si chiede aiuto.

A quanto pare, il conforto del simile, evocato e a volte implorato, desiderato e odiato al tempo stesso, è in ogni caso inevitabile: già si vede all'orizzonte, se c'è un orizzonte. Nel nostro quotidiano attuale non c'è; dunque si aspetta chi non si vede, costretti anzi a temere il contatto con chi si desidera. Un po' come l'amore, quando all'inizio ci disturba. In equilibrio tra desiderio e paura la mente umana non ci sa stare, ma soprattutto non capisce quali sono i suoi confini e di quali "cose" nutrirsi per funzionare. Che sia anche odio, *tout va bien!*

Ecco il tempo sospeso della nostra esistenza attuale, e lo spazio in cui i nostri segni di vita sono

rintracciabili è un altrove di cui nulla sappiamo. Così ci sembra di non vivere: io ho bisogno oggi di un abbraccio e di immaginare persino di esserne stritolato domani. Non mi accontento di vivere come una pianta e tantomeno di trasformarmi, in quel caso, in un gelsomino notturno pascoliano*. Semmai il vero problema sarà accettare la mia vita come "un po' libera e un po' no", e qui, alla stessa maniera di tutte le condizioni umane frammentate e incerte, l'occasione offerta è quella di apprezzare al meglio la libertà quando l'abbiamo, senza protestare se poi a forza si deve restituirla. Infatti, ogniqualvolta il dolore allenta la sua morsa e gli dà sollievo, il malato ricorda di aver saputo esattamente cos'è il benessere, perché solo allora, magari in scala ridotta, lo rivede e lo riconosce. Allo stesso modo, quel fastidio percepito nel desiderare la protezione da parte di un altro, spia della dipendenza, alla fine sarà vivificante pure nell'attimo in cui sarà solo tormento e il cervello lo avrà riconosciuto come tale. È una delle tante forzature che il bisogno esercita sul desiderio, con conseguenze talvolta addirittura mortificanti. La fame, per esempio, quella che ha creato l'uomo, sarà ancora più crudele del bisogno, se si sposta il desiderio unicamente verso il superfluo, in nome di un efferato egoismo. Così la "crisi economica" del nostro tempo, temuta come una sorta di "fame" da e per un certo apparato, ci appare come un'iniqua punizione subita, che, però, è solo la riproduzione lillipuziana della gigantesca ingiustizia perpetrata barbaramente da anni a danno di molti nostri simili. Tutto questo il virus nostro nemico non lo sa; con tutto questo non c'entra niente: possiamo chiamare il nostro carnefice "astante innocente", come si dice in biologia. Semmai, può essere ritenuto un facilitatore, un lievito-madre di questa come di altre reazioni chimiche esplosive, che starà poi a noi governare nel giusto modo, per limitare i danni. Per ora i danni sono commisurati su un modello di felicità difficile da cambiare, e per molti aspetti, oltre che comprensibile e ovvio, ciò sembra inevitabile. Più difficile è cercare di capire quali sono i segni di vita vera contemplati in questo modello e supinamente accettati. Per individuare questi indicatori bisogna avere occhi limpidi e sguardo impavido, per non cedere né alla paura né all'egoismo.

È pacifico, ormai: in questa tragedia, nessun terrestre si salva da solo. Cosa questo significa esattamente, forse non è altrettanto chiaro. In generale, si danno raramente occasioni di umane disperazioni in grado di stimolare partecipazioni emotive sincere,

* Riferimento all'omonima poesia del poeta italiano Giovanni Pascoli.



talvolta persino autenticamente empatiche, e comunque il loro rumore mediatico dura poco. Ci confrontiamo oggi con qualcosa di antico e universale, un male mondiale, ma per la prima volta esso può essere osservato, studiato e numerato contemporaneamente da tutte le sue vittime reali e potenziali; il vantaggio di questo ecumenismo indagatore ha sicuramente prodotto i suoi buoni frutti. Se da un lato sarebbe auspicabile scostarsi dal modello di un progetto di felicità, peraltro programmabile autonomamente solo in piccola parte in quest'epoca di desideri pilotati o imposti, per aderire a una "necessaria" collaborazione di tutti e a tutti i livelli nell'arginamento dell'ospite inatteso, dall'altro sembra che tale impresa impegni una quota troppo numerosa di umani soltanto in lamentazioni incessanti e ruminazioni persecutorie. Ecco, un segno di vita vera potrebbe essere quello

di una riflessione meditata e collettiva sulla qualità dell'esistenza da difendere, proprio ora che essa è vessata da limitazioni. Una riflessione critica, cioè, tutta protesa all'enucleazione di essenziali catalogazioni di senso. "Essere da solo", per esempio cosa significa esattamente? Se lottiamo uniti, "siamo" insieme? Certamente, ma solo se lo scopo ultimo della lotta comune è disintegrare il senso d'impotenza individuale e prefigurare il godimento per la salvezza conquistata come possibile solo se ubiquitario e innovativo. L'unico segno di vita rinnovata, dopo la pandemia, dovrebbe essere un nuovo modo di desiderare di essere vivi, impegnandoci a stanare quotidianamente le trappole dell'abuso e del sopruso, della discriminazione e dell'indifferenza, in ogni angolo abitato della Terra... che oggi geme all'unisono, ma che verosimilmente ascolterà canti di gioia isolati a guerra finita. ■



C'è l'Italia dentro!

100% conçu, modélisé,
fabriqué à la main et émaillé en Italie.
Tous nos bijoux sont faits à la main,
selon la tradition artisanale,
par les orfèvres toscans.

BOUTIQUE EN LIGNE
www.gioiellidop.com

info@gioiellidop.com | Tel: +39 0698186199



UNE PROMENADE EN PRINCIPAUTÉ DE MONACO

/A SPASSO PER IL PRINCIPATO DI MONACO

Le Palais de Monaco: de la forteresse médiévale au monument national

Il *Palais di Monaco*: da fortezza medioevale
a monumento nazionale



Maria Bologna

XXX

XXX



En se promenant dans les allées et les ruelles qui se faufilent entre les maisons colorées de Monaco Ville, on a l'impression d'être hors du temps et de l'espace. Le bourg historique, d'origine ancienne, s'est développé autour du noyau fortifié originel de la ville construit au sommet d'une montagne rocheuse, surplombant la mer. Et en effet, on se sent un peu comme à la maison, comme si on était à la fois dans un village typique du bord de mer de la Ligurie, et au cœur d'un petit village classique perché de la Côte d'Azur. L'histoire nous apprend que la domination des Grimaldi a connu des événements politiques défavorables et heureux, s'étendant aussi bien en Italie qu'en France. Leur passé a laissé des traces concrètes, au point de justifier la création, en 2015, d'une association regroupant les fiefs monégasques. Intitulé «Sites historiques Grimaldi de Monaco», il compte aujourd'hui plus de 150 villages affiliés et dans chacun d'eux, des plaques et des châteaux rappellent le passage des seigneurs de Monaco. Mais revenons à la charmante Rocca, autre nom attribué à Monaco Ville: ici le drapeau monégasque flotte partout, deux bandes superposées, rouge et blanc (il ne diffère de celui de l'Indonésie que par la nuance du rouge héraldique), tandis que les ruelles pavées sont pleines de bouches d'égout avec des plaques portant l'inscription «Ici commence la mer». Ce dernier est un moyen efficace de nous rappeler que nous sommes nous aussi responsables de la propreté de nos eaux. La ville-état emblématique de la famille Grimaldi doit ses débuts à Francesco Grimaldi, dit le Malizia, qui, avec une poignée de soldats, dans la nuit du 8 janvier 1297, réussit à conquérir la forteresse dressée sur le Rocher, devenant de fait le premier Seigneur de Monaco. Une statue de bronze, juste en face du Palais Princier, en rappelle les exploits. Depuis, à l'intérieur de ces murs, se sont succédés les descendants directs et collatéraux des Grimaldi,

qui ont consolidé leur règne jusqu'à nos jours, avec S.A.S le Prince Albert II de Monaco, monté sur le trône de sa Principauté en 2005. Le Souverain, par nature, est un homme moderne, le regard tourné vers l'avenir, mais aussi attentif au présent. C'est pourquoi, en 2013, lorsqu'il a constaté l'état «moins que parfait» de sa résidence, il a décidé de la rénover entièrement. Depuis, après avoir achevé la rénovation des façades extérieures, y compris celles de la Cour d'honneur, il est passé à une deuxième phase, plus conservatrice, la restauration des peintures présentes, y compris les fresques sur enduits des salles de réception, dites «Les grands appartements». En peu de temps, l'ensemble s'est transformé en une sorte de site «archéologique», car sous les peintures du XIXe siècle se cachait un véritable trésor jusqu'alors inconnu. La découverte, en cours, est confiée aux ouvriers qualifiés sous l'œil attentif du coordinateur, Christian Gautier - le même homme qui s'est occupé de la rénovation du hall de l'Hôtel de Paris monégasque - qui, entre nettoyage, réparations et reconstitutions, est chargé de la préservation et de la conservation des fresques du XVIIIe siècle qui refont lentement surface. Mais la véritable surprise survient en janvier 2019, lorsque dans les appartements du Palais, à quelques centimètres du plafond recouvrant l'alcôve du Salon Louis XIII, un élément inattendu est révélé. Gautier lui-même nous raconte ce moment: «Depuis le Salon Matignon, nous avons demandé aux électriciens d'éclairer les alentours. Suspendus à de hauts échafaudages, les restaurateurs ont dû utiliser des outils indispensables pour décaper la peinture et préserver les fresques qui émergeaient les unes après les autres des plafonds sur lesquels ils travaillaient. À un moment donné, les ouvriers, en faisant un trou dans la maçonnerie par lequel devait passer un nouveau câble électrique pour atteindre la pièce adjacente, celle qui porte le nom de Louis XIII, ont

Foto: AMP Monaco/Maria BOLOGNA



Foto: AMP Monaco/Maria BOLOGNA



remarqué que parmi les fragments de plâtre tombés au sol, il y avait des éclats de couleurs vives, dont un éclat vert foncé avec un point rouge. Il était évident que quelque chose d'autre se cachait au-delà d'un simple faux plafond». Gautier est intervenu avec son équipe pour comprendre ce qui se passait: «En insérant les lumières nécessaires pour fouiller la zone, nous avons remarqué la présence d'une fresque parfaitement conservée, riche en figures anthropomorphes, en décorations avec des satyres et des anges enveloppés dans des guirlandes de feuilles, une sorte de cadre décoratif aux couleurs intenses». Gautier informe immédiatement le Souverain et les personnes impliquées dans cet ambitieux projet du caractère exceptionnel de la découverte, cachée depuis des centaines d'années par le plafond en cours de restauration, d'une autre fresque racontant le mythe de Bellérophon. Et le dilemme, toujours non résolu par l'équipe dirigée par l'administrateur du patrimoine du Palais, Claude Palmero, est maintenant de comprendre comment montrer cette merveille au public (ce ne sera pas avant 2022) sans compromettre l'harmonie de l'ensemble. Plus de 20 personnes, dont des historiens, des restaurateurs et des conservateurs spécialisés, en majorité des femmes, notamment italiennes, travaillent actuellement à la reconstruction de la voûte et des autres pièces appartenant aux Grands Appartements. Ce sont eux qui, avec une patience minutieuse et des instruments de pointe, sont chargés d'assurer la conservation et la consolidation des œuvres, qui ont été soumises à une analyse aléatoire selon la méthode du carbone 14. D'après les données obtenues, tout porte à croire que l'ensemble des fresques découvertes a été réalisé dans la seconde moitié du XVIe siècle. Mais par qui? Pour l'instant, selon ce qu'a récemment déclaré le directeur des Archives et de la Bibliothèque du Palais de Monaco, l'historien et chercheur Thomas Fouilleron, le seul document certain permettant de remonter à ces œuvres est un reçu établi en 1547 qui atteste de l'attribution d'un pourboire à un habile peintre et fresquiste de Gênes, Nicolosio Granello. Le reçu a été signé par Grimaldi de Monaco, qui a décidé de récompenser l'artiste pour «la haute qualité du travail effectué». Au vu de la situation, il semble que le Palais Princier se prépare à briller d'un nouveau statut, celui réservé à un précieux monument national grâce aux salons que les touristes pourront découvrir dans toute leur splendeur à partir de 2022.

Depuis 1532, un Grimaldi de Gênes, Etienne, dit «le Gubernant», règne sur Monaco au nom du Prince Honoré Ier, alors mineur. Une fois sur le trône, le Souverain légitime monégasque, au cours de son règne pacifique, a commencé la métamorphose de la forteresse en Château de Monaco en profitant des liens historiques et commerciaux avec la proche République de Gênes. C'est ici, en effet, que se distinguent les palais majestueux décorés de fresques très semblables à celles récemment découvertes dans le Palais monégasque. Jusqu'alors, cependant, la Rocca de Monaco n'était qu'une ancienne citadelle, dont les murs de protection protégeaient les citoyens qui vivaient de l'agriculture et de la pêche. Cependant, la ville n'avait ni source ni puits. L'architecte milanais Domenico Gallo di San Felice a été chargé de faire le plan et de construire l'énorme citerne, qui mesure 1 700 mètres carrés et complète les travaux que le Gubernant avait initialement commencés au centre de la forteresse. L'eau étant essentielle à la survie du château, pour assurer un accès prioritaire à ses illustres seigneurs, une cour fermée et des portiques furent construits, dont la galerie d'Hercule. Le château médiéval entame ainsi sa lente métamorphose, s'abandonnant aux raffinements des artistes, peintres et sculpteurs de la Renaissance, dont les personnages tels que Luca Cambiaso ou Perin del Vaga, ont largement contribué. À ce jour, le Palais Princier fait partie du circuit international de mise en valeur représenté par l'Association des Résidences Royales d'Europe, dont l'assemblée générale annuelle, pour la première fois, en 2019, a été accueillie en son sein. En outre, grâce aux fresques datant de l'école de Raphaël récemment découvertes, selon le professeur Lauro Magnani, professeur d'histoire de l'art à l'université de Gênes et expert impliqué dans la recherche, le Palais de Monaco est le seul des monuments historiques «italiens» les mieux conservés situé en dehors des frontières du «Bel Paese».



Foto: ©IR Stone/Shutterstock.com

Passeggiando tra i vicoli e le stradine che si insinuano tra le casette colorate di Monaco Ville, sembra di essere al di fuori del tempo e dello spazio.

Lo storico borgo, di origine antica e sviluppatosi intorno all'originario nucleo fortificato della città costruita sulla sommità di una montagnola rocciosa, si affaccia a strapiombo sul mare. E in effetti ci fa sentire un po' a casa, come se fossimo in un tipico villaggio balneare ligure, così come nel cuore del classico paesino arroccato sulla litoranea della Costa Azzurra. La storia ci insegna che il dominio dei Grimaldi ha avuto avverse e fortunate vicende politiche, estendendosi tanto in Italia quanto in Francia. Questo suo trascorso ha lasciato concrete testimonianze, tanto da giustificare la creazione, nel 2015, di un'associazione che raggruppa i feudi monegaschi. Intitolata «Sites historiques Grimaldi de Monaco», oggi conta oltre 150 paesi affiliati e in ognuno di essi targhe e castelli ricordano il passaggio dei Signori di Monaco. Ma ritorniamo sulla ridente Rocca, altro nome attribuito a Monaco Ville: qui sventola ovunque la bandiera monegasca, due bande sovrapposte l'una all'altra, rossa e bianca (si differenzia da quella indonesiana solo per la

nuance del rosso araldico), mentre le stradine lastricate sono piene di tombini con delle placche che riportano la scritta 'Il mare comincia'.

Un modo efficace, quest'ultimo, per ricordarci che della pulizia delle nostre acque siamo responsabili anche noi. L'iconica città-Stato della famiglia Grimaldi deve il suo debutto a Francesco Grimaldi, detto il Malizia, che insieme a un manipolo di soldati, nella notte dell'8 gennaio del 1297, riuscì ad espugnare la fortezza issata sulla Rocca, divenendo di fatto il primo Signore di Monaco. Una statua di bronzo, proprio di fronte al Palazzo Princier, ne ricorda le gesta. Da allora, tra queste mura, si sono succeduti i discendenti diretti e collaterali dei Grimaldi, che hanno consolidato il loro regno fino a oggi, con SAS il Principe Alberto II di Monaco, salito al trono del suo Principato nel 2005. Il Sovrano, per sua indole, è un uomo moderno, con lo sguardo rivolto verso il futuro, ma attento anche al presente. Per questo, nel 2013, quando ha visto lo stato 'non perfetto' della sua dimora, ha deciso di rinnovarla interamente. Da allora, terminata la ristrutturazione delle facciate esterne, compreso quelle della Corte d'Onore, si è passati a una seconda fase, più conservativa,



Foto: Palais Princier Axel BASTELLO



al restauro delle opere pittoriche presenti, inclusi gli intonaci affrescati delle sale di rappresentanza, dette 'Les grands appartements'. In breve tempo il tutto si è trasformato in una specie di sito 'archeologico', giacché un vero e proprio tesoro si celava sotto le pitture ottocentesche fino ad ora conosciute. La scoperta, in corso d'opera, è affidata alle maestranze sotto l'attento sguardo del coordinatore, Christian Gautier – lo stesso che si è occupato del rinnovo della hall dell'Hotel de Paris monegasco – che tra pulizie, riparazioni e ricostruzioni, è responsabile della preservazione e conservazione degli affreschi del Seicento che lentamente stanno affiorando. Ma la vera sorpresa arriva a gennaio del 2019, quando negli appartamenti del Palazzo, a pochi centimetri dal soffitto che ricopre l'alcova del Salone Luigi XIII, si svela qualcosa di inatteso. È lo stesso Gauthier che ci racconta quel momento: "Dal Salone Matignon abbiamo richiesto agli elettricisti d'illuminare l'area circostante. Lavorando sospese su alti ponteggi, le restauratrici avevano bisogno di utilizzare strumenti indispensabili per scostare le vernici e preservare gli affreschi che affioravano l'uno dopo l'altro dai soffitti che stavano trattando. Ad un certo punto gli operai, effettuando un foro nella muratura attraverso

la quale avrebbe dovuto passare un nuovo cavo elettrico per raggiungere la sala contigua, quella intitolata a Luis XIII, si accorgono che tra i frammenti del gesso caduti sul pavimento, c'erano delle schegge dai colori sgargianti, tra cui una scheggia verde scuro con un punto rosso. Era evidente che qualcos'altro si nascondeva al di là di un semplice controsoffitto". Gautier interviene con il suo team per capire cosa stesse accadendo: "Nell'inserire le luci necessarie per perlustrare l'area, ci siamo accorti della presenza di un affresco perfettamente conservato, ricco di figure antropomorfe, decori con satiri ed angeli avviluppati da ghirlande di foglie, una sorta di cornice decorativa dai colori intensi". Gautier informa immediatamente il Sovrano e le persone coinvolte in questo ambizioso progetto dell'eccezionalità della scoperta, nascosta per centinaia di anni dal soffitto in corso di restauro, un altro affresco che racconta il mito di Bellerofonte. E il dilemma, ancora non risolto dall'equipe diretta dall'Amministratore dei beni del Palazzo, Claude Palmero, è ora quello di comprendere come mostrare al pubblico questa meraviglia (non sarà prima del 2022) senza compromettere l'armonia dell'insieme. Alla ricostruzione della volta e delle altre sale appartenenti ai Grandi Appartamenti,



Foto: Palais Princier Gaetan LUCI

a tutt'oggi sono impiegati oltre 20 persone tra storici, restauratori e conservatori specializzati, in prevalenza donne, anche italiane. Sono loro che si occupano, con pazienza certosina e strumenti d'avanguardia, di assicurare il processo di conservazione e di consolidamento delle opere che sono state sottoposte, a campione, all'analisi che utilizza il metodo del carbonio-14. Dai dati ottenuti, tutti gli indizi portano ad affermare che l'insieme degli affreschi scoperti siano stati realizzati nella seconda metà del XVI secolo. Ma da chi? Per il momento, secondo quanto dichiarato recentemente dal Direttore dell'Archivio e della Biblioteca del Palazzo di Monaco, lo storico e ricercatore Thomas Fouilleron, l'unico documento certo riconducibile a queste opere è una ricevuta redatta nel 1547 con la quale si attesta l'assegnazione di una mancia a un abile pittore e affrescatore genovese, Nicolosio Granello. A firmarla è Grimaldi di Monaco, che decide così di remunerare l'artista per *'alta qualità del lavoro svolto'*. Considerata la situazione, pare davvero che il Palazzo Princier si prepari a brillare con un nuovo status, quello riservato a un prezioso monumento nazionale grazie ai saloni che i turisti potranno scoprire in tutto il loro splendore a partire dal 2022. ■

Dal 1532 un Grimaldi di Genova, Etienne, detto "il Gubernant", regna su Monaco in nome del Principe Onorato I, all'epoca minorenni. Una volta salito al trono, il legittimo Sovrano monegasco durante il suo pacifico regno, inizia la metamorfosi della roccaforte a Castello di Monaco approfittando del legame storico e commerciale con la vicina Repubblica di Genova. È qui, infatti, che spiccano palazzi signorili decorati con affreschi molto simili a quelli scoperti recentemente nel Palais monegasco. Fino ad allora però, la Rocca di Monaco era semplicemente una vecchia cittadella, le cui mura di protezione preservavano al suo interno i cittadini che vivevano di agricoltura e di pesca. Tuttavia il centro abitato non era dotato né di sorgenti né tanto meno di un pozzo. A provvedere a questa mancanza è stato l'architetto milanese Domenico Gallo di San Felice, incaricato di progettare e realizzare l'enorme cisterna di ben 1.700 metri quadrati, terminando il lavoro che il Gubernant aveva inizialmente avviato al centro della fortezza. Dato che possedere l'acqua era essenziale per la sopravvivenza del Castello, per assicurare la priorità dell'accesso ai suoi illustri Signori, fu costruito un cortile chiuso e i portici, compresa la Galleria d'Ercole. Il castello medievale iniziò così la sua lenta metamorfosi, concedendosi alle raffinatezze degli artisti, pittori e scultori del Rinascimento, i cui personaggi come Luca Cambiaso o Perin del Vaga, hanno largamente contribuito. Ad oggi il Palais Princier fa parte del circuito di valorizzazione internazionale rappresentato dall'associazione delle Residenze Reali d'Europa, la cui Assemblea Generale annuale, per la prima volta, nel 2019, è stata accolta al suo interno. Inoltre, proprio grazie agli affreschi risalenti alla scuola di Raffaello recentemente scoperti, secondo il professor Lauro Magnani, ordinario di Storia dell'arte dell'Università di Genova ed esperto coinvolto nelle ricerche, il Palais di Monaco è l'unico tra i monumenti storici 'italiani' meglio conservati situati al di fuori dei confini del Bel Paese.

Foto: Palais Princier Axel BASTELLO



Foto: (Sopra) Palais Princier Frederic NEBINGER



SPORT

Le confinement éloigne les gens des installations sportives

Il lockdown allontana la gente dagli impianti sportivi



Vittorio Contarina



Vicepresidente associazione Galileo

La Covid a radicalement changé le mode de vie de chacun d'entre nous, nous privant de nos habitudes, de nos libertés et de nos espaces, mais pire encore, elle éteint notre envie de réagir et d'espérer, jusqu'à infecter, annihiler, nos passions les plus profondes. L'une d'entre elles est celle qui nous pousse à encourager une équipe de football ou notre champion préféré. Pratiquer un sport, tout en étant en bonne santé, est un moment important de divertissement, mais le simple fait de regarder un match ou une compétition depuis les tribunes, en s'identifiant pendant quelques heures à son équipe ou à son idole, permet de se libérer momentanément des problèmes de la vie quotidienne.

Ces dernières années, le spectacle croissant du sport et la transformation inévitable des sportifs en personnalités du show-biz ont conduit à une relation d'interdépendance si étroite entre le spectateur/follower et le champion/influenceur que l'on se demande s'il est encore utile de concourir sans le public dans les stades. En effet, voir un match de football sans les supporters, sans ceux qui ont décrété sa gloire, risque de transformer ceux qui étaient des héros, en personnes normales qui tapent dans un ballon. Comme s'ils perdaient leurs superpouvoirs. Le spectacle en souffre donc beaucoup et le public se désintéresse au point de mettre en péril l'économie d'un secteur qui, en Europe, pèse plusieurs milliards d'euros.

Les organisateurs de l'Euro 2020 (le championnat européen de football reporté, pour cause de Covid,

à 2021) le savent très bien, et c'est pour cette raison qu'ils sont déterminés à ce que les matchs soient ouverts au public, même si cela implique certaines limitations et une capacité réduite des stades.

La question est toutefois très délicate et prend une connotation politique, puisque ces championnats ne se déroulent pas, comme habituellement, dans une nation organisatrice spécifique, mais dans 13 villes européennes différentes.

Comme nous le savons, la situation liée à la pandémie est différente d'un pays à l'autre, tout comme les règles que les différents États adoptent pour faire face à l'urgence sanitaire. En particulier, Bilbao, Dublin et Glasgow courent un grand risque car, à ce jour, leurs gouvernements respectifs ne peuvent garantir l'ouverture des stades au public, mais nous ne serions pas surpris que d'autres villes hôtes aient le même problème.

Dans cette situation de chaos, nous avons appris depuis peu que le Premier ministre britannique, Boris Johnson, fort du succès de la campagne de vaccination au Royaume-Uni, a proposé d'accueillir dans les prestigieux stades d'outre-Manche, toutes les compétitions des Championnats d'Europe, certain qu'au début de la compétition, prévue le 11 juin, tout le pays sera vacciné.

Pour l'instant, l'UEFA a poliment décliné l'invitation, mais il n'est pas exclu que, si la situation pandémique en Europe ne s'améliore pas, elle doive, à contrecœur, accepter et faire jouer tous les matchs de l'Euro 2020 dans l'Angleterre du Brexit. Inutile de souligner la portée politique de cette décision qui pourrait redorer l'image de Johnson et du Royaume-Uni, tout en montrant clairement aux yeux du monde l'échec de la campagne européenne de vaccination.

Mais si Athènes pleure, Sparte ne rit pas.

Il y a quelques jours, au Japon, où les Jeux olympiques devaient avoir lieu l'été dernier, le même problème s'est posé et une décision digne du roi Salomon

a été adoptée: les compétitions se dérouleraient ouvertement, mais sans spectateurs étrangers. Une décision historique et d'autant plus douloureuse si l'on pense aux retombées économiques que les Jeux olympiques sont en mesure de générer pour le pays hôte. D'un autre côté, c'est précisément le but recherché: la manifestation attire des millions de touristes du monde entier et le danger des «variantes» est une réalité qui

effraie dans une mesure non négligeable le gouvernement japonais.

Au jour d'aujourd'hui, nous avons donc deux événements sportifs majeurs, de nombreux doutes et une seule certitude: la Covid tente d'infecter nos vies, nos passions et notre culture. Nous ne pouvons pas accepter cela comme la «nouvelle normalité»: cette coexistence n'est pas possible, nous devons gagner cette bataille.

Il Covid ha cambiato radicalmente il modo di vivere di ognuno di noi, privandoci delle nostre abitudini, delle nostre libertà e dei nostri spazi, ma ciò che è peggio, sta spegnendo la nostra voglia di reagire e di sperare, fino a infettare, annichilandole, le nostre passioni più profonde. Una di queste è quella che spinge a tifare per una squadra di calcio o per il nostro campione preferito. Praticare uno sport, oltre a essere salutare, rappresenta un importante momento di svago, ma anche solo osservare una partita o una gara dalle tribune, identificandosi per qualche ora nella propria squadra o nel proprio idolo, aiuta a liberarsi momentaneamente dei problemi della quotidianità. Negli ultimi anni, la sempre più accentuata spettacolarizzazione dello sport e la conseguente inevitabile trasformazione degli sportivi in personaggi

dello showbiz, hanno portato a un rapporto di interdipendenza così stretto tra lo spettatore/follower e il campione/influencer, che ci si chiede se abbia ancora senso gareggiare senza il pubblico negli stadi. In effetti vedere una partita di calcio senza i tifosi, senza quindi coloro che ne decretavano la gloria, rischia di ritrasformare quelli che erano degli eroi, in persone normali che prendono a calci un pallone. Come se in qualche modo perdessero i loro superpoteri.

Lo spettacolo dunque ne sta risentendo parecchio e il pubblico sta perdendo interesse a tal punto da mettere a rischio l'economia di un settore che in Europa vale svariati miliardi di euro.

Gli organizzatori di Euro 2020 (i campionati europei di calcio slittati, causa Covid, al 2021) lo sanno molto bene, e per questo sono determinati nel far giocare





Foto: ©kuremo/Shutterstock.com

le partite a porte aperte, seppur con determinate limitazioni e con capienza degli stadi ridotta. La questione però è molto delicata e sta assumendo una connotazione politica, dal momento che questi campionati non si svolgono, come di solito accade, in una determinata Nazione organizzatrice, bensì in 13 diverse città europee. Come sappiamo bene, la situazione legata alla pandemia è diversa da Paese a Paese, così come anche le regole che i singoli Stati stanno adottando per fronteggiare l'emergenza sanitaria. In particolare, Bilbao, Dublino e Glasgow sono a forte rischio perché ad oggi i rispettivi governi non possono garantire un'apertura degli stadi al pubblico, ma non ci meraviglieremmo se anche altre città ospitanti avessero il medesimo problema. In questa situazione di caos, è di poco tempo fa la notizia che il Primo Ministro inglese, Boris Johnson, forte del successo della campagna vaccinale nel Regno Unito, si è offerto di ospitare nei prestigiosi stadi di oltremarina, tutte le gare dei campionati europei, sicuro che, entro l'inizio della kermesse, prevista l'11 Giugno, tutto il paese sarà vaccinato. Per adesso la UEFA ha gentilmente declinato l'invito, ma non è escluso che, se la situazione pandemica in Europa non migliorasse, debba, obtorto collo, accettare e far disputare tutte le partite di Euro

2020 proprio nell'Inghilterra della Brexit. Inutile rimarcare la valenza politica di questa decisione che potrebbe far decollare l'immagine di Johnson e del Regno Unito, rendendo al tempo stesso evidente agli occhi del mondo intero, il fallimento della campagna vaccinale europea.

Ma se Atene piange, Sparta non ride.

Pochi giorni fa in Giappone, dove l'estate scorsa si sarebbero dovute tenere le Olimpiadi, si è affrontato lo stesso problema e si è arrivati alla salomonica decisione che le gare si disputeranno sì, a porte aperte, ma senza spettatori provenienti dall'estero. Una scelta storica e quanto mai dolorosa se si pensa all'indotto economico che le Olimpiadi sono in grado di generare per il Paese ospitante. D'altro canto è proprio questo il punto: la kermesse attrae milioni di turisti da ogni parte del mondo e il pericolo "varianti" è una realtà che spaventa non poco il Governo nipponico.

Ad oggi dunque abbiamo due grandi appuntamenti sportivi, tanti interrogativi e una sola certezza: il Covid sta provando a infettare le nostre vite, le nostre passioni e la nostra cultura. Noi non possiamo accettare questa, come 'nuova normalità': questa convivenza non è possibile, questa gara la dobbiamo vincere noi. ■

AVENUE 31

Enjoy your time in an elegant and contemporary atmosphere with a very experienced service. Bar and a sea-view terrace.

STYLE

Nous sommes tous devenus des bustes

Moins de pantalons et plus de pyjamas, la nouvelle mode à l'époque de Zoom

Siamo tutti mezzibusti

Meno pantaloni e più pigiama, la nuova moda al tempo di Zoom



Donatella Perrone

Journaliste et critique de mode

Giornalista e critica di moda

Cela fait maintenant un an que le monde a changé pour toujours. Une route sans retour marquée par l'agressivité de la Covid-19, par les difficultés d'une réalité que personne ne connaissait, que personne ne pouvait prévoir. D'abord la Chine, puis l'Italie et ensuite, à nouveau, le reste du monde. Enfermés dans un confinement dur à la fois économiquement et psychologiquement. Les habitudes ont changé, et la société avec. Le virus, en définitive, s'est insinué dans les soins intensifs, puis dans notre vie quotidienne, notre travail et notre garde-robe, bouleversant définitivement leurs charnières. Il est impossible de prédire ce qui se passera dans un avenir proche, mais le système de la mode a changé de cap, saisissant les mutations du moment, à commencer par le monde du travail. Finies les réunions et les longues permanences au bureau. Les professionnels se sont retrouvés à vivre sous vide, en décalage avec un rythme plus lent, avec un agenda social amputé mais rempli de conférences

téléphoniques. Le costume, qui par nature était censé représenter leur identité et fournir des informations stratégiques sur leur parcours, a été court-circuité, appauvri - mais seulement le temps des répliques de ce séisme social - de son rôle d'outil de communication.

Selon les données recueillies par Adobe Analytics en avril 2020, au plus fort de la pandémie, la vente de pyjamas aux États-Unis a augmenté de 143%, tandis que la vente de pantalons a chuté de 13%, et l'ensemble des achats en ligne a enregistré une hausse de 63% en un seul mois. Des chiffres plus que compréhensibles au vu de la multiplication des appels et des rencontres, sur le net, le tout strictement par buste. Après un premier moment d'incertitude où la réalité semblait déstructurée et liquide dans le monde entier, un processus de changement a été déclenché. Le besoin de certitude à l'intérieur des murs de la maison s'est transformé en une recherche renouvelée et sans précédent de confort. Ainsi, les formes dérisoires ont cédé la place à des volumes surdimensionnés, les pantalons moulants à des pantalons plus larges et plus confortables, les couleurs austères à un soupçon de vitamine dans la palette. Le laisser-aller confus des premiers moments de désarroi, qui nous a vus emmitouflés dans

des survêtements et des pyjamas au cours des premières semaines de fermeture, a rapidement (et heureusement) laissé un vide comblé en peu de temps par un désir croissant de raffinement, de véritable luxe, non pas tant dans les formes que dans le choix de matériaux de plus en plus fins, de détails précieux et de «belles» réalisations artisanales. Comme le cachemire, le noble cachemire de Malo, dont la maille est une distillation d'artisanat de haut niveau qui se décline en pantalons souples à porter à la maison, mais aussi à l'extérieur. Après la revanche momentanée des pantalons de survêtement, certaines marques, initialement inquiètes de la tendance du marché, ont affronté la période avec optimisme en s'accrochant à la joie de vivre pour se sortir de la crise. C'est le cas d'Etro qui, en prévision de l'hiver prochain, a présenté une collection faite d'enthousiasme pur et de non-conformisme assaisonné de gilets, de manteaux de robe de chambre, de pantalons souples à une seule pince et des motifs paisley si chers à la marque. Dans cette longue période d'incertitude, d'autres ont donc su relever le défi, se transformant rapidement et sans trahir leur héritage, pour faire face à un changement aussi radical qu'inattendu et probablement durable. En ce sens, Ermenegildo

Zegna a établi la norme avec The (Re)Set, automne-hiver 21/22. La collection, pleine de vêtements hybrides et multifonctionnels, a en fait tout remis à zéro en pariant sur l'hiver prochain - car, avouons-le, l'effet pandémique ne pourra plus être ignoré - avec des modes polyvalentes, défrichant définitivement les coutumes du confort appliqué à la mode. Voici donc des manteaux transformés en robes de chambre, des vestes sans coutures, des pulls à col châle et le grand protagoniste: un tissu hautement technologique qui incarne l'essence de l'époque, sur le podium comme dans la garde-robe. Le nouveau luxe n'a donc jamais été aussi lié au confort qu'en cette étrange époque qui est la nôtre.

È passato un anno ormai da quando il mondo è cambiato per sempre. Una strada senza ritorno scandita dall'aggressività del Covid-19, dalle difficoltà di una realtà che nessuno conosceva, che nessuno poteva prevedere. Prima la Cina, poi l'Italia e poi, ancora, il resto del mondo. Chiusi in un lockdown duro tanto economicamente quanto psicologicamente. Sono cambiate così le abitudini, e quindi la società. Il virus, insomma, si è insinuato nelle terapie intensive e poi nel quotidiano, nel lavoro e nel guardaroba, sconvolgendone i cardini in modo permanente. Quello che succederà nel prossimo futuro non si può prevedere, ma il sistema moda ha cambiato rotta cogliendo le mutazioni del momento, a cominciare da quella del mondo del lavoro. Niente più riunioni e lunghe permanenze in ufficio. I professionisti si sono ritrovati a vivere sottovuoto, stonati da un ritmo più lento, con un'agenda dei rapporti sociali amputata ma riempita



di call conference. L'abito, per natura votato a rappresentarne l'identità e a fornire informazioni strategiche sul loro background, è stato investito da un cortocircuito, impoverito - ma solo per il tempo delle scosse di assestamento di questo terremoto sociale - del ruolo di strumento di comunicazione. Secondo i dati raccolti da Adobe Analytics ad aprile 2020, nel momento di picco della pandemia la vendita dei pigiami negli Usa

è cresciuta del 143%, mentre la vendita di pantaloni è scesa del 13%, e nel complesso lo shopping online ha registrato in un solo mese un'impennata del 63%. Dati più che comprensibili considerando l'aumentare delle call e degli incontri, in rete, tutti rigorosamente a mezzobusto. Dopo un primo momento di incertezza in cui la realtà appariva in tutto il mondo destrutturata, liquida, si è innescato un processo di mutamento. Il bisogno di



certezze all'interno delle mura domestiche si è trasformato in una rinnovata e inedita ricerca di comfort, e così le forme striminzite hanno lasciato il passo a volumi over, i pantaloni skinny a quelli più ampi e comodi, i colori austeri a una sferzata vitaminica nelle palette. La confusa sciatteria dei primi attimi di smarrimento, che ci ha visti infagottati in tute e pigiami nelle prime settimane di chiusura, ha lasciato presto (e per fortuna) un vuoto colmato in poco tempo da una crescente voglia di ricercatezza, di lusso vero, non tanto nelle forme quanto nella scelta dei materiali sempre più pregiati, dei dettagli preziosi e delle lavorazioni 'belle', artigianali. Come il cachemire, quello nobile di Malo la cui maglieria è un distillato di artigianato di livello che si declina in pantaloni

morbidi da portare tra le mura domestiche, ma anche fuori. Dopo la momentanea rivincita degli sweatpants, i pantaloni della tuta, alcuni brand, preoccupati inizialmente per l'andamento del mercato hanno affrontato il periodo con ottimismo aggrappandosi alla *joie de vivre* per traghettarsi fuori dalla crisi. È il caso di Etro, che proiettato con lo sguardo al prossimo inverno si è esibito in una collezione fatta di entusiasmo puro e anticonformismo condita di gilet, cappotti vestaglia, pantaloni morbidi con una sola pince e i motivi paisley cari al marchio. In questo lungo periodo di incertezza poi, altri hanno saputo cogliere la sfida, trasformandosi velocemente e senza tradire il proprio heritage, per soddisfare un cambiamento tanto radicale

quanto inaspettato e probabilmente duraturo. In questo senso Ermenegildo Zegna ha fatto scuola con The (Re)Set, la fall-winter 21/22. La collezione, piena di capi ibridi e multifunzionali, ha di fatto resettato tutto scommettendo forte sul prossimo inverno – perché, diciamolo, dall'effetto pandemia non si tornerà indietro – con fogge versatili, sdoganando definitivamente la comodità applicata al fashion. Così, ecco i cappotti convertiti in vesti da camera, le giacche senza cuciture, i pull dai colli a scialle e il grande protagonista: un tessuto altamente tecnologico che racchiude in sé l'essenza del periodo, in passerella come nel guardaroba. Il nuovo lusso, dunque, non è mai stato tanto legato al confort come in questa nostra strana epoca. ■

ART

Banksy, le super-héros de l'art

Banksy il supereroe dell'arte



Clara Tosi Pamphili

Architecte et commissaire
d'exposition

Architetto e curatore

L'histoire de Banksy n'est pas seulement celle d'un des artistes contemporains les plus connus au monde: invisible, anonyme et très célèbre, il est le protagoniste d'un des phénomènes artistiques

les plus «visibles» et partagés par tous, le Street Art. Son histoire est faite de gestes épiques, comme celui d'avoir décoré et financé le bateau patrouilleur qui a sauvé des migrants en mer, mais aussi d'expositions traditionnelles, comme celle de Rome au Chiostro del Bramante, récemment conclue. Il est l'un des protagonistes de la lecture critique controversée qui se divise entre ceux qui considèrent l'utilisation de l'espace public de façon brillante et ceux qui y voient une forme de violence, pas toujours demandée et acceptée par les spectateurs. Son message est une forme de contestation et de rébellion qui pousse l'art vers des médias qui remettent en cause sa commercialisation, ou vers des opérations qui poursuivent la pensée avant la forme. Une attitude qui a débuté en 1953, lorsque l'art conceptuel n'avait plus rien à faire avec les compétences de l'artiste ou le contenu esthétique, mais plutôt avec l'idée, en tant qu'arme la plus puissante de l'artiste. Pendant les mêmes années, entre 1950 et 1960, la rue devient le lieu de prédilection de certains artistes anonymes, les murs et l'espace public se transforment en galeries et accueillent l'art du graffiti qui trouve sa plus haute expression dans le Bronx, dans les années 80, grâce à l'avènement des bombes aérosols. Le mur de Berlin est devenu un symbole, jusqu'à sa



démolition qui l'a fait éclater en de nombreux artefacts, capables de représenter l'archéologie contemporaine. Présent dans toutes les villes dont Paris, Londres, Madrid, il l'est particulièrement à Bristol, destination culte pour tous les graffeurs du monde, notamment parce que Banksy y est né, apparemment en 1947. En 2008, il a été identifié comme étant Robin Gunningham, un ancien élève de la Bristol Cathedral Choir School, mais certains disent aussi qu'il s'agit du musicien et graffeur Robert Del Naja du groupe Massive Attack. Arrivé à Londres à la fin des années 90, il remplace les graffitis par des pochoirs, qui deviennent sa marque de fabrique. C'est ainsi qu'il l'explique dans le livre *Wall and Piece*. Il a commencé à utiliser cette technique beaucoup plus rapide principalement pour échapper à la police. À Bristol, toutes ses œuvres de jeunesse ont été retirées, à l'exception de «Well Hung Lovers» sur Frogmore Street, créée en 2006 sur le mur d'une clinique pour problèmes sexuels. En décembre 2020, une nouvelle œuvre est apparue: dans le quartier de Totterdown, une dame âgée, un mouchoir sur la tête, éternue si fort qu'elle perd son sac à main et son bâton et elle est démunie de masque.

Emblématique - bien que célèbre dans un système qu'il a toujours contesté - Banksy représente un chapitre fondamental sur le pouvoir du marché de l'art. Il fait partie des artistes les plus riches du monde: «Devolved Parliament», une de ses peintures satiriques de 2009 - dans laquelle la Chambre des communes est peuplée de chimpanzés - s'est vendue pour 9 millions 900 mille livres, mais, en 2018, il a détruit une de ses œuvres qui venait d'être vendue aux enchères pour une somme record, une action revendiquée avec une photo sur son profil Instagram suivi par 10 millions de followers. Il appartient à la catégorie des communicateurs, des transgresseurs, des incorrects qui utilisent tout pour attirer l'attention sur des concepts avant les œuvres réelles. Banksy est le super-héros des artistes qui se battent contre le système, et pourtant il n'y a pas de collection qui se respecte qui ne contienne pas une de ses œuvres. Légendaire et masqué, il laisse ses graffitis sur les murs les plus significatifs de notre histoire pour souligner ce qu'il considère comme des injustices. Parmi les murs choisis figure celui construit par Israël pour se séparer de la Cisjordanie, où Banksy a créé en 2005 neuf œuvres autour du

périmètre de la structure, presque toutes des enfants comme le «Naufrago Bimbo» de Venise sur le point de se noyer à cause de la crue des eaux, de 2019.

Dans la meilleure tradition des street-artistes, il a gardé son identité cachée, invisible pour la police et les critiques, et pourtant, en 2019, ArtReview l'a classé quatorzième parmi les cent personnes les plus influentes du monde de l'art. Il a réalisé le documentaire «Exit Through the Gift Shop», dont la première a eu lieu en 2010 au festival du film de Sundance et qui a été nommé aux Oscars 2011 pour le meilleur documentaire. Il a organisé des expositions dans le même esprit de contestation, telles que Barely Legal à Los Angeles en 2006, où il a également peint et exposé un éléphant indien vivant. Il entrecoupe les graffitis de performances: il a accroché ses œuvres parmi celles des plus prestigieuses musées américains, dont le MOMA et le Met, et des galeries et musées d'art britanniques. Par l'intermédiaire d'un organisme officiel, Pest Control, depuis 2009, il certifie les pièces produites pour la vente et non les œuvres de Street Art, qui sont authentifiées sur le site banksy.co.uk et avec le compte Instagram @banksy.

La storia di Banksy non è solo la storia di uno degli artisti contemporanei più famosi del mondo: invisibile, anonimo e famosissimo, protagonista di uno dei fenomeni artistici più «visibili» e condivisi da tutti, la Street Art. La sua storia è fatta di gesti epici, come aver decorato e finanziato la motovedetta che ha soccorso i migranti in mare, ma anche di mostre tradizionali, come quella a Roma al Chiostro del Bramante, da poco conclusa. È uno dei protagonisti della controversa lettura critica che si divide fra chi reputa l'uso dello spazio pubblico

geniale e chi lo trova una forma di violenza, non sempre richiesta dagli spettatori. Il suo messaggio è una forma di contestazione e ribellione che sposta l'arte su supporti che sfidano la sua commercializzazione, o su operazioni che perseguono il pensiero prima della forma. Un atteggiamento che inizia nel 1953 quando l'Arte Concettuale non ha più a che fare con le capacità dell'artista, o con il contenuto estetico, piuttosto con l'idea, come l'arma più potente di un'artista. Negli stessi anni tra il 1950 e 1960 la strada diventa il luogo prescelto

di alcuni artisti anonimi, i muri e lo spazio pubblico si trasformano in gallerie e accolgono la graffiti art che ha la sua massima espressione nel Bronx, negli anni 80, grazie all'avvento delle bombolette spray. Il muro di Berlino ne è diventato un simbolo, fino alla demolizione che lo ha frantumato in tanti reperti, capaci di rappresentare l'archeologia contemporanea. Presente in tutte le città come Parigi, Londra, Madrid, lo è in particolare a Bristol, meta di culto per tutti i writers del mondo, soprattutto perché Banksy è nato proprio qui, pare nel 1947. Nel



2008 viene identificato come Robin Gunningham, ex-studente della Bristol Cathedral Choir School, ma c'è anche chi dice sia il musicista e graffitista Robert Del Naja dei Massive Attack. Arrivato a Londra alla fine degli anni Novanta, sostituisce i graffiti con lo stencil, che diventa la sua nota distintiva. Come spiega nel libro *Wall and Piece*, inizia a usare questa tecnica molto più veloce soprattutto per scappare dalla polizia. A Bristol sono state rimosse tutte le sue opere giovanili, tranne "Well Hung Lovers" su Frogmore Street, realizzata nel 2006 sulla parete di una clinica per problemi sessuali. Nel mese di dicembre 2020 ne è comparsa una nuova: nel quartiere di Totterdown, una signora anziana, con un fazzoletto in testa, starnutisce tanto forte da perdere borsa e bastone ed è senza mascherina.

Iconico – suo malgrado famoso in un sistema che ha sempre contestato – Banksy rappresenta un capitolo fondamentale sul potere del mercato nell'arte. È tra gli artisti più ricchi del mondo:

"Devolved Parliament", un suo quadro satirico del 2009 – in cui la camera dei Comuni è popolata da scimpanzé – è stato venduto per 9 milioni e 900 mila sterline, ma, nel 2018, distrugge una sua opera appena battuta all'asta per una cifra record, azione rivendicata con una foto sul suo profilo Instagram seguito da 10 milioni di follower. Appartiene alla categoria dei comunicatori, dei trasgressivi, degli scorretti che usano tutto per attirare l'attenzione su concetti prima che su opere vere e proprie. Banksy è il supereroe degli artisti che combattono contro il sistema, eppure non c'è collezione che si rispetti che non contenga un suo lavoro. Leggendaro e mascherato, lascia i suoi graffiti sui muri più significativi della nostra storia per evidenziare quelle che a suo modo di vedere sono ingiustizie. Tra i muri scelti, c'è quello costruito da Israele per separarsi dalla Cisgiordania, dove nel 2005 Banksy realizza nove opere lungo il perimetro della struttura, quasi tutti bambini come il "Naufrago Bimbo" di Venezia che sta per

affogare per l'acqua alta, del 2019. Nella migliore tradizione degli street-artist ha tenuto nascosta la sua identità, invisibile sia per la polizia che per la critica, eppure, nel 2019, ArtReview lo ha inserito al quattordicesimo posto tra le cento persone più influenti nel mondo dell'arte. Ha girato il documentario "Exit Through the Gift Shop", presentato nel 2010 al Sundance Film Festival, candidato agli Oscar del 2011 come Miglior documentario. Ha realizzato mostre con lo stesso spirito di contestazione come *Barely Legal* a Los Angeles nel 2006, dove ha dipinto e esposto anche un elefante indiano vivo. Intervalla graffiti a performance: ha appeso i suoi lavori tra le opere d'arte di alcuni dei più prestigiosi musei americani, tra cui il MOMA e il Met, e di gallerie d'arte e musei britannici. Attraverso un ente ufficiale, la Pest Control, dal 2009, certifica i pezzi prodotti per la vendita e non le opere di Street Art che vengono autenticate tramite il sito banksy.co.uk e con l'account Instagram @banksy. ■

BEAUTÉ

Bon pour la peau et l'âme

Le nouvel équilibre de la beauté avec la psychoneuro endocrino immunologie

Far bene alla pelle a all'anima

Il nuovo equilibrio della bellezza con la psico-neuro-endocrino immunologia



Giulia Penazzi

Docteur en biotechnologie alimentaire et cosmétologue
Dottore di ricerca in Biotecnologia degli alimenti e cosmetologa

La peau est la zone frontalière entre nous et le monde extérieur, et si d'un côté elle nous protège et nous sépare, de l'autre elle nous met en communication avec l'environnement. Il ne s'agit donc pas seulement d'une barrière, mais d'un test décisif qui nous renseigne sur l'état de notre esprit. «Le visage est la scène de la psyché», il s'agit d'un dicton populaire qui représente bien le rôle profond de la communication qui s'opère à travers la peau. Après ces longs mois de stress et de tensions psycho-physiques, il est donc essentiel d'offrir à notre peau des moments de détente et de bonheur, sachant que des informations importantes capables de stimuler les endorphines, les messagers de la bonne humeur, passent par elle. Etant donné que la science qui étudie les liens entre les différentes parties de notre corps, appelée PNEI, c'est-à-dire psychoneuro endocrino immunologie, confirme que l'état d'esprit est étroitement lié au

bon fonctionnement du système immunitaire, rendre la peau heureuse contribue indirectement à soutenir les parties du corps liées à l'immunité.

Percevoir les cosmétiques et les routines de beauté comme un rituel qui va au-delà de l'acte purement esthétique, et qui nous pousse à améliorer notre contact avec nous-mêmes et notre humeur, nous aide à redécouvrir le désir de nous sentir beaux et soutient tous ces sentiments liés au bien-être. Prendre soin de soi avec cette conscience prend un rôle presque thérapeutique: un rituel de beauté peut unir le corps et l'âme d'une manière invisible mais efficace, nous pourrions même parler d'une routine de beauté à la fois pour la peau et l'âme. Il faut aussi toujours garder à l'esprit que prendre soin de son visage et de son apparence, par un geste cosmétique, permet de retrouver des forces dans ces moments de la vie où l'on est le plus fragile.

Pour offrir à votre peau un moment de bonheur, j'ai imaginé un rituel exclusivement pour les lecteurs de *Le Cahier*, avec les produits cosmétiques suivants:

- pour le nettoyage: huile démaquillante + mousse nettoyante douce

- huile anti-âge ou huile de jojoba + huile essentielle d'encens*
- masque anti-âge pour le visage, en tissu ou en crème
- sérum anti-âge
- crème anti-âge

Choisissez des produits bien formulés, de bonne qualité et à l'expérience sensorielle agréable, capables de gratifier à la fois les sensations tactiles et olfactives. Les ingrédients actifs fonctionnels doivent comprendre de l'acide hyaluronique, des huiles végétales précieuses telles que l'avocat, l'argan, le jojoba, le noyau d'abricot, le beurre de karité, des antioxydants d'origine végétale, des polyphénols ou d'autres substances, des ingrédients biotechnologiques tels que les peptides biomimétiques, la vitamine E et la vitamine PP (appelé nicotinamide).

Rituel pour la peau et l'âme:

1. Bien se démaquiller en nettoyant son visage deux fois, d'abord par affinité avec une huile nettoyante pour éliminer l'huile, le sébum, les résidus de pollution et le maquillage. Pour la deuxième étape, utilisez une mousse nettoyante douce pour

* L'huile essentielle d'encens, en plus d'avoir une fonction anti-âge en tant que stimulant, a une bonne action de relaxation nerveuse, ce qui aide l'esprit à trouver le calme après une journée intense et pleine de stress. Vous pouvez également choisir l'huile essentielle de citron, de géranium ou de rose de Damas.

éliminer les résidus huileux. Rincez bien votre visage à l'eau tiède.

2. Tamponnez avec une serviette en coton ou en lin.
3. Déposez quelques gouttes d'huile anti-âge, ou d'huile de jojoba à l'huile essentielle d'encens, dans le creux de votre main avec les proportions suivantes: 10ml d'huile végétale plus 3 gouttes d'huile essentielle. Massez votre visage du bout des doigts. Commencez par le centre, en créant une ligne verticale imaginaire de la naissance des cheveux au centre du menton, et déplacez-vous vers l'extérieur

en même temps avec les deux mains. La pression doit être légèrement plus intense qu'une caresse. Commencez par le haut, descendez et répétez deux fois.

4. Allongez-vous sur le dos pendant 5 minutes, les yeux fermés et les jambes surélevées, en silence ou avec une musique de fond relaxante.
5. Appliquez sur votre visage le masque anti-âge que vous choisirez en fonction des caractéristiques de votre peau. Allongez-vous pendant 15 minutes supplémentaires en essayant de laisser votre esprit aussi libre que possible,

en observant les pensées qui viennent comme un spectateur, sans essayer d'y entrer et de les traiter.

6. Retirez le masque avec un chiffon humide, puis rincez votre visage à l'eau tiède.
7. Sécher en tapotant.
8. Appliquez le sérum anti-âge par un léger massage circulaire et laissez-le s'absorber.
9. Appliquez la crème anti-âge.

Le rituel doit être effectué au moins deux fois par semaine, de préférence tous les deux jours pendant au moins trois semaines, soit 21 jours consécutifs. Prenez soin de votre peau!





La pelle è la zona di confine tra noi e il mondo esterno e se da un lato ci protegge e separa, dall'altro ci mette in comunicazione con l'ambiente. Non è quindi una semplice barriera, ma si comporta da cartina al tornasole per informarci sullo stato del nostro animo. "Il volto è il palcoscenico della psiche", è un detto popolare che rappresenta bene il ruolo profondo della comunicazione che si mette in atto attraverso la cute. Appare quindi indispensabile, dopo questi lunghi mesi di stress e tensione psico-fisica, regalare momenti di rilassamento e felicità alla nostra pelle, con la consapevolezza che attraverso

di essa passano informazioni importanti capaci di stimolare le endorfine, i messaggeri del buonumore. E, visto che la scienza che studia le connessioni tra le varie parti del nostro corpo, chiamata PNEI, intesa come psico-neuro-endocrino immunologia, ci conferma che lo stato d'animo è strettamente collegato con la buona funzionalità del sistema immunitario, ecco che rendere felice la pelle aiuta in maniera indiretta a sostenere anche le parti del corpo legate all'immunità. Percepire il cosmetico e la beauty routine come un rituale che va oltre l'atto esclusivamente estetico,

e che si spinge a migliorare il contatto con noi stessi e il nostro umore, aiuta a ritrovare il desiderio di sentirsi belli e sostiene tutti quei sentimenti legati al benessere. La cura di sé con questa consapevolezza assume un ruolo quasi terapeutico: un rituale di bellezza può unire anima e corpo in modo invisibile ma efficace, potremmo addirittura parlare di beauty routine per la pelle e per l'anima insieme. Dobbiamo inoltre tenere sempre presente che prendersi cura del proprio viso e dell'aspetto, attraverso il gesto cosmetico, aiuta a ritrovare la forza nei momenti di vita in cui si è più fragili.

**L'olio essenziale di incenso, oltre ad avere una funzionalità antiage come stimolante, ha una buona azione rilassante nervosa, che aiuta la mente a ritrovare la calma dopo una giornata intensa e carica di stress. In alternativa si può scegliere olio essenziale di limone, geranio o rosa damascena.*

Per regalare un momento di felicità alla pelle ho pensato a un rituale in esclusiva per i lettori di *Le Cahier*, che prevede i seguenti prodotti cosmetici:

- per la detersione: olio struccante + mousse detergente delicata
- olio antiage, oppure olio di jojoba + olio essenziale di incenso*
- maschera viso antiage, in tessuto o in crema
- siero antiage
- crema antiage

Scegliete prodotti ben formulati e di buona qualità, con una sensorialità piacevole, in grado di gratificarvi sia nella sensazione tattile che olfattiva. Tra gli attivi funzionali non dovrebbero mancare l'acido ialuronico, oli vegetali pregiati come ad esempio quelli di avocado, argan, jojoba, nocciolo di albicocca, il burro di karité, antiossidanti di origine vegetale, polifenoli o altre sostanze, ingredienti biotech quali i peptidi biomimetici, Vitamine E e PP (detta nicotinamide).

Rituale per la pelle e per l'anima:

1. Struccate bene il viso con una doppia detersione, la prima per affinità con un olio detergente, per rimuovere bene la parte grassa, sebo, residui dell'inquinamento, make-up. Utilizzate per il secondo step una mousse detergente delicata per eliminare i residui untuosi. Sciacquate bene il viso con acqua tiepida.
2. Tamponate con un asciugamano di cotone o lino.
3. Fate cadere sul palmo della mano qualche goccia di olio antiage, oppure olio di jojoba addizionato di olio essenziale di incenso, nella seguente proporzione: 10ml di olio vegetale più 3 gocce di olio essenziale. Massaggiate il viso con i polpastrelli. Partite dal centro, creando una linea verticale immaginaria che va dall'attaccatura dei capelli fino al centro del mento, e spostatevi verso l'esterno contemporaneamente con le due mani. La pressione deve essere poco più intensa di

una carezza. Partite dall'alto, scendete, e ripetete due volte.

4. Sdraiatevi in posizione supina per 5 minuti con gli occhi chiusi e le gambe sollevate, in silenzio, oppure con un rilassante sottofondo musicale.
5. Applicare sul viso la maschera antiage, che sceglierete in base alle caratteristiche della vostra pelle. Sdraiatevi ancora per altri 15 minuti cercando di lasciare la mente il più libera possibile, osservando i pensieri che arrivano come uno spettatore, senza cercare di entrarci dentro ed elaborarli.
6. Eliminate la maschera con un panno inumidito e poi sciacquate il viso con acqua tiepida.
7. Asciugate tamponando la pelle.
8. Stendete il siero antiage con leggero massaggio circolare e lasciate assorbire.
9. Applicare la crema antiage.

Il rituale va fatto almeno due volte alla settimana, meglio se a giorni alterni per almeno tre settimane, 21 giorni consecutivi. Take care of your skin! ■

SANTÉ

La clé cachée du bien-être

La méthode Esprit-Âme-Corps et la thérapie oxygène-ozone

La chiave nascosta del benessere

Il metodo MAC e l'ossigeno-ozono terapia



Dario Apuzzo

Chirurgien spécialisé
en physiatrie

Medico chirurgo specializzato
in Fisiatria

Le bien-être d'une personne ne peut être séparé de la connaissance de soi et du monde qui l'entoure.

La méthode Esprit-Âme-Corps que je propose dans mon livre *La Forma Perfetta* (éd. Rizzoli), représente une approche holistique de la vie. Très souvent, nous sommes amenés à trouver des raccourcis/

échappatoires pour atteindre le bien-être, mais celui-ci ne peut être déterminé par un corps sculpté ou un compte en banque bien garni. Traiter des questions importantes de la vie, comme les valeurs et les passions, par exemple, exige un engagement mental qui envahit nos zones de confort, sapant nos faibles piliers déjà secoués par les vents de la vie. Cette méthode repose sur les trois piliers que sont l'esprit, l'âme et le corps. L'esprit est notre moteur, ce qui nous permet d'avancer. Il doit être libre, sincère, lucide et optimiste; il doit être formé, plus

qu'une séance d'entraînement en salle de sport. Notre âme, en revanche, est la force de notre vie, elle peut donner un sens à tout ce que nous faisons; elle nous permet de faire vibrer les cordes les plus profondes, celles qui nous amènent à aimer consciemment la vie; enfin, le corps, qu'il ne faut jamais négliger, et qui représente l'expression des deux premiers piliers, souvent inconsciente. De cette phase délicate et accablante de notre vie, nous ne sortirons bien que si nous nous fions à nous, à notre méthode Esprit-Âme-Corps.



Nous devons d'abord retrouver notre espace mental, puis notre espace physique. J'ai récemment défini un nouveau domaine de la médecine de réadaptation, que j'ai appelé Riabilitazione Estetica® (Réhabilitation esthétique), une médecine esthétique fonctionnelle à une amélioration des relations sociales et non à la satisfaction d'un caprice. Je vais souvent à contre-courant et, contrairement à ce que tout le monde dit, à savoir que pour se sentir bien avec les autres, il faut d'abord se sentir bien avec soi-même, pour moi c'est le contraire: pour atteindre un équilibre avec soi-même, il faut d'abord être capable de se sentir bien avec les autres. L'une de mes plus grandes passions est sans aucun doute la thérapie

oxygène-ozone, que je pratique depuis environ 27 ans. Cela m'a permis d'aider des milliers de personnes et de recevoir en retour beaucoup de gratitude de leur part, ce qui me rend heureux. Avec l'ozone, je traite des problèmes esthétiques aux problèmes orthopédiques, des problèmes gynécologiques aux problèmes vasculaires, des problèmes ORL aux problèmes internes. En bref, celui qui pratique cette discipline peut se sentir comme un médecin complet. Le mélange gazeux d'oxygène et d'ozone possède des propriétés très importantes: anti-inflammatoire, antibactérien et antiviral, (à tel point qu'il est très utile pour la prévention et le traitement de la Covid-19 et des symptômes qui subsistent à la suite d'une infection

ou d'une vaccination), antidouleur, détoxifiant, hémorragique (améliore la circulation sanguine et facilite l'action de pompage du cœur, il peut donc également être utilisé chez les patients cardiaques), immunomodulateur (selon la concentration utilisée de l'ozone dans l'oxygène, il peut soit stimuler soit ralentir le système immunitaire), et anti-âge (grâce à son action antioxydante et oxygénante, il améliore l'état de la peau, referme les capillaires, donne plus de force au corps, etc.). Pensez que tous ces effets sont obtenus sans l'utilisation de médicaments. Au contraire, chez ceux qui en ont abusé, il favorise son élimination, en purifiant notre organisme. Dans certaines maladies, comme les hernies



discales, il est même décisif, en asséchant la hernie et en éliminant le risque de chirurgie. En résumé, quiconque connaît la thérapie oxygène-ozone entre dans un monde fantastique et en tombe

amoureux, au point de l'utiliser chez soi, par le biais de produits à base d'ozone (du gel antidouleur au dentifrice, en passant par l'huile de massage, pour n'en citer que quelques-uns). J'espère pouvoir

diffuser cette méthode autant que possible, même si je continuerai à me heurter à la logique de Big Pharma, mais je suis sûr qu'au final, l'entropie du bon sens l'emportera.

Il benessere di una persona non può prescindere dalla conoscenza del sé e del mondo che la circonda. Il metodo MAC che propongo nel mio libro *La Forma Perfetta* (Rizzoli), rappresenta un approccio olistico alla vita. Molto spesso siamo portati a trovare delle scorciatoie/scappatoie per raggiungere il benessere, ma questo non può essere determinato da un corpo scolpito o da un cospicuo conto in banca. Affrontare i temi importanti della vita, come i valori e le passioni, per esempio, richiede un impegno mentale che invade le nostre confort zone, minando i nostri deboli pilastri già scossi dal vento della vita. Il metodo MAC si basa sui tre pilastri mente, anima e corpo. La mente è il nostro motore, ciò che ci permette di andare avanti. Dev'essere libera, sincera, lucida e ottimista; va allenata, più di un work out in palestra. La nostra anima invece è la forza della nostra vita, può dare un senso a tutto quel che facciamo; ci consente di far vibrare le corde più profonde, quelle che portano ad amare consapevolmente la vita; infine il corpo, che non va mai trascurato, e che rappresenta l'espressione dei primi due pilastri, spesso inconsapevole. Da questa fase delicatissima e stravolgente della nostra vita, ne usciremo bene solo se faremo affidamento su di noi, sul nostro

MAC. Dovremo riconquistare dapprima i nostri spazi mentali, poi quelli fisici. Recentemente ho definito una nuova area della medicina riabilitativa, che ho chiamato Riabilitazione Estetica®, una medicina estetica funzionale a un miglioramento del rapporto sociale e non alla soddisfazione di un capriccio. Vado spesso controcorrente e, al contrario di come dicono tutti, che per stare bene con gli altri bisogna prima stare bene con se stessi, per me è il contrario: per raggiungere un equilibrio con se stessi, occorre prima riuscire a stare bene con gli altri. Una delle mie più grandi passioni è sicuramente quella per l'ossigeno-ozono terapia, che pratico da circa 27 anni. Questa mi ha permesso di aiutare migliaia di persone e mi ha restituito tanta gratitudine da parte loro, rendendomi felice. Con l'ozono tratto dai problemi estetici a quelli ortopedici, da quelli ginecologici a quelli vascolari, da quelli otorinolaringoiatrici e quelli interni. Insomma, chi pratica questa disciplina può sentirsi un medico completo. La miscela gassosa di ossigeno e ozono, ha importantissime proprietà: antinfiammatorie, antibatteriche e antivirali, (tanto è vero che è molto utile per la prevenzione ed il trattamento del Covid-19 e dei sintomi che residuano come

postumi di un'infezione o di una vaccinazione), antidolorifiche, disintossicanti, emoreologiche (migliora il flusso ematico e facilita l'azione di pompa del cuore, per cui può essere usata anche in pazienti cardiopatici), immunomodulanti (a seconda della concentrazione utilizzata dell'ozono nell'ossigeno, può o stimolare o frenare il sistema immunitario), e antiage (grazie alla sua azione antiossidante ed ossigenante, migliora lo stato della pelle, chiude i capillari, dona più forza al corpo, ecc.). Pensate che tutti questi effetti li otteniamo senza l'utilizzo di farmaci. Anzi, in coloro che ne hanno abusato, ne aiuta l'eliminazione, disintossicando il nostro corpo. In alcune patologie, come per esempio nell'ernia del disco, è addirittura risolutivo, seccando l'ernia ed eliminando il rischio di intervento chirurgico. Insomma, chi conosce l'ossigeno-ozono terapia entra in un mondo fantastico e se ne innamora, al punto di utilizzarla anche a casa, attraverso l'uso di prodotti all'ozono (dal gel antidolorifico, al dentifricio, all'olio da massaggio, tanto per fare qualche esempio). Spero di riuscire a divulgare il più possibile questa metodica, anche se dovrò continuare scontrarmi con le logiche di Big Pharma, ma sono certo che alla fine vincerà l'entropia del buon senso. ■

BIEN-ÊTRE

Régime cétogène

Comment s'alimenter et se remettre en forme après la période de confinement

Dieta chetogenica

Come alimentarsi e rimettersi in forma dopo il periodo di lockdown



Marco Marchetti

Pharmacien et nutritionniste
Farmacista e nutrizionista

Le virus du SARS-CoV-2 a eu un impact majeur sur la vie des êtres humains du monde entier, en payant un très lourd tribut en termes de vies humaines. Pour éviter la propagation de la pandémie, diverses mesures de confinement, plus ou moins sévères, ont été prises et, soudainement, nous nous sommes retrouvés enfermés chez nous, contraints de suivre des règles strictes de distanciation interpersonnelle. Cette condition de vie très particulière, jamais expérimentée à une telle échelle, a entraîné des bouleversements dans les domaines économique et social, ainsi qu'un changement majeur des coutumes et des habitudes, y compris alimentaires.

À cet égard, une étude de l'université de Rome Tor Vergata (*Eating habits and lifestyle changes during COVID-19 lockdown: an Italian survey* réalisée par L. Rienzo et All) a analysé certains de ces changements.

L'étude se fonde sur une enquête dans laquelle 3 533 sujets âgés de 12 à 86 ans ont été

interrogés, dont plus de 76% de femmes.

Le résultat le plus évident est l'augmentation du poids de la majorité des personnes interrogées face à une augmentation simultanée, bien que légère, de l'activité physique. En même temps, surtout dans la tranche d'âge entre 18 et 30 ans, on a constaté une plus grande adhésion au régime méditerranéen et une bonne partie de la population, surtout dans le centre et le nord de l'Italie, a fait preuve de plus d'attention dans le choix des aliments en augmentant l'achat d'aliments biologiques.

Les données rapportées dans l'enquête doivent être lues à la lumière de la situation particulière vécue et déclinées selon les nombreuses facettes du caractère des personnes interrogées, mais l'image qui en ressort n'est pas la meilleure.

Par exemple, nous pouvons expliquer la prise de poids par la recherche d'une plus grande gratification à trouver dans la nourriture pour surmonter la lourdeur de l'isolement forcé. D'autre part, le désir même d'«évasion» peut justifier l'augmentation de l'activité physique en plein air.

Le choix d'aliments plus sains et de meilleure qualité, peut-être d'origine biologique, peut

s'expliquer par le plus grand temps disponible pour faire les courses, ce qui a conduit à des choix plus raisonnés et plus sains. L'analyse de ces données est importante pour pouvoir planifier un avenir de «liberté» grâce à l'espoir placé dans les vaccins. Le principal effet négatif constaté pendant la période d'enfermement étant une prise de poids généralisée, le prochain retour souhaitable à la vie «normale» devrait être consacré à l'amélioration de la composition corporelle par un amaigrissement. En fonction de ces éléments, le meilleur régime post-confinement pourrait être un régime cétogène.

L'état de cétose garantit une perte de poids remarquable en très peu de temps, le tout en l'absence de faim, grâce à l'action anorexigène centrale garantie par les corps cétoniques. Un patient en cétose rapporte normalement un meilleur état de bien-être, de meilleures performances physiques et intellectuelles ainsi qu'une perte de poids généralisée, particulièrement sensible dans les zones affectées par des dépôts de graisse localisés. Grâce à la perte de masse grasseuse, l'effet le plus évident est un remodelage de la silhouette mesurable par la réduction de plusieurs centimètres de la circonférence de l'abdomen, de la taille et des



hanches. Ce régime alimentaire, largement utilisé dans le cadre de la diétothérapie minceur, se caractérise par un apport très limité en glucides, un quota de protéines qui doit être calibré en fonction de la composition corporelle du patient et un apport limité en lipides. L'efficacité, la rapidité et la sécurité sont des qualités indéniables d'un bon régime cétogène et en font un régime «à la mode». Bien qu'elle soit extrêmement célèbre, cette diétothérapie est en fait peu connue, même par de nombreux experts, et il faut faire face aux effets secondaires, aux contre-indications et aux critères d'exclusion. Afin de maximiser son efficacité en améliorant les résultats à long terme, il n'est pas conseillé de la faire soi-même mais au contraire il serait préférable de faire appel à un professionnel qualifié et surtout à un expert en cétose.

Il virus Sars-Cov-2 ha impattato notevolmente sulla vita degli esseri umani di tutto il pianeta pretendendo un tributo straziante in termini di vite umane. Per evitare il diffondersi della pandemia, sono state intraprese diverse misure di lockdown, più o meno severe ed improvvisamente, ci siamo trovati rinchiusi in casa, obbligati a seguire severe norme di distanziamento interpersonale. Questa particolarissima condizione di vita, mai sperimentata prima su così vasta scala, ha comportato stravolgimenti in ambito economico e sociale, nonché un marcato mutamento dei costumi e delle abitudini, anche alimentari. A questo proposito, uno studio dell'università di Roma Tor Vergata (*Eating habits and lifestyle changes*

during COVID-19 lockdown: an Italian survey di L. Rienzo et All) ha analizzato alcuni di questi mutamenti. Lo studio ha preso spunto da un sondaggio in cui sono stati intervistati 3.533 soggetti di età compresa tra i 12 e gli 86 anni, di cui più del 76% di sesso femminile. Il risultato più evidente è stato l'aumento di peso della maggioranza degli intervistati a fronte di un contemporaneo, per quanto lieve, incremento dell'attività fisica. Allo stesso momento, in particolare nella fascia di età compresa tra i 18 ed i 30 anni, si è registrata una maggior aderenza alla dieta mediterranea e una buona fetta di popolazione, specialmente nel Centro e Nord Italia, ha mostrato più attenzione

nella scelta del cibo aumentando gli acquisti di alimenti biologici. I dati riportati nell'indagine devono essere letti alla luce della particolare situazione vissuta e declinati in funzione delle molteplici sfaccettature caratteriali degli intervistati, ma il quadro che ne esce non è dei migliori. Ad esempio, possiamo spiegare l'aumento di peso con la ricerca di una maggior gratificazione da ritrovare nel cibo per ovviare alla pesantezza dell'isolamento forzato. D'altra parte, la voglia stessa di "evasione" può giustificare l'incremento registrato nello svolgere attività fisica all'aria aperta. La scelta di un cibo più salutare e di miglior qualità nutrizionale, magari di origine biologica, può essere spiegata dal maggior tempo a

disposizione per fare la spesa, che ha determinato scelte più ragionate e salutari.

Analizzare questi dati è importante per poter programmare un futuro di “libertà” grazie alla speranza riposta nei vaccini. Poiché il principale effetto negativo riscontrato durante il periodo di chiusura è stato un generalizzato aumento di peso, il prossimo auspicabile ritorno alla vita “normale” dovrebbe essere dedicato a migliorare la composizione corporea, dimagrendo. In funzione di questo, la migliore alimentazione post lockdown potrebbe essere una dieta chetogenica.

Lo stato di chetosi garantisce perdite di peso notevoli in brevissimo tempo, il tutto in

assenza di senso di fame, grazie all'azione anoressizzante centrale garantita dai corpi chetonici. Un paziente in chetosi, normalmente, riferisce un miglior stato di benessere, migliori performance fisiche e intellettive accanto a un dimagrimento generalizzato e particolarmente più evidente nelle zone interessate da adiposità localizzate. Grazie alla perdita di massa grassa, l'effetto più evidente è un rimodellamento della figura misurabile attraverso la riduzione di diversi centimetri nelle circonferenze di addome, vita e fianchi. Questo regime alimentare, ampiamente utilizzato in ambito dietoterapico dimagrante, è caratterizzato da un apporto assai limitato di carboidrati, una quota

proteica che deve essere calibrata in funzione della composizione corporea del paziente ed un apporto lipidico ristretto. Efficacia, rapidità e sicurezza sono qualità innegabili di una corretta dieta chetogenica e ne fanno una dieta alla “moda”. Pur essendo estremamente nota, questa dietoterapia è in realtà scarsamente conosciuta anche da molti addetti ai lavori e si deve far conto con effetti collaterali, controindicazioni e criteri di esclusione. Per massimizzarne l'efficacia esaltando i risultati sul lungo periodo, si sconsiglia il ricorso al fai da te, viceversa sarebbe preferibile ricorrere a un professionista qualificato e soprattutto esperto di chetosi. ■



CUISINE-MÉDECINE

La nourriture de la longévité

Manger moins et se concentrer sur les couleurs des plats, voilà la recette de la beauté.

Il cibo della longevità

Mangiare meno e puntare sui colori dei piatti, ecco la ricetta della bellezza



XXX
XXX
/XXX



L'âge civil ne coïncide souvent pas avec l'âge biologique, et le mode de vie a une forte influence non seulement sur l'apparence mais aussi sur l'espérance de vie. La présence de rides sur le visage n'est en fait que la pointe de l'iceberg dans la mer de la longévité. Lorsque les signes de l'âge apparaissent à la surface du corps, il faut savoir qu'ils proviennent de dégradations dans le monde de l'infiniment petit, entre les molécules, l'ADN et les cellules. Le fait d'avoir un âge biologique avancé se traduit par une série d'effets indésirables qui, de plus, s'auto-alimentent. Un exemple en est le ralentissement du métabolisme, qui conduit à l'accumulation de plus grandes quantités de graisse viscérale, laquelle déclenche d'autres processus de vieillissement, comme la résistance à l'insuline. Ces dernières années, la science a consacré beaucoup d'attention à l'étude de la longévité et à la réparation des dommages causés par le vieillissement, de sorte que nous connaissons aujourd'hui une série d'astuces utiles pour vivre plus longtemps dans la jeunesse.

- N'abusez pas des calories. Cet expédient, qui renforce l'expression des gènes de longévité, allonge la vie de 30% en moyenne et réduit l'apparition de maladies séniles. Pour le mettre en pratique, il est essentiel de manger principalement des aliments à faible densité calorique et à indice de satiété élevé. En d'autres termes: les aliments végétaux. Il est bon de commencer le repas par une assiette de crudités pour remplir l'estomac et apaiser la faim. Utilisez les légumes autant que possible: en plus d'être une excellente source de protéines, ils sont pauvres en calories et protecteurs.
- Composez des assiettes de couleurs différentes. Il est bon de consommer, chaque jour, des aliments qui offrent une grande variété de molécules protectrices qui, bien que n'étant pas considérées comme essentielles à la vie, sont absolument nécessaires pour l'allonger et l'améliorer. On les trouve dans les aliments végétaux colorés, comme le cyan des myrtilles, le vert de la laitue et le rouge des oranges siciliennes. Ces substances préservent les télomères, les capuchons protecteurs placés aux extrémités de l'ADN. Ils convainquent également l'épigénome, notre chef

d'orchestre génétique, de manifester les gènes de longévité et de garder en sommeil les gérontogènes, qui nous font vieillir, tomber malade et grossir.

- Nourrir le bon microbiote. Si vous vous sentez accablé par l'idée d'être marqué par un héritage génétique inconfortable, comprenant peut-être l'hyperlipidémie, l'hypertension et la résistance à l'insuline, il y a une bonne nouvelle: nous sommes dotés de génomes de réserve. Le lien avec les micro-organismes symbiotiques qui vivent principalement dans nos intestins est beaucoup plus étroit qu'on ne l'imagine, à tel point que l'ADN microbien, désormais considéré comme faisant partie de notre patrimoine génétique, est crucial pour les facteurs liés à la longévité. Le jeu consiste à sélectionner les micro-organismes protecteurs au détriment de ceux qui accélèrent le vieillissement. Etant donné qu'ils se nourrissent de substances différentes, il suffit de rassasier le premier et d'affamer le second. Il faut donc privilégier les fibres, notamment celles des artichauts, des betteraves, des choux et des noix, au détriment de la viande, des produits laitiers, des farines raffinées et des sucres.

■ Attention aux molécules vieillissantes! De nombreuses molécules nocives se forment à la suite d'une cuisson agressive telle que la friture, la cuisson au four à haute température ou la grillade. En particulier, il existe une classe de molécules, les AGE (Advanced glycation end products), qui vieillissent les protéines de l'organisme, notamment le collagène, l'échafaudage qui soutient les tissus. On les trouve principalement dans les sucreries et les viandes: dans 200g de steak grillé, on en trouve près de 12 000. Les fruits, bien que sucrés, en contiennent très peu: environ 9 unités d'AGE pour une banane.

Carpaccio de betteraves rouges glacées

Coupez en fines tranches 4 radis et une pomme. Épluchez une betterave rouge fraîche, deux oranges sanguines, un petit avocat et coupez-les également en tranches. Disposez sur une assiette et ajoutez quelques feuilles de chicorée de Chioggia, 4 noix décortiquées, quelques feuilles de persil, du sel et du poivre.

Arrosez avec une émulsion obtenue en mélangeant le jus d'un demi-citron, deux cuillères à soupe d'huile et une cuillère à soupe de sirop d'agave.

En outre, les substances contenues dans les légumes frais et crus contrastent l'action vieillissante des AGE.

■ Réduisez votre consommation de sucreries et de farines blanches. Choisissez des

aliments qui contiennent des graisses de qualité. Il en résultera une meilleure protection du récepteur de l'insuline et une moindre accumulation de la graisse viscérale nocive.



Carpaccio di barbabietole rosse glassate

**Tagliate a fette sottili
4 ravanelli e una mela.
Pelate una barbabietola
rossa fresca, due arance
rosse, un piccolo avocado
e affettate anche questi.
Disponete su un piatto e
aggiungete qualche foglia
di radicchio di Chioggia,
4 noci sgusciate, qualche
foglia di prezzemolo, sale
e pepe.**

**Irrorate con un'emulsione
ottenuta mescolando il
succo di mezzo limone,
due cucchiaini di olio e un
cucchiaino di sciroppo
d'agave.**

L'età anagrafica spesso non coincide con l'età biologica e lo stile di vita condiziona fortemente non solo l'apparenza, ma anche le aspettative di vita. La presenza di rughe sul viso è difatti solo la punta di un iceberg immerso nel mare della longevità. Quando i segni dell'età appaiono sulla superficie del corpo, dobbiamo sapere che essi provengono da degradamenti avvenuti nel mondo dell'infinitamente piccolo, tra molecole, DNA e cellule. Avere un'età biologica avanzata si traduce in una serie di effetti avversi che, per giunta, si autoalimentano. Ne è un esempio il rallentamento del metabolismo, che fa accumulare maggiori quantità di grasso viscerale, il quale innesca altri processi invecchianti, come l'insulino-resistenza. La scienza si è notevolmente dedicata, negli ultimi anni, allo studio della

longevità e della riparazione dei danni da invecchiamento, perciò oggi conosciamo una serie di stratagemmi utili a vivere più al lungo in giovinezza.

■ **Non eccedere con le calorie.**

Questo espediente, che esalta l'espressione dei geni della longevità, allunga mediamente la vita del 30% oltre a ridurre la comparsa di malattie senili. Per metterlo in atto è essenziale mangiare principalmente cibi a bassa densità calorica e ad alto indice di sazietà.

Detto in due parole: cibi vegetali. È bene iniziare il pasto con un piatto di vegetali crudi così da riempire lo stomaco e placare la fame. Utilizzare il più possibile i legumi: oltre ad essere un'ottima fonte proteica, sono poco calorici e protettivi.

■ **Comporre piatti di colori diversi.** È bene mangiare, ogni giorno, cibi che offrono una grande varietà di molecole protettive che, anche se non vengono considerate essenziali per la vita, lo sono assolutamente per allungarla e migliorarla. Queste si trovano nei cibi vegetali colorati, come il ciano dei mirtili, il verde della lattuga e il rosso delle arance siciliane. Queste sostanze salvaguardano i telomeri, i cappucci protettivi posti alle estremità del DNA. Inoltre convincono l'epigenoma, il nostro direttore d'orchestra genetico, a far esprimere i geni della longevità e far rimanere dormienti i gerontogeni, che fanno invecchiare, ammalare e ingrassare.

■ **Nutrire il microbiota giusto.** Se vi sentite oppressi all'idea di essere marchiati da un'eredità genetica scomoda, che magari comprenda iperlipidemie, ipertensione e resistenza insulinica, c'è una buona notizia: siamo dotati di genomi

di riserva. Il legame con i microorganismi simbiotici che vivono soprattutto nel nostro intestino è molto più stretto di quanto si possa immaginare, tanto che il DNA microbico, oggi considerato parte del nostro corredo genetico, è determinante per fattori legati alla longevità.

Il gioco sta tutto nel selezionare i microorganismi protettivi a discapito di quelli che accelerano l'invecchiamento. Visto che questi si nutrono di sostanze differenti, basta saziare i primi e affamare i secondi. Dunque si dovrebbero prediligere le fibre, specialmente da carciofi, barbabietole, cavoli e noci, a scapito di carne, latticini, farine raffinate e zuccheri.

■ **Attenzione alle molecole invecchianti!** Sono molte le molecole dannose che si formano a seguito di cotture aggressive come frittura, forno ad alte temperature o grigliate. In particolare c'è una classe di molecole, le AGE (Advanced glycation end products), che invecchiano le proteine corporee, compreso il collagene, l'impalcatura che sostiene i tessuti. Queste si trovano soprattutto in dolci e carni: in 200 g di bistecca alla griglia ne troviamo quasi 12000 unità. La frutta, benché dolce, ne contiene pochissime: circa 9 unità di AGE per una banana. Inoltre le sostanze contenute nei vegetali freschi e crudi contrastano l'azione invecchiante degli AGE.

■ **Ridurre l'introito di dolci e farine bianche.** Scegliere alimenti che contengano grassi di qualità. Questo si tradurrà in una maggiore protezione del recettore insulinico e in un minor accumulo del dannoso grasso viscerale. ■



Aspettando di poter dire “Addio mascherine”

Covid-19 : 8 nouveaux cas positifs et 18 guérisons ce dimanche 7 février

«Ainsi, le quinze août 2022, fête de l'Assomption, a été déclaré jour sans masque. Une fois encore, la population la plus individualiste du monde a décidé que chacun se débarrasserait du masque à sa manière. Il y a ceux qui les garderont par crainte d'une nouvelle pandémie, ceux qui feront des origamis pour les accrocher au futur sapin de Noël, tandis qu'un célèbre artiste a décidé de tous les rassembler dans une grande fresque murale d'un palais de la banlieue de Rome». C'est Elisabetta Fiorito, journaliste parlementaire de Radio 24, qui s'imagine cette scène dans son livre *Amori e pandemie* (éd. Il Sole 24 Ore), elle formule l'hypothèse de ce moment tant attendu où nous serons hors des mailles du virus. Elle le fait sous la forme d'un journal intime, à mi-chemin entre le style intime et l'aspect politique. Des récits autobiographiques, mais aussi des pièces de théâtre et une interview avec... la mort! *Le Cahier* a rencontré Mme Fiorito à Rome. Le livre à la couverture bleu clair entre ses mains, des gestes frénétiques et beaucoup d'énergie, celle-là même qui lui a permis de décrire dans les pages du livre ce qui lui est arrivé le soir du 30 janvier 2020. À 22 h 04, l'Ansa (agence de presse italienne) a annoncé une nouvelle de dernière minute qui allait changer à jamais le cours des événements en Italie et ailleurs: «Un bus transportant des touristes chinois est en route, escorté par la police, vers l'hôpital Spallanzani à Rome pour des contrôles sur le coronavirus». À 22h08, une autre nouvelle est arrivée: «La chambre d'hôtel des touristes chinois est scellée». Mme Fiorito se trouvait seule dans la rédaction de Radio 24, faisant ce qu'on appelle le service de fermeture, et elle ne savait pas encore que ce jour-là, en fin de compte, serait entré dans l'histoire et que cet épisode serait aussi devenu l'incipit de son livre.

“Così Ferragosto 2022 è stato dichiarato il *no mask day*. Anche in questo caso la popolazione più individualista del mondo ha deciso che ognuno si libererà della mascherina a modo suo. C'è chi la conserverà per timore di una nuova pandemia, chi ne farà degli origami da appendere al futuro albero di Natale, mentre un artista famoso ha deciso di raccoglierle tutte in un grande murale di un palazzo della periferia romana”. A immaginarsi questa scena è Elisabetta

Fiorito, giornalista parlamentare di Radio24, che nel suo libro *Amori e pandemie* (ed. Il Sole 24 Ore), ipotizza quel momento tanto agognato in cui saremo fuori dalle maglie del virus. Lo fa nella forma del diario, in bilico tra stile intimista e piglio politico. Racconti autobiografici, ma anche *pièce* teatrali e un'intervista con ... la morte! *Le Cahier* ha incontrato Fiorito a Roma. Il libro dalla copertina celeste tra le mani, gesti adrenalinici e tanta energia, la stessa che le ha permesso di descrivere nelle pagine del volume quel che le è accaduto la sera del 30 gennaio 2020. Alle 22.04 l'Ansa batteva una breaking news che cambierà per sempre il corso degli eventi per l'Italia e non solo: “Un pullman con a bordo turisti cinesi si sta dirigendo, scortato dalla polizia, all'ospedale Spallanzani di Roma per i controlli sul coronavirus”. Alle 22:08 arrivava un'altra agenzia: “Sigillata stanza hotel turisti cinesi”. Fiorito era in redazione a Radio 24 da sola, a fare il cosiddetto turno di chiusura, e ancora non sapeva che quel giorno, a conti fatti, sarebbe entrato nella storia e che quell'episodio sarebbe anche diventato l'incipit del suo libro.





FAITS DIVERS

Une école de politique gratuite et impartiale voit le jour à Rome

Nasce a Roma una scuola di politica gratuita e apertistica

À la fin de l'année dernière, dans la ville politique par excellence, Rome, est née une pépinière de compétences et de talents, libre de toute couleur politique et surtout gratuite. Il s'agit de l'école politique «Vivere nella Comunità» (Vivre au sein de la communauté), créée par Pellegrino Capaldo, banquier et économiste de renom, ancien membre de la Démocratie chrétienne, et universitaire ayant notamment formé Mario Draghi, Carlo Messina et Ignazio Visco. La motivation pour structurer ce projet de formation était d'offrir une opportunité de formation politique, civique et financière à des jeunes de talent, en mettant l'accent sur la compétence et la méritocratie. Développé en collaboration avec Marcello Presicci, le jeune secrétaire général, «Vivere nella Comunità» est un projet très intéressant et original en Italie, car il voit la participation, de manière inédite, de représentants des plus importantes entreprises publiques et privées, ainsi que d'un corps enseignant d'importance absolue. L'école, comme nous l'avons dit au début, est absolument gratuite

et strictement non partisane et a été développée sur un programme multidisciplinaire de six mois. Ainsi Presicci, que nous avons rencontré à Rome durant ces derniers mois, l'explique à *Le Cahier* «la mission est d'augmenter la capacité d'analyse et de compréhension des grands défis d'aujourd'hui, en apportant des solutions innovantes à la communauté civile et politique, en formant de nouveaux jeunes préparés aux secteurs public et privé». Le projet est coordonné par un prestigieux conseil de surveillance dont font partie Sabino Cassese, ancien juge de la Cour constitutionnelle; Marta Cartabia, ministre de la justice; Bianca Farina, présidente de la Poste italienne; Bernardo Mattarella, professeur à l'Ecole Supérieure de la Fonction Publique; Gabriele Galateri, président de Generali; Francesco Profumo, président de la fondation Compagnia di San Paolo; Stefano Lucchini de Intesa Sanpaolo; Gianfranco Battisti, PDG de Ferrovie dello Stato (Chemins de fer nationaux italiens); Paolo Boccardelli, économiste à Luiss; Giulio Anselmi, président de ANSA et d'autres éminents



Foto: ©Drop of Light/Shutterstock.com



membres. «L'École est destinée à ceux qui veulent connaître et approfondir les compétences nécessaires pour participer activement et consciemment aux processus de changement et d'évolution de notre pays», poursuit-il. «L'objectif est de remettre la notion de compétences au centre des débats, en soutenant la formation d'une nouvelle classe dirigeante, de futurs politiciens potentiels et d'administrateurs et cadres à la hauteur des défis de notre époque». Comme vous pouvez le constater, le corps enseignant comprend des professeurs d'université, des PDG (Intesa Sanpaolo, Sky, Google, ANSA, ENEL, Caisse des dépôts et consignations italienne, Ericsson), des présidents d'entreprise, des ministres et des cadres de l'administration publique, tous dotés d'un haut niveau de compétences didactiques et pragmatiques. Le projet, cependant, ne veut pas être exclusivement de nature culturelle et éducative, «mais entend offrir un soutien concret et une véritable plateforme pour la mobilisation d'énergies et de ressources intellectuelles de très haut niveau». Dans cette logique, l'École veut aussi agir en qualité de moteur de l'innovation par le développement d'initiatives et de séminaires spécifiques. Les premiers projets développés ont hébergé les discours du président Giuliano Amato, de Messina et de Cassese. L'appellation «Vivere nella Comunità» tient son nom du célèbre constitutionnaliste.

Alla fine dell'anno scorso nella città politica per eccellenza, Roma, è nata una fucina di competenze e talenti scevra da qualsivoglia colore partitico e soprattutto gratuita. Si tratta della scuola politica 'Vivere nella Comunità', nata da un'idea di Pellegrino Capaldo, noto banchiere ed economista, in passato esponente della Democrazia Cristiana, e accademico che ha avuto tra i suoi allievi Mario Draghi, Carlo Messina e Ignazio Visco. La spinta a strutturare il progetto formativo è stata quella di offrire un'opportunità di formazione politica, civica e finanziaria a giovani di talento, puntando su competenza e meritocrazia. Sviluppata insieme a Marcello Presicci, giovane segretario generale, 'Vivere nella Comunità' rappresenta un progetto molto interessante e originale in Italia, perché in modo inedito vede la partecipazione dei rappresentanti delle

più importanti aziende pubbliche e private, insieme a un corpo docente di assoluto rilievo. La Scuola, come dicevamo all'inizio, è assolutamente gratuita e rigidamente apartitica, ed è stata sviluppata su un percorso multidisciplinare della durata di sei mesi. Come spiega a *Le Cahier* il risoluto Presicci, incontrato a Roma nei mesi scorsi, «la missione è quella di aumentare la capacità di analisi e di comprensione delle grandi sfide odierne, fornendo soluzioni innovative per la comunità civile e politica, formando nuovi giovani preparati per il pubblico e il privato». Il progetto è coordinato da un prestigioso *supervisory board* di cui fanno parte Sabino Cassese, giudice emerito della Corte costituzionale; Marta Cartabia, ministro della Giustizia; Bianca Farina, presidente di Poste Italiane; Bernardo Mattarella, tra le altre cose docente alla Scuola superiore della pubblica amministrazione; Gabriele Galateri, presidente di Generali; Francesco Profumo, presidente Compagnia di San Paolo; Stefano Lucchini di Intesa Sanpaolo; Gianfranco Battisti, ad di Ferrovie dello Stato; Paolo Boccardelli, economista della Luiss; Giulio Anselmi, presidente ANSA e altri illustri membri. «La Scuola è destinata a chi vuole conoscere e approfondire le competenze necessarie per partecipare attivamente e consapevolmente ai processi di cambiamento ed evoluzione del nostro Paese», prosegue. «L'obiettivo è quello di rimettere al centro il tema delle competenze, sostenendo la formazione di una nuova classe dirigente, di potenziali futuri politici e di amministratori e manager all'altezza delle sfide dei nostri tempi». Come vedete, il corpo docenti annovera professori universitari, amministratori delegati (Intesa Sanpaolo, Sky, Google, ANSA, ENEL, CdP, Ericsson), presidenti di società, ministri e dirigenti della pubblica amministrazione, tutti muniti di un'elevata capacità didattica e pragmatica. Il progetto, però, non vuole essere esclusivamente di natura culturale e formativa, «ma intende offrire un sostegno concreto e una piattaforma reale per la mobilitazione di energie e risorse intellettuali di primissimo livello». In questa logica la Scuola vuole agire anche quale motore di innovazione attraverso lo sviluppo di iniziative e seminari specifici. I primi sviluppati hanno ospitato gli interventi del presidente Giuliano Amato, di Messina e di Cassese. Proprio al noto costituzionalista si deve il nome 'Vivere nella comunità'.



FAITS DIVERS

En Italie, le mot Lobby est encore un mot tabou, alors que c'est pourtant là que s'exprime le pouvoir

Lobby, la parola che in Italia ancora non si può dire anche se è lì che il potere si esprime

Depuis quelques mois, on peut trouver en librairie *Il cantiere delle lobby. Processi decisionali, consenso, regole* de Enrico Carloni et Marco Mazzoni, éditions Carocci, dans lequel les auteurs avancent l'idée que le lobbying est un «chantier», plus précisément un «chantier ouvert», qu'il est nécessaire et utile d'observer pour essayer de saisir les tendances de fond, les problèmes non résolus, mais aussi les questions qui trouvent enfin une attention adéquate. La métaphore peut être appliquée au lobbying, puisque, en Italie notamment, s'est récemment ouvert un véritable débat (le chantier) visant à construire une vision consolidée (l'œuvre) du rôle politique et social ainsi que de la capacité d'intervention dans les choix des décideurs publics de ces groupes d'intérêt externes (les lobbies) aux environnements institutionnels. Le livre des deux chercheurs de l'Université de Pérouse doit être considéré comme une contribution à la construction de l'œuvre finale, à savoir la «consolidation» du lobbying en Italie. Une activité interprétée en tant qu'action qui favorise la collaboration d'intérêts extérieurs au processus décisionnel avec les intérêts publics et qui fait en sorte que la décision soit prise après un processus cognitif attentif de l'instance que l'on entend discipliner. Avec une précision: sans aucun doute, la voie italienne sur le rôle du lobbying va dans ce sens, malgré le fait qu'elle semble encore rejeter cette voie qui mène à la déclaration, à la transparence et au rapport public.

Da qualche mese è in libreria *Il cantiere delle lobby. Processi decisionali, consenso, regole*, di Enrico Carloni e Marco Mazzoni, edito da Carocci, nel quale gli autori avanzano l'idea di un lobbying come un "cantiere", di più un "cantiere aperto", che è necessario e utile osservare per cercare di cogliere le tendenze di fondo, i problemi irrisolti, ma anche le questioni che finalmente trovano adeguata attenzione. La metafora si può applicare al lobbying, dato che, in particolare in Italia, si è aperta recentemente una vera propria discussione (l'area di lavoro) finalizzata a costruire una visione consolidata (l'opera) del ruolo politico e sociale e della capacità di intervento sulle scelte dei decisori pubblici di quei gruppi di interesse esterni (lobby) agli ambienti istituzionali. Il libro dei due studiosi dell'Università degli Studi di Perugia deve essere considerato un contributo alla costruzione dell'opera finale, ossia "consolidare" il lobbying in Italia. Un'attività interpretata come quella azione che favorisce la collaborazione di interessi esterni al processo decisionale con quelli pubblici e fa in modo che la decisione venga presa dopo un attento processo conoscitivo dell'istanza che si intende disciplinare. Con una precisazione: senz'altro la via italiana sul ruolo del lobbying sta andando in questa direzione, malgrado sembra ancora rifiutare quella strada che conduce alla dichiarazione, alla trasparenza e alla rendicontazione pubblica.

